00102172

BOMBAY BRANCH
OF THE
Royal Asiatic Society.
CLASS

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016

102172

OEUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

00102172

A PARIS,

Chez GIROD et TESSIER, rue de la Harpe, au coin de celle des Deux-Portes, nº 162;

Et chez DEBURE, rue Serpente, hôtel Ferrand.

THÉÂTRE
DE
M. DE FLORIAN,

De l'académie françoise, de celles de Madrid, Florence, etc.

TROISIEME ÉDITION.

TOME SECOND. Vol II

> Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.
> VOLTAIRE.

LIBRARY ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
1790.

God
Fr 840.8
Flo/The
10217

LE BON FILS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Représentée sur un théâtre de société, le premier novembre 1785.

A S. A. R.

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE.

MONSEIGNEUR,

Je n'apporte point aux pieds de votre altesse royale le tribut d'admiration et de louanges que l'on doit aux héros : l'Europe entiere vous l'a payé. Des milliers d'hommes vous ont vu vaincre; moi, je vous ai vu pleurer à l'aspect d'un malheureux, au récit d'une bonne action. C'est à votre sen-

sibilité, à votre bienfaisance, à votre humanité (dons si rares dans les héros), que je présente un BON FILS, qui, suivant pour toute regle la morale de son cœur, sacrifie sa maîtresse à sa mere. Protégez-le, MONSEIGNEUR, il est utile que la Vertu soit sous la garde de la Gloire.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

le très humble et très
obéissant serviteur,
FLORIAN.

LE BON FILS.

PERSONNAGES.

MARCELLE, vieille bourgeoise retirée au village.

FIRMIN, son fils.

THIBAUT, paysan du village.

AGATHE, sa fille.

GIRAUT, fermier.

La scene est dans un village.

LE BON FILS,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente des arbres et des maisons; celle de Marcelle se distingue sur un des côtés de la scene.

Marcelle, assise devant sa porte, file sa quenouille; Firmin son fils, assis auprès d'elle, tient un livre dans ses mains.

SCENE PREMIERE.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN.

CES fables sont assez jolies, ma mere; voulez-vous que j'en lise encore une?

MARCELLE.

Comme tu voudras, mon fils : mais il y a long-temps que tu lis haut; je crains que cela ne te fatigue.

FIRMIN.

Bon! fatiguer! Je m'interromps pour causer avec vous; cela me repose. Voyons encore celle-ci. (*Il lit.*)

LA BREBIS ET L'AGNEAU,

FABLE.

Une brebis un jour disoit à son agneau:
Mon fils, je suis toute saisie
En songeant aux dangers qui menacent ta vie;
Tout le monde t'en veut, le maître du troupeau
Attend que tu fasses envie
A quelque bon boucher, autrement dit bourreau,
Qui nous prend, nous achete, et sans cérémonie
De sang froid vient nous égorger.
Son confrere le loup t'épie,
Comme lui, voulant te manger.
Enfin contre mon fils tout à la fois conjure;
Tu vois le jour à peine, on va te le ravir;
Et, plus vieille que toi, je te verrai mourir,
Contre l'ordre de la nature.

Hélas! répond l'agneau, c'étoit un de mes vœux:
Mourir jeune n'est pas un destin si contraire;
Je serois bien plus malheureux,
Si je survivois à ma mere.

Ah! ma mere, cette fable me plaît beaucoup; je suis le frere de cet agneau-là.

MARCELLE.

Celui qui l'a fait ainsi parler t'avoit sûrement entendu. Mais laisse ton livre, mon ami, et viens m'embrasser; l'émotion où je suis m'empêcheroit d'être attentive.

FIRMIN *l'embrasse.*

J'aime encore mieux cela que la fable.

MARCELLE.

Regarde, mon ami, combien ta tendresse me rend heureuse! Nous sommes pauvres, nous n'avons rien au monde que cette chaumiere et notre petit jardin. J'ai perdu mon mari, je n'ai plus de parents, je suis

souvent tourmentée par des créanciers de ton pere, qui avoit un peu le défaut d'emprunter, et qui, de bons bourgeois que nous étions autrefois, nous a réduits à devenir des paysans pauvres. Tout ce qu'il a laissé de dettes me regarde, parceque je me suis engagée pour lui. J'ai soixante-neuf ans, et je commence à souffrir des infirmités de la vieillesse : eh bien ! quand tu es près de moi, quand je te vois, quand je t'entends, sur-tout lorsque tu m'embrasses, je suis jeune, riche, bien portante; je retrouve tout ce que j'ai perdu; une seule de tes caresses me fait oublier dix ans de chagrin; et, quand tu m'appelles ta mere, j'éprouve un plaisir cent fois au-dessus de toutes les peines dont j'ai souffert. Je te dis cela, mon cher fils, parceque je m'apperçois bien que tu crois m'avoir des obligations, que tu t'occupes sans cesse de me prouver ta reconnois-

sance : et il ne faut pas t'abuser, vois-tu ; c'est ta mere qui t'en doit.

FIRMIN.

Ah bien oui, par exemple, voilà de jolis propos ! Tenez, je vous parle en ami ; n'allez pas dire ces choses-là devant du monde, car on se moqueroit de vous. Devant moi, à la bonne heure, il n'y a pas d'inconvénient, parceque je vous passe tout. Mais...

MARCELLE.

Non, je veux que tu sois bien sûr...

FIRMIN.

Oui, je le suis aussi que vous êtes pour moi ce qu'il y a de plus cher au monde, que sans vous je ne pourrois pas vivre, et que, si vous ne m'aimiez pas, je n'aurois plus de plaisir à rien, pas même à aimer Agathe.

MARCELLE.

Tu l'aimes bien ton Agathe ?

FIRMIN.

Oh ! c'est la seconde personne de

mon cœur. D'abord vous, puis Agathe, puis moi, puis plus rien.

MARCELLE.

Heureusement qu'Agathe a un frere qui l'empêche d'être riche, et que son pere, M. Thibaut, a déclaré qu'il ne lui donneroit point de dot. Sans cela, tu n'aurois pu prétendre à Agathe. Mais, comme elle est pauvre et toi aussi, on vous permettra d'être heureux.

FIRMIN.

Oui, ma mere, tout ira bien. Agathe, comme vous savez, est la filleule de madame la comtesse de Gircour, à qui appartient ce village. Madame de Gircour m'a promis hier encore de parler pour moi à M. Thibaut. Cette bonne madame de Gircour, elle m'a dit qu'elle étoit bien fâchée de n'être pas riche : car, sans cela, elle auroit donné une bonne dot à Agathe. Oh! madame, lui ai-je dit, il ne faut pas

vous gêner : je me porte bien ; je suis en état de travailler, de nourrir ma mere et ma femme, et encore tous les petits drôles qui pourront venir par la suite augmenter la famille.

MARCELLE.

Madame de Gircour ne t'a pas menti. Elle n'a pour tout bien que cette terre, qui ne rapporte pas grand'chose ; et son fils l'officier mange tous les ans plus que le revenu de la terre. Elle est bien moins heureuse que moi, madame de Gircour ; elle vit loin de son fils, qui ne lui écrit jamais que pour demander de l'argent : je suis toujours avec le mien, et c'est lui qui me nourrit. Mais va te dissiper un peu, mon ami, va voir ton Agathe.

FIRMIN.

Non, ma mere ; je suis bien aise de rester ici.

MARCELLE.

C'est que j'ai quelque chose à faire.

FIRMIN.

Quoi donc?

MARCELLE.

Je voudrois aller sarcler ce petit quarré de légumes qui est auprès du mûrier.

FIRMIN.

Il est sarclé.

MARCELLE.

Comment cela donc? Il ne l'étoit pas hier au soir.

FIRMIN.

C'est vrai. Mais comme il n'y a rien de plus mal-sain à votre âge que de se tenir baissée pendant deux heures à arracher de mauvaises herbes, je me suis levé ce matin à la pointe du jour, et j'ai sarclé le petit quarré.

MARCELLE, *à part.*

Je m'en étois bien doutée. (*haut.*) C'est égal, mon ami, va-t'en; j'ai beaucoup filé cette semaine, il faut que je mette mon fil en écheveau. Cela

ne me fatiguera pas; et je n'ai pas besoin de toi.

FIRMIN.

Votre fil est en écheveau. J'avois les bras un peu engourdis ce matin d'avoir sarclé dans la rosée; pour les dégourdir, j'ai dévidé votre fil. Ensuite j'ai été chercher notre vache que ce drôle de vacher n'avoit pas ramenée hier au soir du bois. Je l'ai mise dans notre étable; j'ai donné de la litiere fraîche au petit veau; j'ai fait votre lit, le mien aussi; la vache a du foin, notre dîner cuit; vous n'avez rien à faire qu'à vous tranquilliser, et je ne veux pas m'en aller : c'est-il clair cela?

MARCELLE.

Mais écoute. Je suis un peu fatiguée, et je voudrois dormir : tu ne peux pas dormir pour moi; et si tu restes, tu me réveilleras.

FIRMIN.

Je ne vous réveillerai point, parce que je vais m'amuser à lire ces fables; et en lisant des yeux, comme madame lit toujours quand elle se promene, je ne ferai point de bruit.

MARCELLE.

Si fait, si fait.

FIRMIN.

Non, non, ma mere.

MARCELLE.

Nous allons voir; je t'avertis que je dors.

FIRMIN.

Bonne nuit.

MARCELLE, *à part.*

Faisons semblant de dormir, c'est le seul moyen de le faire aller voir son Agathe. (*Elle fait semblant de dormir; Firmin lit, et la regarde de temps en temps. Après un assez long silence, il se leve, s'approche douce-*

ment de sa mere, et dit à voix basse :)

FIRMIN.

Dors, dors, ma bonne et tendre mere. J'ai tant de plaisir à te voir reposer! Quand j'étois enfant, tu ne me quittois pas, tu veillois sur mon sommeil; il est bien juste qu'à mon tour je veille aussi sur le tien, et que je rende à ta vieillesse tous les soins que tu donnas à mon enfance. Dors, ma bonne mere, dors.

SCENE II.

AGATHE, FIRMIN MARCELLE, *endormie.*

AGATHE.

Bon jour, mon ami...

FIRMIN, *à voix basse.*

Chut: ma mere dort. Ah! c'est toi, ma chere Agathe : que je suis aise de te voir! Mais parlons bas, je t'en prie.

AGATHE, *à voix basse.*

Est-ce qu'elle est malade, ta mere?

FIRMIN, *à voix basse.*

Non, mais cela lui fait du bien de dormir; prenons garde de la réveiller. Et toi, comment te portes-tu? Tu es encore plus jolie aujourd'hui qu'hier! Mets-toi là, ne fais pas de bruit, et dis-moi bien doucement si tu m'aimes toujours.

AGATHE, *à voix basse.*

Voilà une bonne question ! Est-ce que l'on aime autrement que pour toujours ? Mais d'où vient n'es-tu pas venu ce matin ?

FIRMIN, *à voix basse.*

Ma bonne amie, je n'ai pas pu ; j'ai travaillé pour ma mere.

AGATHE, *haut.*

En ce cas vous ne m'avez pas regrettée.

FIRMIN, *à voix basse.*

Chut donc.... Oh ! si fait ; dès que je ne te vois plus, je te regrette.

AGATHE, *à voix basse.*

J'avois tant de choses à te dire ! d'abord, notre mariage...

FIRMIN, *haut.*

Ah ! ah ! notre mariage....

AGATHE, *à voix basse.*

Chut donc toi-même....

FIRMIN, *à voix basse.*

J'ai peur que nous ne la réveillions :

tiens, ne causons pas; embrassons-nous, cela fera moins de bruit.

AGATHE, *haut.*

Non pas, s'il vous plaît; tenez-vous tranquille, ou je vais parler tout haut.

FIRMIN, *à voix basse.*

Paix donc, paix donc; quel train tu fais! tu vas réveiller ma mere.

AGATHE, *à voix basse.*

Ecoute donc ce que j'ai à t'apprendre. Tu connois bien M. Giraut, le fermier de ma marraine?

FIRMIN, *à voix basse.*

Oui; eh bien?

AGATHE, *à voix basse.*

Eh bien! il est amoureux de moi.

FIRMIN, *haut.*

M. Giraut est amoureux....

AGATHE, *à voix basse.*

Paix donc; quel train tu fais! tu vas réveiller ta mere. M. Giraut est amoureux de moi, et il est venu ce matin me demander à mon pere. Il

lui a conté, je ne sais pas quoi, qu'il étoit déja bien riche, qu'il le seroit bientôt davantage, parcequ'aujourd'hui même ma marraine renouvelle ses baux, et que la ferme est excellente; enfin, il a fait le détail de tous ses journaux de terre, de tous ses quartiers de vigne, pour prouver que je serois heureuse avec lui. Mon pere, qui est bon et brusque, comme tu sais, lui a répondu que c'étoit à moi à régler tous ces comptes-là; il m'a appelée, et m'a dit: Tiens, ma fille, voici encore un épouseur: tu m'as déja parlé de Firmin; vois celui des deux qui te plaît davantage, ce sera celui que je choisirai.

FIRMIN, *à voix basse.*

Ah! l'honnête homme que ce M. Thibaut! Oh! je me doutois bien que M. Giraut ne lui conviendroit pas, il a une trop mauvaise réputation.

AGATHE, *à voix basse.*

J'ai répondu à mon pere que, par politesse pour M. Giraut, je ne m'expliquois pas tout de suite, mais qu'avant ce soir il auroit ma réponse. Mon pere a dit que c'étoit bon ; et j'ai vîte couru t'apprendre ces bonnes nouvelles.

FIRMIN, *à voix basse.*

Combien je te remercie ! mon Agathe, ma chere Agathe, nous serons donc mariés ! tu seras donc à moi ! et pour toujours encore ! Ah ! si, avec cela, ma pauvre mere peut se bien porter, si elle peut vieillir entre nous deux, je ne desirerai plus rien dans le monde, que de voir une petite Agathe qui ait le cœur et le visage de celle-là qui est à moi.

AGATHE, *à voix basse.*

Mon ami, si tu venois dire un petit bonjour à mon pere, avant qu'il sache que c'est toi que j'ai choisi ?

FIRMIN, *à voix basse.*

Je le veux bien, mais... c'est que.... Il est vrai qu'elle n'a pas besoin de moi quand elle dort... et puis... je serai de retour avant qu'elle soit éveillée.

AGATHE, *à voix basse.*

Oui, oui, viens toujours. (*à Marcelle.*) Bon jour, ma mere ; je suis fâchée de m'en aller sans vous embrasser.

FIRMIN, *à voix basse.*

Baise-lui tout doucement la main, et viens vîte.

(*Agathe baise la main de Marcelle, et Firmin aussi. Ils s'en vont avec précaution.*)

SCENE III.

MARCELLE, *seule.*

Ces pauvres enfants ! que de plaisir j'aurois perdu, si je n'avois pas fait semblant de dormir ! Quand mon mari vivoit, et qu'il me faisoit la cour, il y a bien long-temps de cela, je croyois que rien au monde ne pouvoit valoir le bonheur d'être aimée d'un mari tendre et bon : je me trompois ; un fils vaut mieux encore. L'amour maternel n'est mêlé d'aucun de ces petits tourments qui troublent souvent l'autre amour. Point de jalousie, point de défiance. On n'a pas même besoin d'être chérie autant qu'on chérit : on aime son fils, cela suffit ; et quand on en est aimée, comme je le suis, c'est un surcroît de bonheur que notre ame a peine à soutenir. Mais que me veut M. Giraut ?

SCENE IV.

MARCELLE, GIRAUT.

GIRAUT.

Dieu vous garde, madame Marcelle! Eh bien, comment va la santé?

MARCELLE.

Assez bien, monsieur Giraut. Et la vôtre?

GIRAUT.

Comme cela. Les temps sont bien durs, madame Marcelle.

MARCELLE.

Oui; les gens riches s'en plaignent beaucoup.

GIRAUT.

Le fils de madame la comtesse tire de temps en temps de petits mandats sur moi, qui ne me réjouissent guere. Je n'ose pas m'en plaindre à madame

de Gircour, parcequ'elle est bien vieille, et que, si elle venoit à mourir, M. le comte, fâché contre moi, ne me laisseroit pas ma ferme : de sorte qu'il faut payer mes quartiers à madame, envoyer de l'argent à monsieur, et, par-dessus tout cela, renouveler mes baux aujourd'hui.

MARCELLE.

Mais cela ne vous coûtera rien de renouveler vos baux.

GIRAUT.

Qu'appelez-vous rien? Ne faut-il pas donner mille écus au factotum de madame, à ce M. Finaut, qui fait si fort l'important? Si je ne lui donnois pas ce pot de vin, il seroit capable de me faire ôter le bail, et je perdrois alors, non seulement ma ferme, mais toutes les avances que j'ai faites au fils de madame. Or, ces mille écus, il faut les trouver, et voilà justement ce qui m'embarrasse.

MARCELLE.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir pas vous les offrir.

GIRAUT.

Oh ! ce n'est pas pour cela que je vous en parle : mais vous sentez que, dans une pareille circonstance, on ramasse tout son petit avoir ; et en cherchant dans de vieux papiers que je n'avois pas encore eu le temps d'examiner depuis trois mois que mon pere est mort, j'ai trouvé un petit billet de feu monsieur votre mari, dont il est nécessaire que vous ayez connoissance.

MARCELLE.

Un billet de mon mari, monsieur Giraut ? Mon dieu ! vous me faites trembler !

GIRAUT.

Rassurez-vous ; ce n'est pas une si grande affaire. Je crois l'avoir sur moi, ce billet ; oui, le voici, tenez : ce n'est

pas grand'chose, il ne s'agit que de mille écus.

MARCELLE.

Ah ! mon dieu ! monsieur Giraut, mille écus !

GIRAUT.

Oui ; c'est venu fort à propos. Car vous voyez que c'est tout juste le pot de vin qu'il faut payer à ce frippon de M. Finaut.

MARCELLE, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. (*haut.*) Le billet est bien de mon mari ; voilà bien son écriture : mais, monsieur Giraut, ce billet est bien ancien, il a trente ans ; et vous n'ignorez pas...

GIRAUT.

Non, non ; le billet n'a pas trente ans : diable ! ne badinons pas. S'il les avoit, il ne vaudroit rien, il y auroit prescription. Mais, à la vérité, il aura trente ans demain. Voilà pourquoi,

madame Marcelle, il est indispensable que vous le payiez aujourd'hui.

MARCELLE.

Nous vous le renouvellerons, mon fils et moi; nous engagerons notre maison, notre jardin, tout ce que nous possédons: mais, de grace, monsieur Giraut, accordez-nous un peu de temps. Vous sentez bien...

GIRAUT.

Oh! de tout mon cœur; je vous donnerai tout le temps que l'on me donne à moi-même. Ce n'est que ce soir que l'on signe les baux; ainsi, pourvu que vous me remettiez ce soir mes mille écus, je suis content.

MARCELLE.

Hélas! j'ai bonne envie de vous payer, bien bonne envie, je vous assure, et je cours de ce pas chez notre bailli qui m'a toujours fait amitié. Il a reçu un remboursement ces jours passés; je vais faire tout au monde

pour l'engager à me prêter ces mille écus.

GIRAUT.

Allez, je vous attends ici.

MARCELLE.

Ici?

GIRAUT.

Oui; cela vous gêne-t-il?

MARCELLE.

Non; mais c'est que mon fils va revenir sûrement, et je crains... Je vous demande en grace, monsieur Giraut, ne lui parlez de rien : il est si sensible, ce jeune homme! vous le connoissez.... Et si M. le bailli me prête, je veux lui épargner l'inquiétude; s'il ne me prête pas, je lui aurai toujours sauvé un petit moment de chagrin.

GIRAUT.

Allez, allez, songez à votre affaire, et apportez-moi les mille écus.

(*Marcelle sort.*)

SCENE V.

GIRAUT, *seul.*

Je t'en défie; car le bailli m'a déja prêté son argent. Ah! monsieur Firmin! vous vous donnez les airs d'aimer Agathe, et d'en être aimé de préférence à moi! Vous n'avez pas le sou, et vous plaisez! C'est trop insolent aussi; et je suis bien aise de vous donner une petite correction, dont vous vous souviendrez, j'espere. Le voici; nous allons voir comment il s'en tirera.

SCENE VI.

GIRAUT, FIRMIN.

FIRMIN.

Ah ! c'est vous, monsieur Giraut ? Par quel hasard ?.... Mais, où est ma mere ?

GIRAUT.

Elle est dans le village.

FIRMIN.

Il ne lui est rien arrivé ?

GIRAUT.

Non ; elle est allée chez le bailli, pour une affaire qui me regarde.

FIRMIN.

Je m'en vais la chercher.

GIRAUT.

Elle m'a chargé de vous dire que vous l'attendiez ici.

FIRMIN.

Oui?

GIRAUT.

Oui. Elle a ses raisons.

FIRMIN.

A la bonne heure.

GIRAUT.

Eh bien, monsieur Firmin....

FIRMIN.

Le bailli est son ami, il ne la laissera pas revenir seule, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Eh! n'ayez pas peur, vous dis-je; et causons en l'attendant.

FIRMIN.

Volontiers, monsieur Giraut, volontiers. Vous avez bien des affaires aujourd'hui: on dit que vous renouvelez vos baux.

GIRAUT.

Que voulez-vous? chacun a ses petites occupations. Les uns ont une fer-

me dans la tête, les autres une jolie fille. Celui-ci pense à l'amour, celui-là pense à l'argent. Moi, par exemple, je dois signer aujourd'hui un bail; vous un contrat de mariage: il s'ensuivra que votre soirée sera plus gaie que la mienne.

FIRMIN, *à part.*

Je crois qu'il veut se moquer de moi. Voyons un peu à le lui rendre.

GIRAUT.

Que dites-vous?

FIRMIN.

Je dis que vous renouvelez mes douleurs; car je vois bien que vous voulez me parler de mademoiselle Agathe.

GIRAUT.

Justement.

FIRMIN.

Ah! monsieur Giraut, je suis le plus malheureux des hommes. Le cœur d'Agathe va m'être enlevé; j'ai appris ce matin que j'avois un rival.

GIRAUT.

Qui vous a dit cela?

FIRMIN.

Une personne qui me dit toujours tout ce qu'elle sait; c'est Agathe elle-même.

GIRAUT.

Et vous l'a-t-elle nommé, ce rival?

FIRMIN.

Non. Mais elle m'a dit que c'étoit un jeune homme charmant, de la plus jolie figure du monde, aimable, riche, rempli d'esprit, et joignant à tout cela une grace dans les manieres, une douceur dans le parler, une gentillesse dans les propros, une....

GIRAUT.

Et vous ne devinez pas qui c'est?

FIRMIN.

Non: j'ai beau chercher dans le village, je ne vois point....

GIRAUT.

Je m'en vais vous le dire, si vous voulez: c'est moi....

FIRMIN.

Cela n'est pas possible; songez donc au portrait qu'on m'a fait.

GIRAUT.

Je vous répete que c'est moi; et votre franchise m'engage à vous ouvrir mon cœur tout entier.

FIRMIN.

Pardi ! je vais donc voir de belles choses.

GIRAUT.

Dites-moi d'abord si vous aimez beaucoup mademoiselle Agathe.

FIRMIN.

Franchement, je ne l'aime pas plus qu'elle ne m'aime; mais il y a un peu de temps que cela dure. Agathe et moi nous sommes du même âge; et nous n'étions pas plus hauts que cela, que nous nous appelions mari et femme. Tout ce que j'avois étoit à Agathe, tout ce qui lui appartenoit étoit à moi; nous allions à l'école ensemble, et je

savois toujours la leçon d'Agathe, comme Agathe savoit toujours la mienne: c'étoit égal au magister, et cela nous faisoit plaisir. Enfin, monsieur Giraut, jamais on ne vit d'amitié si tendre; et cette amitié a toujours été en augmentant depuis notre enfance jusqu'à ce matin.

GIRAUT.

Plus elle est vieille, et plutôt elle doit finir; je crois même que le moment en est arrivé.

FIRMIN.

Vous croyez cela?

GIRAUT.

Oui, et voici mes raisons. J'ai ici un petit billet de feu M. votre pere qui devoit mille écus au mien. Par des circonstances trop longues à vous détailler, j'ai besoin de ces mille écus, pour lesquels madame Marcelle est aussi engagée: à l'heure qu'il est, elle cherche dans la bourse de tous ses

amis de quoi acquitter cette dette. Mais j'ai de fortes raisons de penser qu'elle ne trouvera pas ce qu'il lui faut ; et dans ce cas, ce soir même, je fais saisir votre maison, vos meubles, et madame votre mere ira coucher en prison.

FIRMIN.

Que dites-vous?

GIRAUT.

Ecoutez jusqu'au bout. Comme je suis votre ami, et que je vous vois tourmenté de l'idée d'avoir un rival et du danger de votre mere, je veux vous délivrer à la fois de ces deux embarras-là. Vous n'avez qu'à me céder Agathe, je vous donnerai quittance du billet de votre pere, madame Marcelle ne courra plus le moindre péril, et vous n'aurez plus d'inquiétude sur le rival dont vous m'avez parlé. Si ce parti ne vous convient pas, permis à vous de le refuser, et de laisser aller

votre mere en prison. Que dites-vous? vous ne répondez rien?

FIRMIN.

Hélas! je respire à peine.

GIRAUT.

Vous êtes troublé. Je veux vous laisser le temps de vous remettre. Je reviendrai dans une heure savoir ce que vous aurez décidé. Mais ne perdez pas de vue l'état de la question; mille écus ce soir, ou Agathe, ou votre mere en prison. Pensez-y; et d'après votre réponse, j'épouse Agathe, ou je vais chercher les huissiers. Sans adieu, monsieur Firmin.

(Il sort.)

SCENE VII.

FIRMIN, *seul.*

JE demeure immobile de surprise et de douleur ! Comment ! il faut perdre ma mere ou céder ma maîtresse ! Ma mere, à qui je dois tant ; ma mere, dont le moindre bienfait est de m'avoir donné la vie ! je la verrois à son âge traînée dans une prison, où, sans secours, sans consolation, elle ne mangeroit qu'un pain noir, qu'on lui épargneroit encore, et qu'elle tremperoit de ses pleurs ! Non... je ne le souffrirai pas ; non, grace au ciel, je ne suis pas capable de le souffrir.... je mourrois plutôt mille fois... Mais abandonner Agathe ! manquer à tant de promesses, à tant de serments, pour la voir passer dans les bras d'un autre, et la livrer moi-même à mon rival !... Jamais, non

jamais. Cet effort est au-dessus de moi. Ma mere, mon Agathe, je ne puis choisir entre vous deux ; mon cœur vous chérit également : je sens même, oui, je sens.... Allons vîte trouver ma mere, pour qu'Agathe ne l'emporte pas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCELLE, FIRMIN.

MARCELLE.

MONSIEUR Giraut m'avoit promis de te cacher notre malheur, il ne m'a pas tenu parole.

FIRMIN.

Je lui en sais gré, ma mere. S'il vous arrivoit quelque chose d'heureux, je serois fâché de ne pas l'apprendre ; mais je le serois bien davantage d'ignorer un de vos chagrins.

MARCELLE.

Tu ne l'aurois su que trop tôt : il falloit bien finir par te le dire, puisque personne ne peut venir à notre secours.

FIRMIN.

Vous n'avez donc plus d'espérance?

MARCELLE.

Aucune, mon cher ami; tu viens d'entendre toi-même ce que m'ont répondu le pere Thomas et la veuve Mathurine. Auparavant, j'avois été chez le bailli; il a prêté son argent. Deux autres de mes anciens amis, à qui même j'ai rendu service autrefois, m'ont reçue à merveille, m'ont fait les offres les plus obligeantes, m'ont embrassée plusieurs fois; mais quand j'ai parlé des mille écus, leur visage s'est alongé, ils ont cessé de m'embrasser, et, en me conduisant [redacted] porte, ils m'ont donné mille raisons pour aller m'adresser à leur voisin. Enfin, mon cher enfant, je n'ai plus de ressource, et je n'espere rien que de la pitié de M. Giraut.

FIRMIN.

Cela étant, ma mere, tout est perdu.

MARCELLE.

Non, tout ne l'est pas, puisque le danger ne peut te regarder. Tu n'es pour rien dans tout ceci, tu n'étois pas au monde quand ce malheureux billet fut signé. M. Giraut n'a rien à te demander, et voilà ce qui me console. M. Giraut vendra ma maison, mes meubles, tout ce que je possede, il est le maître. Cela ne suffira pas pour le payer; eh bien, je suis prête à me rendre en prison: mais tu resteras libre, toi; tu épouseras ton Agathe, tu demeureras chez elle, tu seras heureux, et cette idée empêchera ta mere d'être malheureuse. Va, mon fils, j'ai du courage contre un malheur qui ne menace que moi; et M. Giraut ne peut pas me faire beaucoup souffrir, puisqu'il ne peut te faire du mal.

FIRMIN.

Ma mere, ma bonne mere, comme vous me traitez ! comme vous connoissez mal mon cœur ! Moi libre, tandis que vous seriez dans la captivité ! Moi heureux, quand vous seriez malheureuse ! Et vous pouvez le penser ! et vous pouvez me le dire ! Tenez, ma mere, si je vous le pardonne, c'est la plus grande marque de tendresse que mon cœur puisse vous donner. Ne parlons plus, je vous prie, ni d'Agathe, ni de mariage ; occupons-nous de vous, de vous seule ; occupons-nous de vous sauver, ou, si nous ne le pouvons pas, parlons du moins de [redacted]

MARCELLE.

Hélas ! mon ami, malgré mes chagrins, tu me fais verser des larmes de joie : ta tendresse pour ta mere, l'amour si pur et si vrai que tu as pour elle, l'empêcheront toujours d'être à

plaindre. Mais comment veux-tu faire? Giraut demande son argent, nous n'en avons point, et je ne puis en trouver.

FIRMIN.

Avez-vous été chez madame la comtesse?

MARCELLE.

A quoi bon y aller? madame la comtesse elle-même est dans le besoin: elle a un bon cœur, je le sais; mais elle est trop pauvre pour pouvoir nous être utile.

FIRMIN, *à part.*

Giraut va venir, il faut éloigner ma mere. (*haut.*) Allez-y, je vous le conseille, allez-y. Je sais bien qu'elle ne peut vous prêter les mille écus; mais c'est aujourd'hui le renouvellement de ses baux; Giraut restera sûrement son fermier, et elle peut lui dire un mot en notre faveur; elle peut l'engager à nous donner du temps. Allez trouver madame la com-

tesse, parlez-lui d'Agathe; c'est sa filleule; elle l'aime, elle m'aime aussi: contez-lui toutes nos peines; tâchez de l'intéresser pour nous. Que sait-on? Elle vous donnera peut-être quelque conseil; à coup sûr elle vous plaindra, et cela soulage toujours. Allez au château, ma mere; moi, pendant ce temps, je chercherai de mon côté les moyens d'engager M. Giraut à nous accorder un an ou deux.

MARCELLE.

Tu le veux, mon fils, j'y consens; mais c'est bien pour le plaisir de faire ce que tu veux, car je n'espere rien de madame la comtesse. Adieu, mon ami, ne t'éloigne pas, je t'en prie, ne t'éloigne pas; je serai bientôt de retour: et j'ai tant besoin d'être avec toi!

(*Elle sort.*)

SCENE II.

FIRMIN, *seul.*

ENFIN je respire, et Giraut peut venir, nous serons seuls. Voilà déja l'effet du malheur : j'ai desiré de voir sortir ma mere; je lui ai menti pour l'éloigner de moi. Ah! que ces deux efforts-là m'ont été nouveaux et pénibles! Il va donc venir : et que lui dirai-je? Agathe, ma chere Agathe, non, je ne puis vous abandonner; je ne puis consentir à vous livrer à un homme indigne de vous posséder. Car, du moins si ~~vous deviez être~~ heureuse, si j'étois sûr, en renonçant à vous, de demeurer le seul à plaindre, ce seroit un motif de consolation : mais Giraut n'a rien de ce qu'il faut à Agathe; Giraut n'est pas assez sensible pour devenir un bon

mari; et en lui cédant ma maîtresse, je rends ma maîtresse malheureuse à jamais. Cette idée est horrible, et fait évanouir tout mon courage. Mais ma mere... J'entends quelqu'un, c'est Giraut sans doute... Non c'est M. Thibaut, le pere de ma chere Agathe.

SCENE III.

FIRMIN, THIBAUT.

THIBAUT.

Bon jour, Firmin; ta mere n'y est pas?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut; elle est sortie. Lui voulez-vous quelque chose?

THIBAUT.

Je voulois lui parler de toi.

FIRMIN.

De moi?

THIBAUT.

Oui, de toi et de ma fille. L'un ne va guere sans l'autre; n'est-il pas vrai?

FIRMIN, *soupirant.*

Ah!

THIBAUT, *le contrefaisant.*

Ah! Te voilà comme ma fille. Elle ne me répond pas autrement quand je lui parle de toi. Pardi! je serai bien heureux, moi qui aime à causer le soir au coin du feu, quand vous serez mariés ensemble, et qu'assis entre vous deux, j'entendrai des soupirs à droite, et puis des soupirs à gauche: cela fera une jolie conversation!

FIRMIN.

Si j'avois le bonheur d'être le mari de mademoiselle Agathe, je ne soupirerois plus.

THIBAUT.

Je l'espere. C'est de ce mariage-là que je venois parler à ta mere.

FIRMIN.

De mon mariage avec Agathe?

THIBAUT.

Je compte qu'il se fera demain.

FIRMIN.

Demain! demain! monsieur Thibaut, ah! que nous en sommes loin!

(*Il soupire.*)

THIBAUT.

De demain? Va, je t'assure qu'avec de la patience nous finirons par y arriver. Mais il ne s'agit pas de compter les heures, il est question d'un secret que je venois confier à ta mere, et que je vais te dire à toi, parcequ'au fait c'est toi qu'il intéresse le plus, et que je te crois bon et serviable.

FIRMIN.

Je vous écoute, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Tu sauras que M. Giraut, le fermier de madame la comtesse, est venu me demander ma fille en mariage.

Giraut est plus riche que toi; mais je le crois un frippon, et dès lors son bien est un tort. Tu es pauvre, toi; mais tu es honnête homme, et ma fille t'aime : ainsi il ne te manque rien. Tu auras donc mon Agathe; je l'ai laissée exprès maîtresse de son choix, pour que tu lui en eusses toute l'obligation, et elle tout le plaisir. C'est ce soir que tu seras choisi par elle, et alors...

FIRMIN, *tristement.*

Cela n'est pas sûr, monsieur Thibaut, cela n'est pas sûr.

THIBAUT.

Fais-moi le plaisir de me dire qui pourroit s'y opposer, quand Agathe et toi le desirent, que ta mere y consent, et que je le veux bien.

FIRMIN.

Cela ne suffira pas.

THIBAUT.

Non! et qui pourra l'empêcher?

FIRMIN.

Mon malheur.

THIBAUT.

Ton malheur! En effet, tu es un garçon bien à plaindre! Ma fille ne rêve qu'à toi, elle ne parle que de toi; sitôt que je veux faire l'éloge de quelqu'un, elle cite toujours une bonne qualité de Firmin qui l'emporte sur celle que je loue : ta mere t'adore; moi, je t'estime et je t'aime; je laisse ma fille maîtresse de suivre le penchant qu'elle a pour toi : et quand je t'annonce tout cela, tu prends ce moment pour te plaindre de ton sort! Morbleu! ne m'interromps plus, entends-tu; ou je me fâche tout de bon. Où en étois-je? tu m'as troublé.

FIRMIN.

Ce n'étoit pas mon intention. Vous me disiez que je serois choisi par Agathe : et puissiez-vous dire vrai!

THIBAUT.

Je ne mens jamais, entends-tu? Ce qui m'a fait le plus de plaisir en toi, c'est de te voir rechercher ma fille, quoique j'aie dit hautement qu'elle n'auroit point de dot, et que j'avois besoin de tout mon bien pour soutenir son frere, que j'ai placé à la ville chez un riche négociant. Mais tu ne sais pas pourquoi j'ai dit cela? tu ne sais pas pourquoi je n'ai pas voulu donner de dot à ma fille?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut.

THIBAUT.

C'est pour son bien; c'est pour qu'elle en fût plus riche. (*Firmin le regarde.*) Oui, sans doute, tu as beau me regarder. Le plus beau présent que j'aie pu faire à ma fille a été de ne lui rien donner, parcequ'Agathe se croyant sans dot, s'en est fait une de sa sagesse, de son économie, de son

amour pour le travail; et si elle avoit cru être riche, elle auroit peut-être négligé ce trousseau-là. J'avois encore une autre raison : c'est qu'Agathe, passant pour n'avoir rien, ne pouvoit être recherchée que par quelqu'un véritablement amoureux d'elle; et autant je haïrois un gendre qui auroit épousé ma fille pour son argent, autant j'aimerai celui qui ne l'épouse que pour son cœur. Comme je suis sûr à présent que c'est pour cela seul que tu l'épouses, je ne fais pas difficulté de t'avouer que mon projet a toujours été de donner quatre mille francs à ma fille.

FIRMIN, *transporté.*

Quatre mille francs, monsieur Giraut! quatre mille francs! c'est-il possible? Ah! quel bonheur! quelle joie! C'est trop, c'est trop de mille francs. Que je suis heureux, monsieur Thibaut! *(Il lui saute au cou.)* Que je suis

heureux! Oui, j'épouserai votre fille; oui, cela est sûr à présent; rien ne peut plus s'y opposer, et l'amour que j'ai pour elle peut seul égaler mon bonheur.

THIBAUT, *étonné.*

Comment donc! ces quatre mille francs rendent-ils ma fille plus jolie?

FIRMIN.

Non, monsieur Thibaut, non, ce n'est pas cela. Oh! mon dieu non, c'est impossible. Mais si vous saviez, si vous pouviez deviner quelle joie, quel plaisir, me causent ces quatre mille francs!...

THIBAUT, *à part.*

Je le vois bien.

FIRMIN.

Si vous connoissiez à quel point... Et, dites-moi, pouvez-vous me donner cet argent avant ce soir?

THIBAUT.

Avant ce soir?

FIRMIN.

Oh ! tâchez, tâchez, monsieur Thibaut, de me rendre ce service. Jamais je n'ai rien desiré avec tant d'ardeur, et vous ne pouvez pas avoir d'idée du plaisir que j'aurai à recevoir ces quatre mille francs.

THIBAUT.

Mais entendons-nous donc. Quand je te fais cette confidence, uniquement parceque je crois que tu n'aimes pas l'argent, tu montres une joie, tu fais éclater des transports qui me font presque repentir de ce que je t'ai dit, et me donnent de l'inquiétude pour ce que j'ai encore à t'apprendre.

FIRMIN.

Parlez, parlez, et ne craignez rien. Allez, mon cœur ne vous est pas connu, ce n'est pas l'argent que j'aime; mais ces quatre mille francs...

THIBAUT.

Semblent t'avoir tourné la tête. Je l'ai tout prêt, cet argent, et je me faisois un plaisir de le remettre dans tes mains en signant le contrat de ma fille; mais un malheur affreux arrivé à mon fils vient déranger tous mes projets.

FIRMIN.

O ciel!

THIBAUT.

Tu sais que j'ai placé mon fils chez le plus riche négociant de la ville, et que, grace à sa bonne conduite, il est devenu son caissier; il vient de m'écrire dans le dernier désespoir qu'on a volé dans sa caisse cent cinquante louis dont il est responsable, et il ajoute qu'il mourra de douleur s'il ne peut remplacer cet argent d'ici à demain. Tu juges que mon premier devoir c'est de sauver l'honneur de mon fils avec la dot de

ma fille. Agathe n'y perdra rien par la suite; mais, pour le moment, il ne me reste pas un écu.

FIRMIN, *à part.*

Ma joie n'a pas duré long-temps.

THIBAUT.

Voilà le secret que je venois confier à ta mere; je t'estime assez pour t'en faire part, pour te prier même de partir à l'instant, et d'aller porter à mon fils l'argent que j'avois destiné pour toi... Tu ne me réponds rien.... tu rêves.... Est-ce que tu désapprouves l'emploi que j'en fais?

FIRMIN.

J'en suis bien loin, monsieur Thibaut, j'en suis bien loin, et je ferois de même à votre place. Agathe n'a pas besoin de dot: celui qui sera son époux sera trop heureux encore.

THIBAUT.

Comment! ne t'ai-je pas dit que ce seroit toi?

FIRMIN.

Rien n'est plus incertain, malheureusement.

THIBAUT.

Mais tu n'y penses pas, Firmin. Quand je t'ai parlé des quatre mille francs, tu ne doutois pas d'épouser Agathe; et, à présent que je suis forcé de disposer de sa dot, tu n'es plus sûr de l'épouser?

FIRMIN, *tristement.*

Ce que vous dites n'est que trop vrai.

THIBAUT *le regarde d'un air mécontent*

Puis-je du moins compter sur vous pour aller porter cet argent à la ville? elle n'est qu'à une demi-lieue: me rendrez-vous ce petit service?

FIRMIN.

J'y aurois plus de plaisir que vous; mais dans ce moment je ne puis m'éloigner. Ma mere a besoin de moi; elle

en a trop besoin, ma pauvre mere. Ce soir ou demain j'irai où vous voudrez.

THIBAUT.

Ce soir ou demain il sera trop tard. Adieu, monsieur Firmin.

FIRMIN.

Vous êtes fâché?

THIBAUT.

Point du tout; je ne me fâche que contre mes amis.

(*Il s'en va.*)

FIRMIN, *le rappelant.*

Monsieur Thibaut! monsieur Thibaut! écoutez-moi, je vous en prie.

THIBAUT, *dans la coulisse.*

J'ai tout entendu.

SCENE IV.

FIRMIN, *seul.*

Il me quitte avec l'air de la colere. Hélas! il en seroit honteux, s'il savoit tout ce que je souffre, s'il savoit combien il a augmenté mes maux, par ce moment d'espérance qu'il m'a donné et ravi sur-le-champ. Quel bonheur c'eût été pour moi de pouvoir délivrer ma mere avec la dot de ma maîtresse, de sauver ce que j'ai de plus cher par ce que j'aime plus que ma vie! Ah! j'aurois été trop heureux! La fortune ne l'a pas voulu. Tout se réunit contre ma mere; elle n'a plus que moi, que moi seul... Eh bien! seul, je dois lui suffire; seul, je dois lui tenir lieu de tout. Pourvu que la vue d'Agathe ne vienne

pas m'affoiblir!... Loin d'elle j'aurai du courage; mais, si je la revois, je n'en aurai plus. Voici Giraut; mon cœur m'abandonne déja.

SCENE V.

GIRAUT, FIRMIN.

GIRAUT.

Me voici, monsieur Firmin. Je crois vous avoir donné le temps de faire toutes vos réflexions; je viens chercher votre réponse.

FIRMIN.

Monsieur Giraut, je vous supplie de m'écouter un moment, sans vous fâcher, sans vous ennuyer de ce que je vais vous dire. Je suis bien à plaindre, voyez-vous, et les malheureux parlent longuement.

GIRAUT.

Ne vous gênez pas, j'ai de la patience, et je suis venu pour écouter.

FIRMIN.

Vous êtes mon rival, vous desirez de m'enlever Agathe; cela est juste, et je ne vous en fais pas un crime : mais vous ne desirez pas de me voir mourir de douleur; cela ne vous rendroit pas plus heureux, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

Il n'est pas question de votre mort, il est question de me payer ce qui m'est dû, ou de renoncer à Agathe. Voilà le point dont il s'agit, et sur lequel il me faut une réponse positive.

FIRMIN.

Et c'est cette réponse si terrible que je ne puis faire sans mourir.

GIRAUT.

Ne croyez pas cela, monsieur Firmin : si l'on mouroit toutes les fois

qu'on le dit, il n'y auroit presque plus de vivants dans ce monde. Moi, qui vous parle, j'ai eu de très grands chagrins, et vous voyez comment je me porte.

FIRMIN.

D'abord, il ne faut rien vous déguiser. Je suis certain du cœur d'Agathe, je suis sûr d'en être aimé autant que je l'aime; et vous pouvez compter d'avance que ce sera moi qu'elle choisira pour époux.

GIRAUT.

En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, et c'est madame votre mere seule que cette affaire-ci regarde. Serviteur, monsieur Firmin. (*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN, *le retenant.*

Arrêtez, arrêtez, je vous en prie.

GIRAUT.

Il me semble que vous avez tout dit.

FIRMIN.

Vous demandez que je vous cede

Agathe; mais réfléchissez que, même en faisant ce que vous voulez, vous n'en serez pas plus heureux.

GIRAUT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît? est-on malheureux d'épouser celle que l'on aime?

FIRMIN.

Oui, quand on n'en est pas aimé.

GIRAUT.

Et voilà positivement le motif de ma haine et de ma conduite envers vous. C'est vous, vous seul, qui m'empêchez d'être aimé d'Agathe, et ce n'est pas la premiere fois que je vous trouve sur mon chemin; par-tout où je suis avec vous, on vous cherche et l'on me repousse; aux deux dernieres fêtes du village, vous m'enlevâtes le prix de l'arc. Je ne vous l'ai pas pardonné : je vous dis franchement que je vous déteste, que je vous ferai le plus de mal que je pourrai; et si je

ne puis vous chasser du cœur d'Agathe, je me vengerai du moins de vous voir toujours préféré à moi.

FIRMIN.

Mais vous vous en vengez sur vous-même : mais le cœur d'Agathe est à moi, et il m'appartiendra toute la vie. Vous ne connoissez pas ces cœurs-là, monsieur Giraut ; c'est un pays qui [redacted] étranger. Vous ne savez pas qu'Agathe ne vous choisira pour époux que dans le premier moment de colere que lui causera mon feint abandon ; que, ce premier moment passé, elle en sera désolée ; que son amour pour moi se réveillera plus fort que jamais ; que, si elle apprend sur-tout que c'est pour sauver ma mere que j'ai renoncé à sa main, elle m'aimera cent fois davantage, elle me regrettera cent fois plus ; et l'idée de l'affreux marché que vous m'avez proposé vous ôtera pour jamais sa tendresse, et peut-

être son estime. Serez-vous heureux, monsieur Giraut?

GIRAUT.

Je ne suis pas si grand raisonneur que vous, monsieur Firmin; vous passez vos journées à lire tous les beaux livres du château, et vous me répétez ici ce que vous avez lu ce matin. Je ne lis rien, moi, que mon livre de comptes; et je n'ai pour me [redacted] que le bon sens que m'a donné ma mere.

FIRMIN.

Vous avez eu une mere?

GIRAUT.

La belle demande! Apparemment.

FIRMIN.

D'après la proposition que vous m'avez faite, je ne l'aurois pas cru.

GIRAUT.

Tout cela et rien, c'est la même chose. Il ne s'agit que de deux partis, c'est que votre mere aille en prison,

ou bien que j'épouse Agathe. Voilà sur quoi il faut me répondre. Qu'Agathe ensuite m'aime ou me haïsse, me fasse enrager, ou tout ce qu'il lui plaira, c'est mon affaire, entendez-vous? la vôtre, c'est de vous décider.

FIRMIN.

Mais, monsieur Giraut, vous aimez l'argent, n'est-il pas vrai?

GIRAUT.

L'argent! L'argent a son mérite. Après?

FIRMIN.

Agathe n'a rien; et, pour épouser une fille qui n'a rien, vous perdez encore mille écus. Au lieu de cela, écoutez ce que je vous propose: laissez-moi Agathe, laissez-moi ma mere; et je m'engage à vous servir jusqu'à ce que je vous aie payé. Je serai votre domestique, le dernier de vos valets; je labourerai vos champs; j'aurai soin de vos attelages; je ferai l'ouvrage de

deux : vous ne me donnerez rien. Je suis fort et robuste, je travaille bien. Achetez-moi, je me vends à vous.

GIRAUT.

Pardi! je le crois bien : le marché ne seroit pas mauvais. Vous vous estimez donc mille écus?

FIRMIN.

Hélas! je ne m'estime rien, et j'estime tout ma mere et Agathe. Laissez-les moi toutes deux, et employez ma vie entiere à tout ce que vous voudrez.

GIRAUT.

Ah çà! finissons tous ces contes-là. Je n'ai pas besoin d'un valet, et j'ai besoin d'une femme. D'abord, Agathe n'est pas si pauvre que vous le dites: je le sais de bonne part. Agathe me convient de toutes façons; et, sans vous, M. Thibaut ne feroit pas difficulté de me la donner. L'amour, l'intérêt, le bon sens, m'engagent à employer tous les moyens possibles pour

l'emporter sur mon rival; et plus vous aimez votre mere, plus je persiste à vous donner le choix de la voir en prison, ou de céder Agathe. Votre réponse, que je m'en aille.

FIRMIN.

Ma réponse?

GIRAUT.

Oui, finissons.

FIRMIN.

Ah ciel!

GIRAUT.

Je vais chercher les huissiers.

FIRMIN.

Un moment....

GIRAUT.

Vous balancez toujours.

FIRMIN.

Ah! je dispute, mais je ne balance pas.

GIRAUT.

Eh bien?...

FIRMIN.

Eh bien!...

GIRAUT.

Je suis las de tant d'incertitude, et je vais sur-le-champ... (*Il veut sortir.*)

FIRMIN, *l'arrêtant.*

Monsieur Giraut! monsieur Giraut!...

GIRAUT, *s'en allant.*

Non, je ne reviens plus.....

FIRMIN.

Eh bien!... eh bien!... écoutez.... écoutez....

GIRAUT, *s'en allant toujours.*

Non, je n'écoute rien.

FIRMIN.

Agathe... Agathe est à vous.

GIRAUT, *revenant.*

Ah! voilà parler, cela.

FIRMIN, *pleurant.*

Donnez-moi la quittance de ma mere.

GIRAUT.

Un moment, s'il vous plaît. La voilà toute prête, cette quittance; mais comment voulez-vous qu'Agathe me croie, quand je lui dirai que vous renoncez à elle? Vous sentez bien qu'il faut que tout soit égal; et, puisque j'irai dire moi-même à votre mere qu'elle ne me doit plus rien, il faut que vous disiez vous-même à Agathe que vous ne l'aimez plus.

FIRMIN.

Quoi! vous voudriez...

GIRAUT.

Je veux la raison. Vous convenez vous-même qu'Agathe vous aime, et qu'elle doit vous choisir. Vous seul pouvez l'engager à ne plus vous aimer et à me préférer à vous. Sans cela, vous feriez un marché de frippon, et moi je serois une dupe; et tout l'ordre seroit renversé. Venez donc avec moi trouver Agathe; et je

ne vous demande autre chose que de lui dire que vous ne l'aimez plus, et que vous consentez à son mariage avec moi.

FIRMIN, *pleurant.*

Jamais, jamais, monsieur Giraut. J'aurois beau faire un effort, ma langue malgré moi lui diroit que je l'aimerai toute ma vie.

GIRAUT.

Alors, malgré moi, je ferai arrêter madame Marcelle.

(*Il veut s'en aller.*)

FIRMIN.

Un moment, je vous en conjure; ayez pitié de moi, monsieur Giraut.

GIRAUT.

Décidez-vous donc.

FIRMIN.

Je vous promets, je m'engage à renoncer à Agathe. Mais n'exigez pas que je le lui dise moi-même, je n'en aurois jamais la force; ne l'exigez pas,

monsieur Giraut. Je vous promets, je m'engage à le lui écrire, et vous porterez vous-même la lettre.

GIRAUT.

Non, non; Agathe voudroit une explication, et cette explication raccommoderoit tout. Venez tout-à-l'heure avec moi dire à Agathe que vous ne l'aimez plus; et sur-le-champ [redacted] porter ma quittance à votre mere. Si vous refusez..... Mais voici Agathe; ce moment va tout décider: si vous lui faites le moindre signe, si vous lui dites le moindre mot qui puisse lui faire soupçonner ce dont il s'agit, sans rien dire je vous quitte, et je vais faire arrêter votre mere.

FIRMIN.

Ah! du moins, si elle étoit là pour me soutenir!

SCENE VI.

GIRAUT, AGATHE, FIRMIN.

AGATHE.

Ah! je suis charmée de vous trouver ensemble, messieurs; mon pere est chez nous, et voici le moment où je dois me décider entre vous deux. Suivez-moi donc, s'il vous plaît, chez mon pere; et promettez-moi d'avance que vous n'en resterez pas moins bons amis, quel que soit le préféré.

GIRAUT.

Oh! mademoiselle, il s'est passé bien des choses depuis ce matin.

AGATHE, *gaiement.*

Comment! ne m'aimeriez-vous plus, par exemple? je suis résigné à tous les malheurs.

GIRAUT.

Cette résignation vous sera peut-être nécessaire. Quant à mon amour, il est toujours le même, aussi vif, aussi tendre, aussi constant.

AGATHE, *riant.*

En ce cas-là, que puis-je craindre?

GIRAUT.

Demandez-le à monsieur Firmin.

AGATHE.

Firmin... Mais qu'avez-vous donc? d'où vient cet air triste, et ces larmes qui baignent votre visage? que vous est-il arrivé? Parlez, tirez-moi d'inquiétude; avez-vous quelque chagrin?

FIRMIN.

(Il dévore ses sanglots, et parle d'une voix tremblante; Giraut a les yeux sur lui, et suit tous ses mouvements.)

Non, Agathe, non, je n'ai point de chagrin, il ne m'est rien arrivé..... Mais j'ai une grace à vous demander, une grace qui..... me sera chere.....

C'est..... (*Il regarde Giraut.*)..... c'est d'oublier le malheureux Firmin..... de vivre heureuse, et... d'épouser monsieur Giraut. (*à part.*) Je n'en puis plus, je me meurs. (*Il veut s'en aller.*)

AGATHE *le retient.*

Que dites-vous? Arrêtez, expliquez-vous; je ne vous comprends point.

GIRAUT.

Mademoiselle Agathe ne vous comprend point. Expliquez-vous plus clairement.

FIRMIN, *faisant effort.*

Eh bien! Agathe, mademoiselle Agathe, vous que... (*Giraut le regarde, il s'arrête.*) Je ne puis jamais être à vous... épousez monsieur Giraut... Je vous rends votre foi... (*avec un sanglot déchirant.*) Je ne vous aime plus... (*à part.*) Allons retrouver ma mere.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

AGATHE, GIRAUT.

AGATHE, *stupéfaite.*

Je rêve sûrement, ou je n'ai pas bien entendu.

GIRAUT.

Non, mademoiselle, vous ne rêvez point; et, depuis deux heures que Firmin est avec moi, je puis vous assurer qu'il ne m'a parlé d'autre chose que de la difficulté qu'il trouvoit à vous dire ce qu'il vous a dit.

AGATHE, *à voix basse.*

Comment! vous étiez dans sa confidence?

GIRAUT.

Il y a long-temps, mademoiselle; et, s'il faut ne vous rien déguiser, je

ne me suis déclaré votre amant que parcequ'il m'avoit avoué que son amour pour vous étoit passé. (*Agathe le regarde, et rêve profondément.*) Firmin est timide naturellement, jamais il n'auroit osé vous avouer son inconstance. Mais enfin, quand il s'est vu au dernier moment, je lui ai conseillé moi-même de ne pas laisser aller les choses plus loin, et de vous épargner l'affront de le choisir pour en être ensuite refusée.

AGATHE, *froidement.*

Je vous en remercie.

GIRAUT.

Puis-je me flatter de quelque espoir, mademoiselle, à présent que vous voilà bien certaine de l'inconstance de Firmin? car enfin on ne peut pas en être plus certaine; il vous l'a dit lui-même : et ce n'est pas dans un moment de colere ou de dépit; c'est à l'instant de vous épouser, quand

monsieur votre pere vous laisse maîtresse de votre choix, quand il devoit tomber à vos genoux pour obtenir votre aveu; c'est dans ce moment-là qu'il vous a bien clairement articulé : Epousez monsieur Giraut, je ne vous aime plus. Vous l'avez bien entendu, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

AGATHE.

Oui.

GIRAUT.

Eh bien! mademoiselle, suivrez-vous ses conseils? et serai-je assez heureux pour vous faire accepter mon cœur, ma ferme et ma fortune?

AGATHE.

Monsieur Giraut, ce n'est pas le moment de me faire une pareille question. Je vais retrouver mon pere; ce soir je vous répondrai.

GIRAUT.

Ah! je vous entends, charmante Agathe, et je suis le plus heureux des

hommes. Me permettez-vous de vous suivre?

AGATHE.

Non; j'ai besoin d'être seule.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

GIRAUT, *seul.*

Ne la perdons pas de vue, et allons porter à Firmin sa quittance : c'est le moyen de l'engager davantage à me tenir sa parole. Je connois la probité de Firmin; dès qu'une fois il aura reçu cette quittance, il n'osera plus regarder Agathe. Ainsi je ferai tourner à mon avantage jusques aux bonnes qualités de mon rival.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, THIBAUT.

THIBAUT.

Retourne chez nous, ma fille, je ne ferai qu'aller et venir.

AGATHE.

Mais quelle affaire si pressante vous force d'aller à la ville? Attendez à demain, mon pere, il est déja tard; pour peu que l'on vous retienne, vous reviendrez la nuit: vous savez que je n'aime pas cela.

THIBAUT.

Il est absolument nécessaire que j'y aille aujourd'hui; mais je n'y serai qu'un instant, et la demi-lieue

n'est pas forte. Pendant ce temps, tu réfléchiras sur le choix que tu dois faire, et tu me diras, à mon retour, lequel de Firmin ou de Giraut tu choisis pour ton mari.

AGATHE, *tristement.*

Jusqu'à ce moment j'étois décidée, mais je ne le suis plus.

THIBAUT.

Voilà donc la cause de ce chagrin que j'ai remarqué sur ton visage. Je n'osois pas t'en parler, parceque je me souviens que les amoureux n'aiment pas les questions; mais je me suis douté que tu étois brouillée avec Firmin.

AGATHE.

Plût à Dieu que nous fussions brouillés! cela n'empêche pas de s'aimer; au contraire.

THIBAUT.

Ah! si vous n'êtes pas brouillés, il devient plus difficile de vous raccom-

moder. Tu as donc beaucoup à te plaindre de Firmin?

AGATHE.

Beaucoup, mon pere, beaucoup. Firmin n'est plus le même, il n'a plus le même amour; et malheureusement ma tendresse pour lui n'en peut diminuer : je le verrois, je crois, inconstant, que je l'aimerois encore. Tout cela me rend bien malheureuse, et j'aurois grand besoin de conseil.

THIBAUT.

S'il étoit d'usage que les filles fissent cas de ceux de leur pere, je sais bien ce que je te conseillerois.

AGATHE.

Comme vous n'ordonnez jamais, on est toujours tenté de faire ce que vous dites. Voyons donc comment vous vous conduiriez à ma place.

THIBAUT.

Pour te répondre là-dessus, il fau-

droit savoir précisément ce que tu reproches à Firmin.

AGATHE.

Ce n'est pas la peine d'entrer dans des détails. Mais supposez que Firmin soit un ingrat, un inconstant, qu'il m'oublie, et qu'il renonce à moi..... nous n'en sommes pas là, au moins, il s'en faut; mais supposez pour un moment que j'aie des raisons de croire à l'inconstance de Firmin, vous décideriez-vous, pour le punir, à épouser M. Giraut?

THIBAUT.

Ces sortes de punitions-là, mon enfant, sont toujours pour celui qui les fait; et cela ressembleroit tout justement à notre voisin Gros-Pierre, qui, pour punir les moineaux qui venoient manger ses cerises, abattit son cerisier. A ta place, je n'épouserois point Giraut.

AGATHE.

Ah! que vous êtes de bon conseil, mon pere! je veux suivre aveuglément tous vos avis.

THIBAUT.

Mais je n'épouserois pas non plus Firmin.

AGATHE.

Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

THIBAUT.

Pardi! parceque tu dis toi-même qu'il est un ingrat, un inconstant, et que.....

AGATHE.

Je ne vous ai pas dit cela, mon pere, et je ne l'ai jamais pensé.

THIBAUT.

Non : eh bien! je l'ai pensé pour toi; j'ai eu une assez longue conversation avec Firmin, et il s'en faut que j'en aie été content.

AGATHE.

Une conversation sur moi?

THIBAUT.

Sur toi-même. J'ai commencé par l'assurer que son mariage avec toi étoit certain; il s'est obstiné à me dire que non; et il m'a toujours répondu là-dessus froidement et tristement.

AGATHE.

Tristement, cela peut être; mais non pas froidement, j'en suis sûre.

THIBAUT.

Je le veux bien, il m'a répondu tristement. Ensuite je lui ai dit que je voulois te donner une dot, et alors il m'a répondu très gaiement, il m'a sauté au cou, et n'a plus douté de t'épouser demain. Après cela, je lui ai confié que, pour des raisons dont je l'ai fait juge, je ne pouvois pas payer ta dot le jour même de ton mariage, et il est retombé dans ses doutes et dans sa tristesse. Oh! tout cela m'a paru clair; et j'ai conclu ce qu'un autre auroit conclu à ma place, que Firmin ne t'aime pas.

AGATHE.

Que Firmin ne m'aime pas! Ah ciel! comment pouvez-vous croire une pareille chose?

THIBAUT.

C'est-à-dire, il t'aime bien quand je te donne une dot; mais, sans la dot, il ne se soucie plus de toi.

AGATHE.

Mais vous l'outragez, mon pere; mais gardez-vous bien de penser un seul mot de toutes ces calomnies; et soyez sûr que ceux qui vous l'ont dit vous ont menti.

THIBAUT.

Tu ne m'entends donc pas? C'est Firmin lui-même qui me l'a dit.

AGATHE.

C'est égal, mon pere; il a menti. Je connois Firmin, je connois son cœur; et c'est le meilleur, le plus noble, le plus tendre de tous les cœurs. Lui, aimer par intérêt! Eh! depuis

que nous nous connoissons, ne sait-il pas bien que j'ai un frere? ne sait-il pas que vous avez toujours déclaré vouloir me marier sans me donner de dot? Est-ce qu'il y a seulement songé? Est-ce qu'il nous est venu dans la tête, à l'un ou à l'autre, que nous avions besoin d'argent pour être aimables? Non, mon pere, je vous le répete, vous avez mal entendu, ou il s'est mal expliqué, et Firmin est le plus désintéressé, le plus aimable et le plus honnête des hommes.

THIBAUT.

Voilà ce qui s'appelle bien recevoir un conseil qu'on a demandé! Explique-moi donc à présent comment, d'après cet éloge, tu peux avoir à te plaindre de Firmin.

AGATHE.

Cela n'empêche pas, mon pere. Oui, sans doute, j'ai à m'en plaindre; oui, je suis fâchée contre lui, et fâ-

chée peut-être au point que je ne le prendrai pas pour époux : mais, en cessant de l'aimer, en le haïssant même, je ne souffrirai jamais qu'on le calomnie devant moi; je le défendrai toujours, parceque je sais combien il est estimable.

THIBAUT.

Pourquoi donc es-tu tentée de le quitter?

AGATHE.

C'est différent cela, mon pere; cela ne regarde que Firmin et moi. Quand on s'aime, il y a tout plein de petits torts qui n'existent que pour les amants. Ils ont raison de s'en piquer, ils ont raison de les punir; mais tout autre qu'eux n'a pas le droit de juger ces torts-là.

THIBAUT.

C'est pour cela que je te laisse seul juge entre Firmin et Giraut. Tu m'as demandé conseil, je t'ai dit mon avis;

tu feras à ta tête : c'est toujours ainsi que cela se pratique; et je ne t'en sais pas mauvais gré. Il se fait tard, je vais me mettre en route.

AGATHE, *l'arrêtant.*

Tout ce que vous m'avez dit de cette dot, et de la joie et de la tristesse de Firmin, me donne un soupçon que je veux éclaircir; et, pour m'en réserver les moyens, je vais dès ce pas parler à ma marraine. Adieu, mon pere; revenez de bonne heure, je vous le recommande, et embrassez mon frere pour moi.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

THIBAUT, *seul.*

Elle est toujours folle de son Firmin, et je suis sûr qu'elle l'épousera. A la bonne heure! Moi-même j'ai approuvé son choix jusqu'à la conversation de ce matin... Et peut-être me suis-je trompé, peut-être me suis-je pressé de juger trop sévèrement Firmin. A mon âge on est défiant; et, dès que l'on est vieux, on croit facilement le mal. Au fait, c'est pour elle que ma fille se marie; il est plus important que son mari lui plaise qu'à moi. Je lui ai dit ce que je devois lui dire: elle n'est pas de mon avis; c'est à son pere d'être du sien..... Voici Firmin, évitons-le, et allons au secours de mon pauvre fils.

(*Il va pour sortir.*)

SCENE III.

MARCELLE, FIRMIN, THIBAUT.

(*Firmin arrive, donnant le bras à sa mere; il voit sortir M. Thibaut, il le rappelle.*)

FIRMIN.

MONSIEUR Thibaut! monsieur Thibaut!...

THIBAUT, *s'en allant.*

Je n'ai pas le temps; je suis pressé.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

MARCELLE, FIRMIN.

FIRMIN, *à part.*

Il est fâché contre moi. Tout se réunit pour m'accabler.

MARCELLE.

Plus j'y pense, mon cher ami, plus je suis étonnée de la bonne nouvelle que tu es venu m'annoncer. Comment est-il possible que M. Giraut se soit montré généreux?

FIRMIN.

C'est un bonheur qui m'a étonné moi-même. Mais il s'agissoit de vous, de votre repos, de votre liberté; et ma tendresse, ma crainte, ma douleur, m'ont fait si bien parler, m'ont endu si pressant, que M. Giraut n'a

pu résister. Nous sommes convenus de quelques arrangements qui l'ont satisfait, et il ne doit pas tarder à vous apporter votre quittance.

MARCELLE.

La joie que j'éprouve, mon cher fils, est doublée par le plaisir de t'en avoir l'obligation, et je te la dois tout entiere. Sans toi, sans toi seul, je perdois ma liberté; et, je ne crains pas de te l'avouer à présent que le péril est passé, j'aurois aussi perdu la vie. Car je n'aurois jamais consenti que tu me suivisses en prison; et tu juges bien qu'à mon âge, accablée comme je le suis par les ans, par les infirmités, je n'aurois pu supporter une prison où je n'aurois plus vu mon fils. Non, mon enfant, je serois morte à l'instant où l'on nous auroit séparés. Et c'est toi qui m'as sauvée! C'est à toi que je dois la vie! Je sens qu'elle m'en est plus chere; je sens que j'au-

rai du plaisir à te dire tous les matins : Je te dois encore ce jour-ci, et je vais l'employer à t'aimer.

FIRMIN.

Ah! ma mere, quelle douce satisfaction vous me faites éprouver! quel calme vous portez dans mon ame! Je n'ai rempli que mon devoir; mais votre reconnoissance, votre tendresse, votre amour, me prouvent qu'aucun bien au monde ne peut valoir le bonheur de servir et d'aimer sa mere.

MARCELLE.

Explique-moi, je te prie, comment tu as pu venir à bout d'une chose si difficile, et quels sont les arrangements que tu as faits avec Giraut.

FIRMIN.

N'en parlons plus, je vous en prie. Cette malheureuse histoire nous a donné assez de chagrin. Oublions-la, je vous le demande. Giraut est con-

tent, vous êtes tranquille; tout le reste est inutile à savoir.

MARCELLE.

Tu redoubles mes alarmes, en refusant de m'expliquer les conventions que tu as faites. Je connois ta tendresse, mon fils; je suis sûre que tu t'es engagé pour moi, et que par la suite... Si je le croyois, vois-tu, j'irois tout-à-l'heure...

FIRMIN.

Ecoutez, ma mere, vous savez bien que je ne vous ai jamais menti; eh bien, je vous proteste, je vous jure que tous les engagements que j'ai pris avec Giraut sont remplis, que jamais Giraut ne pourra rien me demander, que je ne cours pas le moindre péril, et qu'il est impossible que je devienne jamais plus malheureux... que je ne le suis. (*Il pleure, et cache ses larmes.*)

MARCELLE.

Mais d'où vient donc cette tristesse

que tu veux en vain me cacher, et que je lis malgré toi sur ton visage?

FIRMIN, *essuyant ses pleurs.*

Moi, ma mere, je ne suis point triste.

MARCELLE, *le regardant.*

Tu n'es pas triste?

FIRMIN, *s'efforçant de sourire.*

Au contraire, je vous ai sauvée, je suis trop heureux.

(Il fond en larmes.)

MARCELLE.

Tu es heureux, et tu pleures! Tu pleures, mon fils, mon cher fils! Ah! u me caches quelque malheur, tu me trompes, j'en suis certaine. Mon fils, mon cher enfant, je te supplie, au nom du ciel, au nom de ma tendresse, dis-moi la cause de ton chagrin, dis-la moi, Firmin; je suis si pressée de m'affliger avec toi! Eh quoi! tu ne me réponds pas? j'ai donc perdu ta confiance. Si cela est, re-

prends tes bienfaits, j'aime mieux y renoncer; j'aime mieux aller en prison, que de ne pas partager la moindre douleur de mon fils.

FIRMIN.

Ma mere, c'est vous, vous seule, c'est votre tendresse qui me fait pleurer. Je n'ai point de chagrin, je vous assure; et...

MARCELLE.

Tu ne sais pas mentir, Firmin, et c'est en vain que tu l'essaies : songe que mon cœur parle toujours au tien, et que ces deux cœurs-là ne peuvent se tromper.

FIRMIN.

Eh bien! ma mere, je vais tout vous dire.... (*à part.*) Cachons-lui du moins ce qui l'intéresse.

MARCELLE.

Eh bien?

FIRMIN.

Eh bien!..... Je suis brouillé avec

Agathe : voilà la cause de mon chagrin.

MARCELLE.

Je respire; c'est un malheur qui pourra se réparer.

FIRMIN.

Non, ma mere, c'est fini; je ne la reverrai jamais, jamais.

MARCELLE.

Jamais, en langage d'amoureux, signifie dans un quart d'heure. Dis-moi seulement si c'est toi qui as tort.

FIRMIN.

Oui, ma mere, c'est moi qui ai tout le tort.

MARCELLE.

Tant mieux; cela se raccommodera plus vîte, et ce sera moi qui m'en chargerai. Je vais aller trouver Agathe, je vais lui demander pardon pour toi, lui dire que tu l'adores, lui peindre....

FIRMIN.

Que dites-vous, ma mere? vous voulez...

MARCELLE.

Oui, je veux te rendre au bonheur; sois tranquille, je te réponds d'appaiser Agathe. Est-ce que tu crois que je ne connois pas toutes ces petites querelles? Je m'en souviens encore, mon ami, et je veux employer pour toi toute l'expérience qu'une vieille femme a toujours là-dessus. Laisse-moi, laisse-moi aller parler à Agathe, j'aurai du plaisir à m'acquitter en partie de tout ce que je te dois; tu as arrangé mes affaires avec Giraut, je vais arranger les tiennes avec Agathe: attends-moi, je ne tarderai pas.

(*Elle veut sortir, Firmin la retient.*)

FIRMIN.

Arrêtez, ma mere, arrêtez: gardez-vous bien d'aller rien dire à Agathe, vous me causeriez la plus mortelle

douleur. Agathe ne m'aime plus, puisqu'il faut vous le dire; Agathe me préfere un rival; ce soir même elle doit l'épouser. Je ne veux de ma vie revoir Agathe, je souffre même d'en parler; et si vous vouliez me faire plaisir, nous changerions de conversation.

MARCELLE.

Et tu me disois que c'étoit toi qui avois tort?

FIRMIN.

Eh oui, ma mere, j'ai eu tort dans le principe... et ensuite... il est arrivé... Mais, au nom du ciel, ne parlons plus de tout cela, vous me faites souffrir le martyre.

MARCELLE.

Eh bien! mon fils, pardon, pardon, je ne t'en dirai plus rien, je ne t'en parlerai plus... Hélas! mon dieu! qui l'auroit cru de cette petite Agathe, qui avoit l'air de t'aimer tant,

qui me disoit encore hier que, si tu changeois jamais, elle étoit sûre d'en mourir?... Pardon, encore une fois, ne te fâche pas, mon ami, ne te fâche pas, voilà qui est dit; mais je ne puis m'empêcher de pleurer, en songeant que cette perfide..... Allons, allons, voilà qui est fini, je ne parlerai plus de rien.

FIRMIN.

Pardonnez-moi, ma mere, il faut me parler de vous; il faut me dire, pour me consoler, que vous m'aimez, que vous êtes heureuse, que votre tendresse me rendra tout ce que je perds dans celle d'Agathe; il faut m'entretenir de ma mere, voilà le moyen de me faire oublier mes maux.

MARCELLE.

Pauvre enfant! Eh! que te dirois-je que tu ne saches pas déja? Plût à Dieu que je pusse te rendre tout ce que

tu as perdu! Je n'en désespere pas encore; et, malgré ta résistance, je veux tout-à-l'heure aller trouver Agathe. Je suis sûre de la ramener à toi. Laisse-moi, laisse-moi sortir.

(*Elle fait des efforts pour s'en aller.*)

FIRMIN.

Non, ma mere, non, je ne le souffrirai pas. D'ailleurs, voici l'instant où M. Giraut doit vous porter sa quittance; il faut que vous y soyez pour la recevoir.

MARCELLE.

Que me font M. Giraut et sa quittance, et tout ce qui ne regarde que moi? C'est ton bonheur qui peut me rendre heureuse, et je veux aller essayer...

FIRMIN.

Voici M. Giraut. Ma mere, au nom du ciel, ne parlez de rien de ce que je viens de vous dire; vous me mettriez au désespoir.

SCENE V.

MARCELLE, FIRMIN, GIRAUT.

GIRAUT, *bas à Firmin.*

Je suis de parole, comme vous voyez. Bon jour, madame Marcelle : votre fils vous a dit sans doute que nous nous étions arrangés.

MARCELLE.

Oui, monsieur Giraut : mais il n'a jamais voulu me dire quels moyens vous avez pris ensemble; et je vous avoue que cela m'inquiete.

GIRAUT.

Allez, allez, madame Marcelle, ne soyez inquiete de rien; pour vous prouver que jamais je ne veux revenir là-dessus, je vous apporte votre billet.

(*à Firmin à part.*) Vous voyez jusqu'à quel point je compte sur votre parole.

FIRMIN.

Jamais je n'y ai manqué.

GIRAUT.

Le voilà, madame Marcelle.

(*Il le lui donne.*)

MARCELLE.

Mais je vous demande en grace, monsieur Giraut, de m'expliquer à quelles conditions mon fils l'a pu obtenir de vous.

GIRAUT.

A quelles conditions?

(*Il regarde Firmin.*)

FIRMIN, *bas à Giraut.*

Inventez quelque moyen, et cachez-lui le véritable.

GIRAUT.

Tenez, madame Marcelle, il ne faut pas vous tromper : votre fils et moi, en nous promenant, nous avions trouvé un trésor, sur lequel chacun

de nous avoit des droits. Firmin me cede ses droits sur le trésor; et, pour le posséder tout seul, je lui ai remis votre créance.

MARCELLE.

Tout cela ne me paroît pas clair; et j'ai de la peine à prendre ce billet, tant que je ne sais pas précisément.....

SCENE VI.

FIRMIN, GIRAUT, MARCELLE, AGATHE, THIBAUT.

AGATHE.

Bon jour, madame Marcelle : vous nous permettrez bien, à mon pere et à moi, de venir demander à votre fils une derniere explication nécessaire à mon repos, et d'après laquelle je dois

décider mon mariage. Vous savez peut-être ce qui s'est passé.

MARCELLE.

Oui, je le sais, je le sais, mademoiselle; et je ne conçois pas comment, après l'avoir trahi, après avoir manqué à toutes les promesses, à tous les serments que vous lui aviez faits, vous venez jusques chez lui faire parade de votre inconstance, et chercher de mauvaises raisons pour répéter que vous ne l'aimez plus.

AGATHE.

Que je ne l'aime plus! ô ciel! Et c'est lui qui me l'a dit; c'est lui qui m'a déclaré qu'il renonçoit à ma main, qu'il ne vouloit plus de mon cœur; c'est lui qui, sans raison, sans sujet, sans brouillerie, est venu me rendre ma foi, et a eu le courage et la cruauté de me dire que son amour pour moi étoit passé. Mais je ne l'ai pas cru lui-même; et c'est la premiere fois que

j'ai douté de ce que Firmin m'a dit. (*Firmin veut parler.*) Oui, Firmin, vous avez menti, j'en suis sûre; et il faut qu'un puissant motif vous ait forcé à ce mensonge; il faut que, par une cause inconnue que je ne puis pénétrer, Firmin, le fidele Firmin, qui m'a toujours aimée et qui m'adore plus que jamais, se soit vu obligé de dire qu'il renonçoit à son Agathe. Ce qui me le prouveroit, quand mon cœur ne me le diroit pas, c'est que, connoissant mon mépris pour l'amour de M. Giraut, il m'a conseillé de l'épouser.

MARCELLE, *vivement.*

Giraut vous aime, et mon fils vous conseille de l'épouser! Ah! ma fille, ce seul mot m'éclaire, et je vais t'expliquer tout ceci. Je dois mille écus à M. Giraut : il falloit les payer aujourd'hui, ou être arrêtée. Mon fils a sacrifié sa maîtresse à sa mere; je

suis sûre que, pour me sauver, pour obtenir la quittance des mille écus, mon fils a cédé ton cœur; j'en suis certaine, le mien me le dit. Viens, mon enfant, mon cher enfant, viens te jeter dans mes bras. Eh! crois-tu que j'accepte tes dons? Mon fils, mon cher fils, depuis quand penses-tu que tu ne m'es pas plus cher que moi-même? Monsieur Giraut, voilà votre quittance, faites tout ce que vous voudrez.

AGATHE, *prenant le papier.*

Que je suis heureuse! et que je lui sais gré de tout ce qu'il m'a fait souffrir! Firmin, dès ce moment, je vous aime cent fois plus que je ne vous aimois; et recevez ici le serment que je vous fais, devant M. Giraut, de vous adorer jusqu'à mon dernier soupir.

GIRAUT.

Tout cela est charmant. Mais il

me faut mon billet, ou mon argent.

AGATHE.

J'espere que je vais tout arranger. Lorsque Firmin m'a dit en pleurant qu'il ne m'aimoit plus, je me suis bien doutée que vous étiez pour quelque chose dans cet affreux mystere; et, sans pouvoir le pénétrer, j'ai été me jeter aux pieds de madame la comtesse, ma marraine. Je savois que c'est aujourd'hui que devoit se faire l'adjudication de sa ferme; je la lui ai demandée pour moi-même, et je l'ai obtenue.

GIRAUT.

Comment?

AGATHE.

Oui, monsieur Giraut, c'est moi qui suis fermiere de madame la comtesse.

GIRAUT.

Mais je ne pressois tant madame Marcelle pour les mille écus qu'elle

me doit, qu'afin de les donner à l'intendant de madame, pour qu'il me fît continuer mon bail.

AGATHE.

Eh bien! donnez-les moi, je vous cede le mien. Madame Marcelle sera quitte avec vous, vous resterez fermier, j'épouserai Firmin, et tout le monde sera content.

THIBAUT.

Non, tout le monde ne le seroit pas. Je vous écoute tous, et je vous admire : chacun de vous fait son devoir, heureusement je puis faire le mien aussi. Voici quatre mille francs que je t'avois destinés, ma fille, et qu'un malheur affreux arrivé à ton frère me forçoit de lui porter aujourd'hui. Firmin étoit dans mon secret. Comme j'allois à la ville, j'ai trouvé mon fils en chemin qui venoit m'instruire que son voleur étoit pris, et l'argent restitué. Je t'ai bien vîte rap-

porté le tien. Voilà ta dot, ma fille; paie-lui son billet, garde ta ferme, et qu'il demeure puni de l'infâme marché qu'il avoit fait avec Firmin.

AGATHE.

Mon pere, c'est à vous de régler tout cela; c'est à vous de le punir; car, pour moi, je ne puis en vouloir à M. Giraut, et je lui pardonne de tout mon cœur d'avoir servi à me prouver que mon amant est le plus vertueux et le plus aimable de tous les hommes.

THIBAUT, *à Giraut.*

Tenez, monsieur, payez-vous.

GIRAUT, *prenant l'argent.*

Cela n'est pas pressé; mais enfin... je suis charmé que tout ceci ait tourné à la satisfaction de tout le monde. S'il faut vous avouer la vérité... c'étoit une petite épreuve à laquelle j'ai voulu mettre la vertu de ces deux jeunes époux, qui sont tout-à-fait intéressants. (*Il s'en va.*)

THIBAUT.

Je vous suis pour avoir mon reste. Et vous, mes enfants, venez tous, venez chez moi, où mon fils semble être arrivé exprès pour assister à vos noces.

FIRMIN.

Ah! monsieur Thibaut, ma chere Agathe, et vous, ma bonne mere, j'éprouve une joie, un bonheur que tous mes chagrins n'ont pas trop payé.

MARCELLE.

Sois heureux, mon fils, sois heureux : tu le mérites si bien! Puisses-tu être récompensé de ta vertu par un fils qui te ressemble!

FIN.

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, le 14 novembre 1780.

A MADAME DU VIVIER,

NIECE DE M. DE VOLTAIRE.

MADAME,

Je vous dois l'hommage de cette comédie à plus d'un titre : j'en ai pris le sujet dans monsieur de Voltaire ; et vous avez bien voulu m'aider de vos conseils. Pardonnez si je n'en ai pas mieux profité : ce n'est pas faute d'en avoir senti le prix ; je sais qu'un grand homme, qui n'en recevoit que de son

génie, ne les dédaignoit pas. Je me consolerai de n'avoir point de génie, tant que votre amitié m'en tiendra lieu.

Vous savez mieux que moi, MADAME, que l'on pouvoit tirer un plus grand parti de ce conte charmant, où monsieur de Voltaire a peint avec des couleurs si vraies la sottise des parvenus et la bassesse de leurs flatteurs. En admirant son tableau, j'ai senti qu'il étoit au-dessus de mes forces, et peut-être de mon âge, de le porter sur la scene; mais l'amour, l'amitié, sont de mon âge, et, j'ose dire, de mon cœur; je ne me suis attaché qu'à peindre ces deux sentiments; heureusement pour moi, votre goût a dirigé ma sensibilité.

Tout foible qu'il est, j'ose vous offrir cet ouvrage; il a du moins le

mérite d'avoir été créé par cet homme immortel que je vous ai vue si souvent pleurer. Souvenez-vous qu'il daigna m'aimer; souvenez-vous encore que vous m'avez donné la main pour soutenir mes premiers pas. Vous avez contracté l'obligation de toujours m'instruire, comme moi celle de toujours vous chérir.

Je suis avec une reconnoissance égale à mon respect,

MADAME,

votre très humble et très
obéissant serviteur
FLORIAN.

PERSONNAGES.

JEANNOT, marquis.

COLIN, bourgeois.

COLETTE, sœur de Colin.

LA MERE DE JEANNOT, marquise.

LA COMTESSE D'ORVILLE.

DURVAL, gouverneur du marquis.

L'ÉPINE, valet du marquis.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

La scene est à Paris, dans le salon de la marquise.

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Il est à peine jour chez madame la marquise; attendez dans ce salon: je vous avertirai lorsque vous pourrez voir madame.

COLIN.

Vous voudrez bien lui dire que ce sont deux personnes pour qui elle avoit de l'amitié dans le temps qu'elle

demeuroit en Auvergne. Si elle vous demande leurs noms, vous direz que c'est Colin et Colette : elle s'en souviendra sûrement.

L'ÉPINE.

Monsieur Colin et mademoiselle Colette qu'elle a connus en Auvergne : cela suffit. (*Il sort.*)

SCENE II.

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

COMME tout ceci est magnifique ! Jeannot ne nous reconnoîtra plus ; il est devenu trop riche pour se souvenir de ceux qui l'ont vu pauvre.

COLIN.

Il seroit donc bien changé, ma sœur : il étoit si bon, si sensible, lors-

que nous habitions ensemble notre petite ville ! A peine y a-t-il un an qu'il nous a quittés; il faut plus d'un an pour corrompre un cœur honnête.

COLETTE.

L'amour auroit dû préserver le sien: mais il ne m'aime plus, j'en suis sûre. Te souviens-tu de la maniere dont il me quitta, lorsque sa mere l'envoya chercher en Auvergne? Comme il fut enivré de sa nouvelle fortune, et d'entendre ses domestiques l'appeler monsieur le marquis ! Il nous dit adieu presque sans pleurer; il monta dans sa brillante voiture sans retourner la tête vers moi, que tu soutenois à peine, et dont les yeux le suivirent.... même quand je ne le vis plus. Mon frere, il a oublié la malheureuse Colette ! il ne pense plus aux serments que nous nous sommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre; serments qu'il a écrits, que je conserve, et que

je lui rendrai : ces écritures-là perdent tout leur prix quand on ne les lit plus ensemble.

SCENE III.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la marquise s'habille ; elle vous fait dire que si vous voulez la voir, vous preniez la peine d'attendre.

COLIN.

Nous attendrons. Monsieur le marquis son fils est-il chez lui ?

L'ÉPINE.

Non : il est sorti de grand matin.

COLIN.

A quelle heure pourrions-nous le trouver ?

L'ÉPINE.

Il n'est pas habillé : ainsi revenez à

une heure, vous pourrez peut-être lui parler.

COLIN.

Nous reviendrons sûrement.

COLETTE.

Monsieur, c'est un bien grand seigneur, que monsieur le marquis?

L'ÉPINE.

Sûrement, mademoiselle; c'est mon maître. Sans vanité, c'est l'homme le plus aimable de Paris : toutes les jolies femmes se le disputent, et ne sont occupées que de lui plaire; je ne doute pas qu'un de ces jours il ne fasse un très grand mariage, et que....

COLIN.

Vous voudrez bien nous avertir, lorsque nous pourrons voir madame.

L'ÉPINE.

Oui, oui; soyez tranquilles.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

COLIN, COLETTE.

COLIN.

Du courage, ma sœur! tu as voulu me suivre à Paris pour t'assurer par toi-même de l'infidélité de Jeannot: nous allons le voir, nous allons le juger; s'il a cessé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même et à *la* raison.

COLETTE.

Ah! mon frere, si vous saviez combien il en coûte pour mépriser celui qu'on aime!

COLIN.

Il m'en coûteroit autant qu'à toi; mon amitié pour Jeannot est aussi vive que ton amour. Je ne me dissimule

pas ses torts : depuis six mois ses lettres sont devenues plus rares et moins tendres : mais il est bien jeune, il a été transporté tout d'un coup d'une vie simple et paisible dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs ; il peut s'être laissé enivrer malgré lui ; ne le jugeons pas sans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons besoin de preuves pour cesser de l'estimer.

COLETTE.

Il est vrai qu'il sera toujours assez temps de le haïr.

COLIN.

Sa mere m'inquiete plus que lui : elle ignore les engagements de son fils avec toi ; et l'on dit que son immense fortune lui a donné un orgueil insupportable.

COLETTE.

Mais comprends-tu cette fortune acquise en si peu de temps ? A peine y a-t-il quatre ans que la mere de

Jeannot habitoit notre petite ville. Elle étoit alors une simple bourgeoise bien moins riche que nous; mon pere ne trouvoit pas son fils un assez, bon parti pour moi. Madame la marquise n'étoit pas marquise alors; et quand nous allions la voir, elle ne nous faisoit pas attendre.

COLIN.

Que veux-tu, Colette! elle a fait fortune. Il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

COLETTE.

Explique-moi ce que c'est que faire fortune. Comment des gens qui n'ont rien parviennent-ils à avoir quelque chose? ils prennent donc à ceux qui en ont?

COLIN.

Pas toujours. Ce matin j'ai vu quelqu'un de notre ville établi ici depuis long-temps; il m'a raconté comment la mere de Jeannot avoit acquis sa

richesses. Tu te souviens qu'elle fut obligée de venir à Paris pour des affaires; elle y trouva un de ses parents immensément riche qui la prit en amitié, et la fit jouir de sa fortune : ce parent est mort il y a six mois, et lui a laissé tout son bien.

COLETTE.

Ce parent avoit bien affaire de lui laisser son bien ! il est cause que j'ai perdu le mien.

COLIN.

La voici.

SCENE V.

COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh! bon jour, mes enfants; je ne m'attendois guere à votre visite. Par quel hasard êtes-vous à Paris?

COLIN.

Les affaires de mon commerce m'y ont appelé, madame; ma sœur a voulu être du voyage. Nous sommes ici pour bien peu de temps; mais nous n'en partirons point sans avoir vu notre bon ami Jean.... monsieur le marquis.

LA MARQUISE, *à part.*

Son bon ami! l'impertinent! (*haut.*) Mon fils est sorti, je crois.

COLIN.

Oui, madame; on nous l'a dit: nous

ne sommes pas fâchés que notre premiere visite soit pour vous toute seule.

LA MARQUISE.

Comment! Colin, tu me fais des compliments! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici. Je m'en doute, tu as compté sur ma protection: si je le peux, je te rendrai service. Et ton vieux pere, comment se porte-t-il?

COLIN.

J'ai eu le malheur de le perdre, madame: je suis à présent à la tête de sa manufacture; et mes affaires vont assez bien pour que je ne sois venu chercher dans votre maison que le plaisir de vous voir.

LA MARQUISE.

Tant mieux pour toi, mon enfant. Ta sœur a l'air bien triste. Paris ne la réjouit pas?

COLETTE.

Non, madame: j'espere le quitter bientôt.

LA MARQUISE.

Vous ferez bien; cette ville-ci est dangereuse à votre âge. Adieu : je ne me gêne pas avec vous, j'ai besoin d'être seule; nous causerons plus long-temps une autre fois.

(*Colin et Colette la saluent : elle leur fait un signe de tête.*)

COLIN, *à part.*

Dieu veuille que son fils ne lui ressemble pas! (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

L'IMPORTANCE de monsieur Colin est plaisante... Holà! quelqu'un.

SCENE VII.

LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

Allez savoir des nouvelles de madame la comtesse d'Orville : vous lui demanderez si elle nous fera l'honneur de venir dîner avec nous; vous lui direz que nous serons seuls pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant si le gouverneur de mon fils est ici.

L'ÉPINE.

Le voilà, madame. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

Je vous croyois sorti, monsieur Durval.

DURVAL.

Je n'ai pas voulu suivre monsieur le marquis, de peur que madame n'eût besoin de moi pendant ce temps-là.

LA MARQUISE.

J'ai toujours besoin de vos conseils, vous le savez bien : depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait sans votre avis, heureusement pour moi.

DURVAL.

Mon zele et mon attachement m'ont tenu lieu de lumieres.

LA MARQUISE.

J'ai un grand secret à vous confier. Je vais marier le marquis. Vous savez combien je suis liée avec la comtesse d'Orville; c'est une veuve, jeune, jolie, et d'une des premieres maisons du royaume; elle est cousine du ministre. Madame d'Orville, par amitié pour moi et pour achever de liquider ses biens, épouse le marquis, et lui apporte pour dot la promesse d'un régiment. J'ai conclu hier ce mariage. Vous ne pensez pas que mon fils y ait la moindre répugnance?

DURVAL.

Madame, je craindrois que le mot de mariage n'effrayât son goût trop vif pour l'indépendance et la dissipation; mais le plaisir d'être colonel l'emportera sur tout.

LA MARQUISE.

Je l'espere, monsieur Durval. Ce

n'est pas la seule affaire qui m'occupe : avez-vous été chez mon avocat?

DURVAL.

Oui, madame; votre procès est sur le point d'être jugé : mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

LA MARQUISE.

Je suis tranquille : quoique ce procès soit important, je n'ai pas voulu en parler à madame d'Orville, par la certitude où je suis de le gagner.

DURVAL.

Je reconnois bien là madame la marquise; son amitié prudente sait épargner des alarmes inutiles.

LA MARQUISE.

Je suis bien aise que vous pensiez comme moi. Sans vous, monsieur Durval, je ne serois jamais sûre de rien. Voici mon fils, je vais lui faire part de tous mes projets.

SCENE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

LE MARQUIS.

Bon jour, ma mere. Je viens d'acheter le plus joli cabriolet du monde: s'il m'étoit resté de l'argent, j'aurois pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les barbares n'ont pas voulu me faire crédit.

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai à te parler d'affaires sérieuses.

LE MARQUIS, *riant.*

Vous m'effrayez, ma mere.

LA MARQUISE.

Serois-tu bien aise d'être colonel?

LE MARQUIS.

Colonel! Ce seroit le bonheur de

ma vie. J'aurois tant de plaisir à rejoindre mon régiment! Le manege, les manœuvres, tout cela doit être charmant. On passe l'été dans une ville de guerre; l'hiver, on revient à Paris jouir des plaisirs de la capitale: on a l'air de se reposer; et l'on s'est toujours diverti.

LA MARQUISE.

Eh bien! tu connois la comtesse d'Orville; j'ai arrêté ton mariage avec elle. (*Le marquis rêve.*) Elle se charge de t'avoir une compagnie de dragons dès aujourd'hui, et la promesse d'un régiment aussitôt que tu auras l'âge. Voilà nos conditions; j'ai répondu de ton aveu.

DURVAL.

Ah! quelle mere vous avez, monsieur le marquis!

LA MARQUISE.

A quoi pensez-vous donc, mon fils?

LE MARQUIS.

A tout ce que je vous dois, ma mere, chaque évènement heureux qui m'arrive est toujours un bienfait de vous. J'aurois desiré ne pas me marier encore...

LA MARQUISE.

Mon ami, c'est à ce mariage que tu devras ta fortune : le mérite n'est rien sans protection. D'ailleurs, ma parole est donnée, tout est arrangé, et j'ai déja commandé tes habits de noces.

SCENE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville remercie madame; elle aura l'honneur

de venir dîner avec elle aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est bon. (*L'Epine sort.*)

SCENE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

C'EST pour dîner avec toi, et pour causer de nos affaires : afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte... A propos, j'oubliois de te parler d'une visite que je viens d'avoir, et que tu auras sûrement.

LE MARQUIS.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Devine.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je de-

vine? Ce ne sont pas encore les officiers du régiment que j'aurai?

LA MARQUISE.

Non : c'est Colin et Colette.

LE MARQUIS, *ému.*

Colette?

LA MARQUISE.

Oui, Colin et Colette d'Auvergne, cette petite Colette dont tu me parlois tant dans les commencements de ton séjour ici.

LE MARQUIS.

Ils sont à Paris?

LA MARQUISE.

Eh oui : je les ai vus. Quel air as-tu donc? Cela t'attriste?

LE MARQUIS.

Non, ma mere. Vous ont-ils parlé de moi?

LA MARQUISE.

Beaucoup : ils t'appellent leur cher ami.

DURVAL.

Oserai-je demander à madame la marquise ce que c'est que ce Colin et cette Colette?

LA MARQUISE.

Colin est un petit bourgeois qui venoit profiter des maîtres de mon fils lorsque nous habitions l'Auvergne... Mais madame d'Orville arrivera de bonne heure; il est temps de vous habiller, mon fils : je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service? J'ai des papiers intéressants que mon procureur devoit venir prendre: allez le voir, je vous en prie; vous les lui porterez. Je vous demande pardon si...

DURVAL.

Madame, en m'employant pour vous, c'est m'obliger à la reconnoissance.

(*Ils sortent.*)

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

COLETTE est ici! je vais la revoir! Colette que j'ai tant aimée..... qui m'aime encore, j'en suis sûr! Et dans quel moment revient-elle! Je ne la verrai point, je ne pourrois soutenir ses reproches; tout mon amour renaîtroit peut-être, et je serois le plus malheureux des hommes..... Que diroit ma mere; ma mere à qui je dois tout?... je la ferois mourir de douleur. Non, Colette, non, je ne vous verrai point: l'émotion que votre nom seul m'a causée me fait trop sentir qu'il ne faut pas vous revoir.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis veut-il s'habiller?

LE MARQUIS.

Ecoute, l'Epine : as-tu vu ce jeune homme qui est venu ce matin avec sa sœur?

L'ÉPINE.

Qui? monsieur Colin et mademoiselle Colette?

LE MARQUIS.

Tu leur as parlé?

L'ÉPINE.

Oui : monsieur Colin m'a demandé quand il pourroit vous voir; je lui ai dit de revenir à une heure.

LE MARQUIS.

Vous avez mal fait. S'ils reviennent, l'Epine, tu leur diras que je n'y... Ah! que cette visite m'inquiete et m'embarrasse!

L'ÉPINE.

Que faudra-t-il leur dire?

LE MARQUIS.

C'est Colin qui m'a demandé? Elle n'a rien dit, elle?

L'ÉPINE.

Qui? sa sœur?

LE MARQUIS.

Eh oui.

L'ÉPINE.

Oh! non; elle étoit si triste! Elle m'a seulement demandé si vous étiez un grand seigneur. Je crois, monsieur, que cette fille-là vient implorer votre protection pour quelque malheur qui lui est arrivé; car en sortant elle étoit en larmes.

LE MARQUIS.

Elle étoit en larmes?

L'ÉPINE.

Oui: cela m'a fait peine; elle a un petit air si doux, si intéressant! Vous ferez bien de lui rendre service, si vous le pouvez.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

L'ÉPINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur? Je ne vous ai jamais vu aussi agité.

LE MARQUIS.

Mon pauvre l'Epine, si tu savois combien je crains de la revoir!

L'ÉPINE.

Qui? mademoiselle Colette?....... Ah! je commence à comprendre; c'est une vieille connoissance que vous voudriez ne plus reconnoître. Eh bien! monsieur, rien n'est si aisé: quand elle reviendra, je lui dirai que vous êtes sorti.

LE MARQUIS.

Non, il seroit affreux de me cacher. Je la verrai, je lui parlerai; elle sentira bien qu'il m'est impossible de désobéir à ma mere. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser: mais Colette est une simple bourgeoise; juge si ma mere consentiroit jamais...

L'ÉPINE.

Madame votre mere? Elle aimeroit mieux vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, monsieur; je crois qu'il y auroit maniere de s'arranger. J'ai une morale qui m'a toujours tiré de par-tout: raisonnons. On ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela, n'épousez point mademoiselle Colette, parceque ce seroit manquer à ce qu'un fils doit à sa mere: ensuite, pour réparer vos torts envers mademoiselle Colette, faites-lui partager

votre fortune, donnez-lui une bonne maison; en un mot...

LE MARQUIS.

Taisez-vous. Je vous chasserois tout-à-l'heure, si vous connoissiez Colette.

L'ÉPINE.

Monsieur, je ne dis plus mot: mais quand mademoiselle Colette viendra, que lui dirai-je?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien: venez m'habiller.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul, sa montre à la main.*

Il est près d'une heure : Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude. L'Epine...

SCENE II.

LE MARQUIS, L'EPINE.

L'ÉPINE, *dans la coulisse.*

Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! venez donc.

L'ÉPINE, *paroissant.*

Me voilà, monsieur.

LE MARQUIS.

Elle va venir.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas la voir: je me perdrois, j'en suis sûr.

L'ÉPINE.

Eh bien! monsieur, restez dans votre appartement; je la recevrai, moi, je m'en charge.

LE MARQUIS, *à part.*

Me cacher pour ne pas la voir! elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie!

L'ÉPINE.

Oh! si l'on se mettoit sur le pied de tenir toutes ces promesses-là, qui diable pourroit y suffire?

LE MARQUIS, *à part.*

Et Colin, le bon Colin qui m'ai-

moit tant, qui m'appeloit son frere, qui me serra dans ses bras lorsque je le quittai... voilà l'indigne réception que je lui prépare!

L'ÉPINE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

J'entends du bruit; sauvez-vous: les voilà; sauvez-vous donc.

LE MARQUIS.

Il n'est plus temps : que devenir?

(*Colin et Colette paroissent.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, L'EPINE.

(*Colin entre le premier, Colette le suit les yeux baissés, le marquis va à Colin sans oser regarder Colette.*)

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous, mon cher Colin!

COLIN.

Oui, c'est Colin. Êtes-vous aussi celui que nous venons chercher?

LE MARQUIS, *les yeux baissés.*

Mon cœur est toujours le même.

COLIN.

Nous le desirons bien. Mais faites retirer ce domestique : à présent que vous êtes grand seigneur, nous n'ose-

rons plus vous aimer devant le monde.

LE MARQUIS, *à l'Epine.*

Sortez.

SCENE IV.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

(*Il se fait un moment de silence.*)

LE MARQUIS, *très embarrassé.*

MA mere avoit oublié ce matin de s'informer de votre demeure; j'en ai été bien fâché.

COLIN, *l'examinant.*

Puisque nous savions la vôtre, vous étiez bien sûr de nous voir.

LE MARQUIS.

Ah! je vous vois trop tard.

COLETTE.

Plût au ciel ne l'avoir jamais vu!

(*Il se fait encore un silence.*)

COLIN.

Vous ne reconnoissez pas ma sœur?

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux des hommes : je dépends de ma mere, ma fortune est son ouvrage; je lui dois tout, je lui dois même le sacrifice de mon bonheur. Ne me haïssez pas... Ne me méprisez pas... Si vous saviez...

COLIN.

Vous me faites pitié : croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous : vous craignez de nous reconnoître; et nous ne vous reconnoissons plus. Adieu.

(*Ils s'en vont.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez, je vous supplie.

COLETTE, *retenant Colin.*

Mon frere, il veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ayez pitié de moi, Colette; ne

m'accablez pas de votre mépris. Oui, je sens bien que je l'ai mérité : la fortune, l'ambition, m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié ; j'ai desiré de vous oublier, j'ai voulu vous arracher de mon cœur : je le sais, je sais que je n'ai point d'excuse. Mais je me suis vu dans un nouveau monde, j'ai cédé au torrent qui m'entraînoit, à l'ascendant que ma mere a sur moi ; elle n'étoit occupée que d'éloigner tout ce qui pouvoit rappeler notre ancienne pauvreté ; elle me défendit de penser à vous.

COLETTE.

Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, et que je l'étois moins que vous, mon pere me défendit aussi de vous aimer : vous savez comment je lui obéis.

LE MARQUIS.

Ah ! croyez que votre image n'a pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout

mon amour s'est réveillé; votre présence acheve de me rendre à moi-même. En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu : chaque coup-d'œil que vous jetez sur moi me rend une vertu que j'avois perdue; et, dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite, comme autrefois quand vous étiez fâchée contre moi, et que j'attendois mon pardon.

COLETTE.

Qu'osez-vous rappeler!

LE MARQUIS.

Nos serments, notre amour; cet amour si tendre, si vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, sans lequel nous ne fîmes jamais un seul projet de bonheur.. Souvenez-vous, Colette, de nos premieres années, souvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés ont été la promesse de nous aimer toujours.

COLETTE.

Hélas! qui de nous deux y a manqué?

LE MARQUIS.

Ce seroit vous, Colette, si vous m'abandonniez à présent, puisque je vous aime, puisque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous? Parlez. Auriez-vous la force de me dire, Jeannot, je ne vous aime plus?

COLETTE.

Ah! ces deux mots-là ne peuvent pas aller ensemble.

LE MARQUIS, *à Colin.*

Elle s'attendrit, mon ami; demande-lui pardon pour moi.

(*Il se jette dans les bras de Colin.*)

COLIN, *ému.*

Ma sœur, il vient de m'embrasser comme il m'embrassoit autrefois.

LE MARQUIS.

Colette! mon ami! je suis encore digne de vous; je le sens aux trans-

ports de mon cœur. Ah! le don d'aimer est un présent que le ciel ne fait qu'une fois. J'ai si souvent regretté les jours tranquilles que nous passions ensemble! j'ai si bien éprouvé que le bonheur n'est que dans l'amour et dans l'obscurité!

COLIN.

Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore. Reviens chez nous, tu trouveras assez de malheureux pour bien placer ton argent, tu feras du bien; nous t'aimerons : ce sera jouir à la fois du bonheur des pauvres et des riches.

LE MARQUIS.

Plût au ciel que ma mere t'entendît avec l'émotion que tu me causes! Mais ma mere n'est occupée que d'ambition : elle est bien malheureuse; elle ne songe jamais à ce qu'elle a, et toujours à ce qu'ont les autres. J'espere cependant la fléchir; je lui

montrerai cette promesse de mariage que nous prenions plaisir à renouveler tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette.

COLETTE.

Je ne l'ai pas perdue : mais, depuis quelque temps, je n'osois plus la lire; il me sembloit qu'elle me disoit du mal de vous.

LE MARQUIS.

Mon frere, mon amie, je vous jure de nouveau, sur tout ce que j'aime, que je tiendrai ma parole. Je vais me jeter aux genoux de ma mere : je vais lui déclarer que j'en mourrai si je ne suis pas votre époux, et que toute autre femme...

SCENE V.

COLIN, COLETTE, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon fils, on vient d'apporter vos habits de noces.

COLETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Gardez-vous de croire:..

COLETTE.

Vous me trompiez...

LE MARQUIS.

Le ciel m'est témoin...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, mon fils? Et que signifient tant de secrets avec mademoiselle Colette? Ce n'est point la

veille d'un mariage que l'on reçoit de pareilles visites. Et vous, monsieur Colin et mademoiselle, vous venez obséder mon fils : il n'a pas le temps de s'occuper de vous; je vous prie de le laisser en repos.

COLIN.

Oui, madame, oui; nous allons le laisser, soyez-en bien sûre. Viens, ma sœur, viens avec ton frere; puisse-t-il te tenir lieu de tout!

(Ils sortent.)

LE MARQUIS *court après eux.*

Non, demeurez, je vous en conjure.

COLIN.

Vous auriez trop à rougir.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Ma mere, je vous respecte, je vous honore; mais vous me percez le cœur, mais vous vous dégradez vous-même. Eh! de quel droit osez-vous mépriser mes amis, mes égaux, les vôtres? Quels sont vos titres, ma mere? Leur naissance vaut la mienne, et leur cœur vaut mieux que le mien.

LA MARQUISE.

Est-ce vous qui parlez, mon fils? Est-ce bien vous qui osez...?

LE MARQUIS.

Oui, ma mere, j'ose vous dire que vos richesses ne sont rien, et que je les abhorre si elles donnent le droit d'être ingrat.

LA MARQUISE.

Je t'entends : le voilà ce mystere que je craignois de découvrir. Que vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendresse vous a tiré ! vous en avez toute la bassesse. Vous aimez Colette, j'en suis sûre ; vous rougissez de me le dire : mais...

LE MARQUIS.

Non, ma mere, non, je n'en rougis pas. J'aime Colette, je fais gloire de l'avouer ; mon amour pour elle est presque aussi ancien dans mon cœur que ma tendresse pour vous. C'est en vain que j'ai voulu l'éteindre ; grace au ciel, le peu de vertu qui me reste l'a emporté sur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouser, je tiendrai ma parole ; mon honneur, ma félicité, en dépendent : je préfere Colette, pauvre, simple et honnête, à toutes vos femmes, dont la richesse est la seule qualité.

LA MARQUISE.

Où en sommes-nous, grand dieu! Vous l'époux de Colette! Vous...

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

DURVAL.

VOTRE procureur étoit au palais, madame, et j'ai...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Durval, venez à mon secours; venez entendre ce qu'il ose me dire: il veut épouser cette Colette dont je vous ai parlé; il veut faire le malheur et la honte de ma vie.

DURVAL.

Monsieur le marquis, songez donc à ce que vous êtes; songez...

LE MARQUIS.

Songez vous-même à ne pas vous mêler des affaires de mon cœur : depuis que je vous connois, il n'a jamais eu rien de commun avec vous.

LA MARQUISE.

C'en est trop, ingrat : voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait! Je n'ai vécu que pour toi, j'ai tout sacrifié pour toi ; et, au moment où ta fortune alloit me payer de tant de sacrifices, tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à madame d'Orville!

LE MARQUIS.

Eh! ma mere, dois-je la tromper? Dois-je l'épouser quand j'en aime une autre? Elle va venir, je veux la prendre pour juge; je veux lui déclarer ma passion pour Colette.

LA MARQUISE.

Cruel enfant! voici le premier chagrin que tu me donnes, il est violent;

tu aurois dû y accoutumer mon cœur. Ecoute-moi, daigne écouter ta mere; elle a peut-être le droit de te supplier. Je te demande, je te conjure de ne parler de rien à madame d'Orville : je t'accorderai du temps pour te décider à l'épouser; mais ne va pas éloigner de moi la plus chere et la plus tendre des amies. Mon fils, j'attends cette bonté de toi. (*à part.*) Si j'étois assez heureuse pour qu'elle ne vînt pas...

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, L'A COMTESSE, DURVAL.

LA MARQUISE, *à part.*

O CIEL! (*haut.*) Eh! bon jour, madame; nous commencions à craindre de ne pas vous avoir: mon fils alloit courir chez vous.

LA COMTESSE.

Comment supposiez-vous que je manquerois à mon engagement? Je me sais pourtant gré d'arriver tard, puisque j'ai donné un peu d'inquiétude à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Vous êtes-vous promenée aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Non, je sors de chez moi.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Mon fils a passé sa matinée aux Tuileries, espérant vous y trouver.

LE MARQUIS.

Je suis trop vrai...

LA MARQUISE.

J'espere que nous dînerons bientôt. Monsieur Durval, voulez-vous bien dire que l'on nous serve?

(*Durval sort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *à la comtesse.*

Vous serez seule avec nous.

LA COMTESSE.

J'y serai moins seule que par-tout

ailleurs. Si vous saviez combien je suis lasse de ce grand monde où l'on court toujours après le plaisir, sans jamais trouver le bonheur !

LE MARQUIS.

Et comment le trouver, madame, si l'on ne prend pas son cœur pour guide?

LA COMTESSE.

Vous avez raison, monsieur le marquis. Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je vous trouve l'air inquiet.

LA MARQUISE.

Pardonnez-lui : il est entièrement occupé de sa reconnoissance et du desir de vous plaire.

LA COMTESSE.

Il est un sûr moyen de plaire; c'est de savoir aimer.

LE MARQUIS.

Ah! madame, cela s'apprend bien vîte; et la premiere leçon ne s'oublie jamais.

LA MARQUISE, *à la comtesse.*

Voilà ce qu'il m'a dit la premiere fois qu'il vous a vue.

SCENE XI.

LES MÊMES, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

MADAME la marquise est servie.

LA MARQUISE.

Allons nous mettre à table; ensuite j'aurai bien des choses à vous dire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, DURVAL.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, monsieur Durval, que cet homme de loi qui vient de demander la marquise et son fils? Auroit-elle un procès?

DURVAL.

Non, madame; c'est une discussion fort peu intéressante, une affaire de rien : soyez sûre que madame la marquise n'est occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour sa fille.

LA COMTESSE.

J'espere que ce mariage fera ma fé-

licité. Cependant je suis bien mécontente du marquis : lui que j'ai toujours vu d'une gaieté charmante, il est d'un sérieux qui me glace; il a l'air de m'épouser malgré lui. Je vous assure que, sans mon extrême amitié pour sa mere, je retirerois ma parole.

DURVAL.

Il faut pardonner à son âge une timidité que vous prenez pour de la froideur. Son respect pour vous gêne ses sentiments; il n'ose pas encore vous dire qu'il vous aime, et il est distrait par le plaisir de le penser.

LA COMTESSE.

J'ai bien peur, monsieur Durval, que vous n'ayez besoin de tout votre esprit pour le défendre.

SCENE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LE MARQUIS.

NON, ma mere, non; je ne puis me taire.

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, arrêtez; tout n'est pas perdu.

LE MARQUIS.

Tout le seroit si j'étois assez vil pour cacher notre malheur. (*à la comtesse.*) Madame, ma mere avoit un procès d'où dépendoit toute sa fortune : il vient d'être jugé; et nous l'avons perdu.

DURVAL.

Ah ciel!

LA COMTESSE.

Comment! toute votre fortune?

LE MARQUIS.

Il ne nous reste rien au monde que des dettes.

LA MARQUISE.

Le malheur n'est pas si grand qu'il vous le dit. Si vous êtes assez notre amie pour nous obtenir l'appui de votre famille, il est impossible...

LA COMTESSE.

Vous ne doutez sûrement pas, madame, du vif intérêt que vous m'inspirez : mais un procès n'est pas une affaire de faveur; personne n'est assez puissant pour en imposer aux loix. D'ailleurs, à mon âge et dans ma position, je ne peux guere solliciter pour monsieur le marquis; on interpréteroit mal...

LA MARQUISE.

L'amitié et les engagements qui nous lient sont des titres plus que suffisants...

LA COMTESSE.

Je voudrois de tout mon cœur vous être utile ; mais nos engagements sont au moins reculés. Je ne me plaindrai point du mystere que vous m'avez fait ; je vois avec douleur que je ne peux vous être bonne à rien, et que dans un moment aussi cruel vous avez besoin de solitude.

(Elle lui fait une grande révérence, et sort.)

SCENE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

Est-ce bien elle ! elle qui me juroit hier encore une éternelle amitié, qui vouloit tout quitter, tout abandonner

pour vivre avec moi, pour devenir ma fille! Ah! monsieur Durval, n'en êtes-vous pas indigné?

DURVAL.

Comment! madame, en perdant ce procès, vous perdez toute votre fortune?

LA MARQUISE.

Hélas! je n'avois d'autre bien que cette succession: je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur, vous êtes le seul ami qui me reste.

DURVAL, *à part.*

Ce procès me ruine aussi.

LA MARQUISE.

Donnez-moi vos conseils.

DURVAL.

Il n'y en a plus quand on est sans ressource. D'ailleurs je suis aussi à plaindre que vous; je ne dois plus compter sur les promesses que vous m'avez faites; j'ai perdu mon temps dans votre maison.

LE MARQUIS.

Hâtez-vous donc d'en sortir, monsieur, puisque notre fortune étoit le seul lien qui vous attachoit à nous.

DURVAL.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne cherchez point de vaines excuses, nous ne valons plus la peine que vous vous déguisiez.

(*Durval sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Eh bien! ma mere, les voilà, ces amis sur lesquels vous osiez compter! Vous voyez...

SCENE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le marquis m'excusera bien si je prends la liberté de lui demander si ce que l'on dit est vrai.

LE MARQUIS.

Quoi?

L'ÉPINE.

Monsieur, c'est votre procès: on assure qu'il est perdu, et que monsieur le marquis est ruiné.

LE MARQUIS.

Cela n'est que trop vrai; laissez-nous.

L'ÉPINE, *à part.*

Oh! c'est bien mon projet. (*haut.*) Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis ne gardera peut-être pas de domestique; et je sais une maison où je pourrois entrer: voilà pourquoi, si c'étoit un effet de votre bonté de me mettre à la porte en me payant, je vous serois fort obligé.

LE MARQUIS.

L'Epine, ce soir vous serez payé, et libre d'aller où vous voudrez: sortez.

L'ÉPINE.

Oh! je ne suis pas inquiet, monsieur; mais...

LE MARQUIS.

Mais jusques-là je suis votre maître; sortez, ne me le faites pas répéter.

L'ÉPINE, *s'en allant.*

Il faut qu'il ait encore de l'argent, car il est fier.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Du courage, ma mere! la bassesse de ceux que vous avez crus vos amis doit vous consoler. Puisqu'ils n'aimoient que vos richesses, ce sont eux qui les ont perdues; et nous y gagnerons le bonheur de vivre pour nous. Cependant ne négligeons aucun des moyens qui nous restent: vous avez d'autres amis; Darmont m'a toujours paru vous être véritablement attaché...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils; j'ai été assez heureuse pour lui rendre de grands services: je vais mettre sa reconnoissance à l'épreuve. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

E MARQUIS, *seul.*

Moi je vole chez Colin; c'est à lui que je veux tout devoir.... Mais Colette, Colette qui croit que je l'ai trompée, qui s'est retirée sans vouloir m'entendre, ne pensera-t-elle pas que c'est l'indigence qui me ramene à ses pieds? Ce doute est affreux, et me retient malgré moi. Que je suis malheureux! Je n'oserai plus lui dire que je l'aime.... O ciel! voilà Colin: comment oser lui parler?

SCENE VIII.

LE MARQUIS; COLIN, *un papier à la main.*

COLIN.

Vous ne comptiez plus me revoir; rassurez-vous, c'est la derniere fois. Je ne viens point troubler les apprêts de votre mariage, je ne viens point vous reprocher votre fortune et votre bonheur. J'ai voulu vous rendre moi-même cette promesse que ma sœur eut la foiblesse d'accepter; j'ai voulu briser de ma main tous les liens qui nous attachoient l'un à l'autre; vous êtes libre, et vous serez heureux : je vous estime assez peu pour en être sûr.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage! et je l'ai mérité!

COLIN.

Vous craignez de rougir en reprenant ce papier? Vous n'avez pourtant pas rougi, lorsqu'avec un air de franchise et de tendresse, ici, à cette même place, vous nous demandiez pardon; vous parliez à ma sœur de mariage et d'amour, tandis que vous aviez tout conclu pour en épouser une autre demain. Allez : l'homme capable d'une ruse aussi indigne doit tirer vanité de n'être ému de rien: osez me regarder, c'est à moi de rougir.

LE MARQUIS, *après une pause.*

Oui, vous avez raison. J'ai pu vous cacher un mariage... qui ne se seroit pas fait; il est juste que j'en sois puni. Rendez-moi cette promesse: *(il la prend.)* c'est le seul bien qui me reste: mais j'en suis indigne, il faut y renoncer. *(Il la déchire.)* Allez, abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris. Mais hâtez-vous de l'a-

bandonner : si vous saviez combien il est à plaindre, peut-être...

COLIN.

Vous, à plaindre! Et tout succede à vos voeux : vous épousez, dit-on, une femme de qualité dont le crédit doit vous porter au comble des honneurs; vous jouissez d'une fortune immense; votre mere vous idolâtre; tout ce qui vous entoure n'est occupé que de vous plaire; rien ne peut altérer tant de bonheur. Le seul souvenir d'un ami et d'une maîtresse que vous avez trompés pourroit vous importuner dans vos plaisirs : mais vous n'entendrez jamais parler d'eux; et, dans la classe où vous allez monter, on oublie aisément les malheureux qu'on a faits.

LE MARQUIS.

C'en est trop, Colin; respectez mon malheur : apprenez...

SCENE IX.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

COLETTE, *accourant.*

Ah! mon frere, ils ont perdu tous leurs biens; vous l'ignorez, et j'accours pour vous empêcher d'insulter à leur infortune.

COLIN.

Comment, ma sœur? expliquez-vous.

COLETTE.

Leur malheur est déja public: un procès les a dépouillés de toutes leurs richesses; ils sont réduits à la plus affreuse indigence.

LE MARQUIS.

Oui; et je regrette peu tout ce que j'ai perdu: mon plus grand malheur,

celui qui me touche le plus, c'est que vous me croyiez coupable; et j'ai trop d'intérêt à vous paroître innocent pour que j'ose me justifier.

COLETTE.

Vous justifier! croyez-moi, épargnez-vous ce soin : on ne trompe qu'une fois celle qui ne méritoit pas d'être trompée. Mais vous êtes malheureux, je viens supplier mon frere de vous secouri . Oui, mon frere, il n'a offensé que moi; il n'a manqué qu'à l'amour, l'amitié doit l'ignorer. Tu serois cent fois plus coupable que lui si tu l'abandonnois; car il me restoit mon frere, et que lui restera-t-il? Sa maison est déja déserte; tout le monde le fuit. Mon frere, tu seras son appui, tu le tireras de l'infortune; et mon cœur te paiera de tes bienfaits, en ajoutant à ma tendresse pour toi toute celle que j'avois pour lui.

LE MARQUIS.

Colette, vous déchirez mon cœur et vous l'enflammez. Non, je ne vous ai pas trompée; dès l'instant où je vous ai vue, j'étois résolu de rompre ce mariage. Si je vous l'ai caché, c'étoit pour ne pas paroître si coupable, c'étoit pour ne pas vous affliger.

COLETTE.

Si vous aviez jamais aimé, vous sauriez que la plus affreuse nouvelle n'afflige pas autant que le plus léger manque de confiance.

LE MARQUIS.

Eh bien! Colette, décidez de mon sort. Je suis au comble du malheur: sans ressource, abandonné de tout le monde, je n'ai d'appui que vous seule. Rendez-moi votre cœur, j'accepte vos bienfaits: mais, si vous ne m'estimez pas, si vous ne m'aimez plus, vous

avez perdu le droit de m'être utile; je ne veux rien vous devoir.

COLETTE.

Quoi! vous voulez...

LE MARQUIS.

Je veux mourir, ou être aimé de vous : cette volonté ne m'est pas nouvelle.

COLETTE.

Mon frere, si nous l'abandonnons, personne ne viendra le secourir.

LE MARQUIS.

Point de pitié, Colette; ce sentiment est affreux quand il succede à l'amour. Haïssez-moi, ou pardonnez-moi comme vous me pardonniez autrefois.

COLETTE, *le regardant.*

Ah! que l'infortune vous va bien! Depuis que vous êtes malheureux, vous ressemblez bien davantage à ce Jeannot que j'ai tant aimé.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais cessé de l'être : mon cœur vous en répond ; il est à vous, ce témoin-là; il ne peut vous mentir.

COLETTE.

Si j'étois bien sûre...

SCENE X.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon fils, tout est perdu : je viens de chez un ingrat qui me doit tout ; il n'a pas même voulu me recevoir. Que devenir? il ne me reste plus rien sur la terre.

COLIN.

Ah! madame, pourquoi oubliez-vous qu'il vous reste Colin? Ma sœur et moi nous avons éprouvé aujour-

d'hui une douleur plus vive que celle qui vous accable : vous ne perdez que votre fortune ; et nous avons craint d'avoir perdu nos amis. C'est à vous, madame, à nous prouver notre injustice ; c'est à vous à consoler nos cœurs en acceptant tout ce que nous possédons.

LE MARQUIS.

J'en étois sûr, Colin. Oui, ma mere, voilà votre ami, votre bienfaiteur ; c'est à lui que mon cœur vous confie : quant à moi, il m'est impossible de partager le bonheur que vous promet son amitié.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, mon fils? Tu veux me quitter?

LE MARQUIS, *montrant Colette.*

Elle ne m'aime plus ; elle croit que je l'ai trompée.

LA MARQUISE.

Vous, Colette! Et c'est pour vous

seule qu'il osoit me désobéir ; c'est pour vous...

COLETTE.

N'achevez pas, c'est lui que je veux croire. Oui, je suis sûre de ton cœur : et je ne te rends pas le mien ; jamais je n'ai pu te l'ôter. Ta Colette est aujourd'hui bien plus heureuse que toi, puisque c'est elle enfin qui fera ton bonheur.

(*Le marquis tombe à ses pieds, et se tourne vers Colin.*)

LE MARQUIS.

Et toi, es-tu mon frere?

COLIN *l'embrasse.*

Il y a long-temps. (*à la marquise.*) Madame, nous étions destinés à ne faire qu'une famille ; souffrez que votre fils épouse ma sœur, et que tout mon bien lui serve de dot.

LA MARQUISE.

Ah! Colin, quelle vengeance! et combien vous êtes au-dessus de moi!

COLIN.

Vous vous trompez, puisque c'est vous qui êtes malheureuse.

LE MARQUIS.

Eh! ma mere, dites donc bien vîte que vous me donnez à Colette.

LA MARQUISE.

Hélas! mes enfants, c'est moi qui me donne à vous. Mais comment pourrai-je réparer jamais...?

COLETTE.

Ah! ma mere, si vous saviez combien je vous dois pour le plaisir de vous appeler ma mere!

COLIN.

J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers. Nous donnerons à ta mere, mon cher Jeannot, ton patrimoine d'Auvergne; la dot de ta femme restera dans mon commerce, que je ne ferai plus que pour vous deux. (*à la marquise.*) Approuvez-vous ce que je lui propose?

LA MARQUISE.

Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne pensez; vous m'avez appris que le bonheur n'est pas dans la vanité, et que la vertu seule vient au secours de l'infortune.

FIN.

HÉRO ET LÉANDRE,

MONOLOGUE LYRIQUE.

HÉRO ET LÉANDRE,

MONOLOGUE LYRIQUE.

Le théâtre représente l'Hellespont et le rivage de Sestos; à droite, l'on voit une tour isolée, sur le haut de laquelle est un fanal allumé : les flots baignent le pied de la tour. Il fait nuit, la lune est dans son plein, le plus profond silence regne sur les flots et sur la rive. Héro sort de la tour.

HÉRO.

Enfin la nuit étend ses voiles sur toute la nature. Mon cher Léandre, voici l'heure où, n'écoutant que ton amour et ton courage, tu vas t'élancer dans les flots; et, sans autre guide que ce fanal que je viens d'allumer

pour toi, tes robustes bras fendront les ondes, et te porteront dans ceux de ta bien-aimée.

(*Elle regarde le ciel et la mer, et reste un moment plongée dans la rêverie.*)

Avec quelle douce volupté je considere ce calme profond! Comme la mer est paisible! Comme l'air est pur! Zéphyre même n'ose l'agiter: tout se tait, tout est tranquille. O mon ami, tu ne dois entendre que la voix plaintive des alcyons, et le murmure des flots qui cedent à tes efforts; la lune bienfaisante te prête toute sa lumiere; l'onde, en la réfléchissant, semble vouloir la doubler..... Ah! toute la nature doit s'intéresser à l'amant qui expose sa vie pour voir son amante.

(*Elle se promene avec l'air agité.*)

Je ne sais quelle terreur secrete se glisse malgré moi dans mon sein. Cher

Léandre, ne viens pas aujourd'hui..... Ne viens jamais, si tu risques de perdre le jour. Cette mer est si fatale! Hellé, la malheureuse Hellé, trouva la mort dans ses flots : le belier doré put à peine sauver son frere... Tu n'as rien, toi, que mes vœux et ton courage.... S'il arrivoit.... Mais non, l'Amour, tous les dieux, doivent veiller sur toi.

(*Elle s'adresse à la Lune.*)

Belle Phœbé, ne quitte pas les cieux, éclaire la route dangereuse que mon amant doit parcourir, montre-lui tous les écueils, fais-lui voir toujours la terre, ne souffre pas que le moindre nuage te dérobe un moment à ses yeux; souviens-toi des peines que te causa l'amour, et sauve un amant aussi fidele, aussi tendre, que l'étoit Endymion.

(*Elle écoute avec attention, et dit après une grande pause :*)

J'ai cru l'entendre ; et ce n'est qu'une vague qui a fait palpiter mon cœur.

(*Avec passion.*)

O mon ami, redouble tes efforts; que le feu qui te consume te rende insensible au froid de l'onde. Hâte-toi de sortir de cet élément perfide, viens rassurer ton épouse éperdue, viens la presser dans tes bras... Je crois te voir; oui, je te vois; tu fends les flots avec vitesse, tu laisses loin derriere toi un long sillon qui bouillonne; les yeux toujours fixés sur ce fanal, tu reprends des forces à mesure que tu t'en approches : les astres, les étoiles, guides ordinaires du nautonnier, n'existent point pour toi; ton seul astre, c'est ce flambeau; tu ne vois que lui dans le ciel, tu ne connois que moi sur la

terre, et l'univers se réduit pour toi à la seule tour que j'habite.

(*Avec inquiétude.*)

Mais l'amour égare mes sens. Léandre ne vient point : je n'apperçois rien sur les flots. Peut-être n'est-il pas aussi tard que je l'imagine ; je me suis trompée moi-même, j'ai cru qu'il arriveroit plus vîte en allumant plutôt le flambeau.

(*Elle retourne vers la mer, regarde et écoute attentivement.*)

Cependant il me semble qu'il n'a jamais tardé si long-temps. J'ai déja calculé cent fois l'instant de son départ, la durée de son trajet ; il devroit être ici... Encore si la mer étoit agitée, je pourrois croire que la frayeur l'a retenu... Peut-être n'est-il point parti... peut-être de nouvelles amours... Ah ! Léandre, pardonne, pardonne ; j'ose

douter de ton cœur : mais que le moindre vent trouble les eaux, et je n'accuserai plus que Neptune.

(Avec colere.)

Pourquoi faut-il que nous, qui n'avons qu'une ame, nous ayons deux patries? De quoi nous sert d'être si près l'un de l'autre, si nous sommes toujours séparés? Oui, j'aimerois mieux que l'univers entier fût entre nous deux.

(L'horizon commence à se couvrir de nuages, et la lune s'obscurcit.)

Mais le ciel devient plus sombre, la lune semble vouloir cacher sa tremblante lumiere, mon cœur se serre... et si la tempête... Eloignons de funestes idées... Je me trompe, sans doute; la frayeur me fait voir des nuages qui n'existent point : j'ai si souvent éprouvé que loin de mon amant le ciel ne m'a jamais paru beau!

(*La tempête commence, et va toujours en augmentant.*)

Qu'entends-je! Non, ce n'est point une illusion; un bruit sourd semble sortir de l'abyme, il s'avance avec les ténebres, il devient éclatant, la mer s'agite, les vents commencent à mugir, ils vont se déchaîner sur les vagues déja blanchies.....

(*Avec l'accent de la douleur et de l'effroi.*)

Dieux tout-puissants!... les forces m'abandonnent; chaque éclair, chaque coup de tonnerre porte la mort dans mon cœur..... Malheureuse!.... il sera parti.... il sera parti....

(*Elle tombe épuisée sur un rocher, et se releve avec impétuosité.*)

Cher Léandre, retourne, il en est temps encore... retourne vers ton rivage, ne songe qu'à sauver tes jours:

je t'irai voir, l'amour me donnera des forces; je suis sûre de faire le trajet quand je t'aurai pour but de mon voyage. Je ne suis pas certaine du retour; mais je t'aurai vu, je t'aurai sauvé, je mourrai satisfaite.

(*La tempête est dans sa plus grande force.*)

O dieux! quels éclats! quelle tempête! les flots en fureur s'élancent contre les éclairs; le tonnerre se précipite sur les flots; les vagues et les airs ne sont plus qu'un chaos sillonné de traits de feu. Tous les éléments sont confondus, et mon amant combat peut-être seul contre toute la nature.

(*Elle tombe à genoux, et s'écrie avec transport:*)

O Neptune, ô Borée, appaisez-vous, épargnez-le! il ne vous offensa jamais; un jour n'a jamais fini sans qu'il vous

ait adressé des vœux. Vous connoissez l'amour; souvenez-vous de Phillyre, souvenez-vous d'Orythie; prenez pitié des maux que vous avez soufferts vous-mêmes. Que vous faut-il? que voulez-vous? je n'ai point de victime; mais, si le sang est nécessaire pour vous appaiser, dites un mot, un seul mot, et ce poignard va percer mon cœur. Parlez; Léandre est en danger, Léandre succombe peut-être: par pitié, hâtez-vous de parler.

(*La tempête s'appaise.*)

Ils m'ont entendue..... Les vents s'appaisent, la mer se calme, les flots retombent à leur place, le ciel redevient serein, et je n'entends plus que le murmure des ondes qui gémissent encore de la fureur des aquilons.

(*Avec l'émotion la plus tendre.*)

Ah! Léandre, mon cher Léandre,

as-tu souffert cette tempête? Les dieux t'auront protégé; ils viennent de calmer la mer, c'est la marque sûre de leur faveur. Léandre, tu vas venir, je vais te voir: ah! comme je te presserai contre mon sein! combien tes périls vont ajouter de charmes à notre réunion!

(*Avec inquiétude et douleur.*)

Mais l'obscurité se dissipe, l'on voit déja l'orient se teindre d'une couleur vermeille, l'amante de Céphale chasse devant elle les ténebres, et Léandre n'arrive point. Le calme est revenu sur les flots, il ne l'est pas dans mon cœur.

(*L'on voit le lever de l'aurore et la naissance du jour.*)

Brillante Aurore, daigne me pardonner si jamais je ne t'adressai de vœux. Léandre me quittoit toujours à l'instant où tu paroissois; pouvois-

je desirer de te voir? Deviens aujourd'hui ma bienfaitrice, montre-moi mon amant; et que ce jour, que tu précedes, soit beau pour moi comme il va l'être pour toute la nature.

(*Elle va regarder sur un rocher.*)

Oui, je le vois; c'est lui..... Dieux immortels, que ne vous dois-je pas! Ah! je sens bien que toutes mes peines n'ont pas assez payé ce doux moment.....

(*On voit dans le lointain Léandre qui fait des efforts pour se soutenir sur les eaux.*)

Mais que vois-je! il s'éloigne..... il s'approche... il semble lutter contre les flots... Mon sang se glace... Je le distingue; ses forces sont épuisées, ses bras lassés ne peuvent plus le soutenir... Léandre... Léandre... entends ma voix, qu'elle prolonge tes forces;

encore un moment de courage, et tu seras dans les bras de ton épouse..... Léandre, tu ne m'entends pas..... tu ne peux plus résister..... Léandre..... encore un effort. Il semble me tendre les mains, il semble implorer mon secours.... Oui, je vais m'élancer vers toi... oui... je vais mourir ou te sauver... Je vais...

(*Léandre s'enfonce dans les flots.*)

Ciel! il a disparu; mes yeux le cherchent en vain... Léandre... mon cher Léandre... Il n'est plus... il n'est plus; les flots l'ont englouti!

(*Elle reste long-temps immobile, et reprend avec lenteur.*)

Il n'est plus: je ne le verrai plus: je ne le verrai jamais: il est mort pour moi. C'est moi, c'est moi qui l'assassine!

(*Après une grande pause, avec fureur et désespoir.*)

Dieux barbares qui vous jouiez de mes douleurs, qui sembliez écouter mes vœux pour rendre plus aigu le trait dont vous me déchirez; dieux de sang, dieux de malheur, puisse le destin, plus fort que vous, vous rendre tous les maux que je souffre! puisse votre immortalité ne servir qu'à les prolonger! Et toi, mer affreuse, mer perfide, tu n'as jamais causé que des maux, tu n'as jamais respecté que le crime : le guerrier farouche, l'avide marchand, sont en sûreté sur tes flots; et tu fais périr l'amant fidele qui ne te demandoit que de le porter près de moi, qui t'invoquoit tous les jours, qui t'appeloit sa bienfaitrice! va, puisse ta fureur se tourner contre toi-même! puisse l'univers se dissoudre et retomber dans ton sein! puisse la

terre combler ton lit, et le chaos te détruire et te remplacer !

(*Elle retourne sur le rocher.*)

Je ne le verrai plus ! je ne le verrai jamais ! Léandre, mon cher Léandre ! et as-tu pensé que je pourrois te survivre? as-tu pensé que je pourrois jamais regarder cette mer odieuse? Non, je t'irai chercher jusques dans ses abymes ; j'irai me rejoindre à la plus chère moitié de moi-même. Qui sait aimer sait mourir ; et cette mort est un doux moment, puisqu'elle me réunit à Léandre.

(*Elle se frappe et se jette dans la mer.*)

FIN.

LE BAISER,

FÉERIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, le 26 novembre 1781.

A VOUS.

J'AI chanté LE BAISER : ce sujet est bien doux,
Souffrez que je vous le dédie.
Tout ce qu'Alamir dit à sa chere Zélie,
Je ne l'ai pensé que pour vous :
Si votre cœur de cet hommage
Veut me payer par des bienfaits,
Le titre seul de mon ouvrage
Vous dira le prix que j'y mets.

PERSONNAGES.

AZURINE, mere d'Alamir.

ALAMIR, amant de Zélie.

ZÉLIE, élevée par Azurine.

BIRENE, vieille fée.

PHANOR, enchanteur.

UN ESCLAVE d'Azurine.

La scene est dans le palais d'Azurine.

LE BAISER,

FÉERIE.

SCENE PREMIERE.

ALAMIR, ZÉLIE.

ALAMIR.

Pourquoi me dérober tes larmes?
Je dois tout partager jusqu'au moindre soupir.
Ne suis-je plus cet Alamir
A qui tu confiois tes plaisirs, tes alarmes?
Tu ne m'aimes donc plus?

ZÉLIE.

Ah! je n'aime que toi;
Mais je crains...

ALAMIR.

Que crains-tu?

ZÉLIE.

Mon ami, laisse-moi.
C'est peut-être en vain que je tremble:
A quoi bon te donner des chagrins superflus?

ALAMIR.

Et comptez-vous pour rien de s'affliger ensemble?

ZÉLIE.

Alamir...

ALAMIR.

Dis-moi tout, ne me résiste plus.

ZÉLIE.

AIR

Non, non, tes prieres sont vaines;
Ne cherche pas à m'attendrir:
Quand je puis t'épargner mes peines,
Je crois alors n'en plus souffrir.
Souvent ma triste prévoyance
S'alarme de maux incertains:
Partageons toujours l'espérance;
Mais laisse-moi tous les chagrins.

ALAMIR.

Quels que soient ces chagrins, sois sûre, ma Zélie,
Que l'amour saura les calmer:
Ce sont les peines de la vie
Qui nous font mieux sentir le bonheur de s'aimer.

ZÉLIE.

Oui, mais j'avois promis de garder le silence;
Cependant je vais t'obéir:
Avec toi l'on ne peut tenir

Que les serments d'amour et de constance.
Tu sais que, depuis notre enfance,
Destinés à nous voir époux,
Nos premiers sentiments, nos plaisirs les plus doux,
Furent l'amour et l'espérance.

ALAMIR.

Qui pourroit troubler les beaux jours
Que notre heureux sort nous destine?
Tous deux nous dépendons de ma mere Azurine:
Elle a vu naître nos amours;
Elle veut nous unir.

ZÉLIE.

Sa bonté vigilante
Prépare et veut notre bonheur.
Mais tu connois ce cruel enchanteur
Dont le nom seul inspire l'épouvante,
Phanor...

ALAMIR.

Eh bien?

ZÉLIE.

Il demande ma main.
Ta mere, de frayeur saisie,
A voulu lui répondre en vain
Qu'à toi l'amour m'avoit unie.
Que m'importent, dit-il, les projets d'Alamir?
A moi seul dès long-temps Zélie est destinée.
Demain je reviendrai pour ce grand hyménée:

Et malheur au rival que j'aurois à punir! —
Il est parti.

ALAMIR.

Demain sera donc la journée
Où je n'aurai plus qu'à mourir.

ZÉLIE.

Calme-toi, mon ami; notre mere est allée
Consulter sur notre destin
Cette vieille et savante fée
Dont l'oracle est toujours certain.
Attendons son retour; cet oracle infaillible
Rassurera ton ame trop sensible.

DUO.

ALAMIR.

Je n'en croirai que ton cœur
Sur le destin de ma vie.

ZÉLIE.

Ne doute pas de mon cœur,
Il est à toi pour la vie.

ALAMIR.

Est-il à moi?

ZÉLIE.

Il est à toi,
Il est à toi pour la vie.

ALAMIR.

T'adorer fait mon bonheur.

ZÉLIE.

Te plaire est ma seule envie.

ALAMIR.

Phanor ne peut rien contre moi,
Si tu penses toujours de même.

ZÉLIE.

Toujours t'aimer, voilà ma loi,
Mon plaisir et mon bien suprême.
Mais hélas!

ALAMIR.

Quelle est ta frayeur?

ZÉLIE.

Cet oracle...

ALAMIR.

Eh bien, mon amie?

ZÉLIE.

Ah! quand on aime, tout fait peur.

ALAMIR.

Je n'en croirai que ton cœur
Sur le destin de ma vie.

ZÉLIE.

Voici ta mere...

SCENE II.

ALAMIR, AZURINE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

Ah! nous brûlons d'apprendre
Quel est le sort qui nous attend.
Pardonnez, il sait tout, je n'ai pu m'en défendre.

AZURINE.

Je me doutois, ma chere enfant,
Que vous ne seriez pas discrete.
Mais rassurez-vous cependant;
Votre félicité parfaite
Ne dépend plus que d'un serment
Que vous ferez à votre mere.

ALAMIR.

Un serment! Quel est-il?

ZÉLIE.

Hélas! il me sembloit
Que mon cœur avoit déja fait
Tous les serments que l'on peut faire.

AZURINE.

J'ai traversé la paisible forêt
Qu'habite la sage Birene;

Je m'attendois à voir dans un antre secret
Une vieille magicienne,
Au front pâle et sévere, aux yeux étincelants,
Et dont le cœur, endurci par le temps,
Seroit peu touché de ma peine.
Que je connoissois mal celle que je cherchois!
Birene, en me voyant, auprès de moi s'empresse,
Me promet son appui, ses conseils, ses bienfaits,
M'exhorte à soulager la douleur qui me presse.
Je vois bientôt que rien ne doit m'intimider,
Et que de la triste vieillesse
Birene n'a voulu garder
Que la douceur et la sagesse.

ALAMIR.

Eh bien?

AZURINE.

Je lui dis nos malheurs;
Je lui peins vos amours, nos chagrins, ma tendresse.
Mon seul récit la touche, l'intéresse;
En m'écoutant, ses yeux se mouillent de ses pleurs.
Tremblez, m'a-t-elle dit; je connois la puissance
De ce cruel Phanor qui cause vos douleurs.
L'ingrat tient de moi sa science;
C'est moi qui lui montrai cet art si dangereux
De commander à la nature entiere;
Et le barbare emploie au malheur de la terre
L'art que je lui donnai pour faire des heureux.

Cela seul me rendroit sa secrete ennemie.
Dès ce moment je protege Zélie,
Et je satisferai votre cœur et le mien
En trouvant à la fois la douceur infinie
De punir un ingrat et de faire du bien.

AIR.

Alors sa voix, par les ans affoiblie,
M'explique le sombre avenir;
De pleurs sa vue est obscurcie,
Votre destin la fait frémir;
Elle gémit, elle s'écrie :
« Que je te plains, jeune Alamir!
« Un seul moment peut te ravir
« Celle qui regne sur ton ame.
« Allez, hâtez-vous de l'unir
« A l'unique objet qui l'enflamme.
« Mais qu'Alamir redoute son bonheur :
« Un seul baiser pris à Zélie
« Peut changer en jour de douleur
« Le jour le plus beau de sa vie. »

ALAMIR et ZÉLIE.

Un seul baiser?

AZURINE.

Un seul baiser pris à Zélie
Peut changer en jour de douleur
Le jour le plus beau de sa vie.

ALAMIR.

Quoi! le jour de notre hyménée;
Un baiser nous perdroit tous deux?

AZURINE.

Hélas! l'oracle est rigoureux.
Je sais qu'un jour est une année
Quand le soir on doit être heureux.

ALAMIR.

Mais vous n'ignorez pas, ma mere,
Que le sens d'un oracle est souvent un mystere;
On ne l'entend jamais bien clairement.

AZURINE.

Le vôtre est clair, mon fils : il dit expressément
Que, le jour de votre hyménée,
Un baiser pris à l'objet de vos vœux
Avant la fin de la journée
Feroit le malheur de tous deux.

ZÉLIE.

Ne dit-il pas aussi, ma mere,
Qu'avant tout il faut nous unir?

AZURINE.

Oui, votre hymen est nécessaire.
Mais puis-je compter qu'Alamir
Observera la loi sévere
Que le destin...

ALAMIR.

Recevez-en ma foi.

ZÉLIE.

D'ailleurs, maman, comptez sur moi;
Je vous réponds de tout.

ALAMIR.

Rien ne sera pénible,
Puisqu'il s'agit de mériter sa main.
Mais, ma mere, Phanor doit revenir demain;
S'il revenoit ce soir, il seroit impossible
De nous unir.

AZURINE.

Je le voudrois en vain.
Que nous conseilles-tu, Zélie?

ZÉLIE.

Moi! je n'ai point d'avis : vous saurez tout prévoir.
Je crois pourtant, s'il faut que je vous le confie,
Que Phanor pourroit bien arriver dès ce soir.

AZURINE.

Allons, mes enfants, je suis prête
A conclure un hymen objet de vos souhaits.
La noce sera sans apprêts,
Sans fête...

ALAMIR.

A-t-on besoin de fête
Quand on est au jour du bonheur?

AZURINE.

Comme il vous plaît vous décidez mon cœur;
A votre volonté la mienne est enchaînée:

SCENE II.

Je vais donc vous unir d'un lien éternel.
Nous n'avons ni flambeaux ni temple d'hymenée;
Mais, pour tenir la foi que l'amour a donnée,
On n'a pas besoin d'un autel.

TRIO.

AZURINE, *à Alamir.*

JUREZ-VOUS de l'aimer toujours?
(*à Zélie.*)
Et vous, d'être toujours fidele?

ALAMIR.

Oui, je jure à l'objet de mes tendres amours
De vivre, de mourir pour elle,
Et, jusqu'au dernier de mes jours,
De l'aimer autant... qu'elle est belle.

ZÉLIE.

Oui, je jure à l'objet qui me tient sous ses loix
De brûler pour lui seul de l'ardeur la plus pure.
Hélas! quand je l'ai vu pour la premiere fois,
Mon cœur promit tout ce qu'il jure.

AZURINE.

Je vous unis, soyez heureux.

ALAMIR et ZÉLIE.

A jamais nous sommes heureux.

AZURINE.

Que la chaîne qui vous engage
Vous rende encor plus amoureux.
Un hymen sans amour n'est qu'un triste esclavage;
Avec l'amour c'est le bonheur des dieux.

ALAMIR et ZÉLIE.

Que la chaîne qui nous engage
Nous rende encor plus amoureux.
Un hymen sans amour n'est qu'un triste esclavage;
Avec l'amour c'est le bonheur des dieux.

SCENE III.

AZURINE, ALAMIR, ZÉLIE, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Phanor arrive en ce moment.

AZURINE.

Phanor!

L'ESCLAVE.

Il est déja dans votre appartement.
(*L'esclave sort.*)

SCENE IV.

ALAMIR, AZURINE, ZÉLIE.

ZÉLIE.

O ciel! que ferons-nous, ma mere?

ALAMIR.

Courez le recevoir, laissez-nous dans ces lieux:
Etant seule avec lui, vous le tromperez mieux;
Et le jour finira, j'espere.

AZURINE.

Si vous me promettez, mon fils...

ZÉLIE.

Non, non, ma mere, je vous suis;
C'est le plus sûr...

ALAMIR.

Que dites-vous, Zélie?

ZÉLIE.

Je dis qu'un seul baiser peut nous coûter la vie.

ALAMIR.

Et vous voulez me fuir! vous voulez que Phanor
De son coupable amour vous entretienne encor...

ZÉLIE.

Quoi! déja de la jalousie!

ALAMIR, *vivement.*

Oui, vous êtes à moi, je ne vous quitte pas ;
Je vous suivrai jusqu'au trépas.
(*Avec dépit.*)
Mon cœur n'a pas votre prudence extrême,
Je sais m'exposer sans effroi.

ZÉLIE.

Mais, en risquant l'objet qu'on aime,
On expose bien plus que soi.

ALAMIR.

Je ne m'attendois pas à tant de prévoyance.

ZÉLIE.

Et moi je m'attendois à plus de confiance.

AZURINE.

Ah ! sans cesser de disputer,
Mes chers enfants, tâchez de finir la journée.

ZÉLIE.

Oh ! je vous le promets, vous pouvez nous quitter.

AZURINE.

Songez qu'à votre sort tiendra ma destinée ;
Et n'oubliez pas tous les deux
Qu'une mere est toujours la plus infortunée,
Quand ses enfants sont malheureux.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

ZELIE, ALAMIR.

(*Ils restent un moment en silence.*)

ALAMIR, *d'un ton doux.*

Vous êtes en courroux?

ZÉLIE.

Oui.

ALAMIR.

Souffrez, mon amie...

ZÉLIE.

Votre amie! aujourd'hui, ce nom n'est pas le mien.

ALAMIR.

Daignez m'écouter...

ZÉLIE.

Non, ne me dites plus rien:
L'oracle le défend; et moi, je vous en prie.

ALAMIR.

Zélie, on ne sait point aimer,
Quand on n'a pas un peu de jalousie.

ZÉLIE.

Alamir, un jaloux ne sait pas estimer.

ALAMIR.

Comment?

ZÉLIE.

Je n'ai rien dit.

(Il se fait encore un silence.)

ALAMIR.

A peine l'hyménée
Nous rend époux, que nous voilà brouillés.

ZÉLIE.

Tant mieux ; c'est le moyen de passer la journée
Sans manquer au serment.

ALAMIR.

Puisque vous le voulez,
Je conviens que j'ai tort ; mais vous seriez cruelle,
Si vous me refusiez un pardon généreux :
N'avons-nous pas assez, dans ce jour dangereux,
De la loi qui nous cause une gêne mortelle?
Ah! ce n'est qu'aux amants heureux
Qu'il est permis d'être en querelle.

ZÉLIE.

Mais pourquoi douter de ma foi?
Votre raison devroit....

ALAMIR.

La raison! Mon amie,
J'ai bien du malheur avec toi;
Nous disputons toute la vie,
Et jamais la raison ne décide pour moi.

ZÉLIE.

Ton air humble et ta modestie
Seront d'inutiles détours.
Crois-moi, restons brouillés.

ALAMIR, *prenant sa main.*

Le pourrois-tu, Zélie?

ZÉLIE, *avec effroi.*

Et l'oracle, Alamir!

ALAMIR, *s'éloignant précipitamment.*

Oh! j'y pense toujours,
Et sur-tout à présent que ma mere est sortie.
Voici l'instant de l'observer:
C'est sûrement pour m'éprouver
Qu'aujourd'hui tu parois mille fois plus jolie.
Mais je veux oublier que j'ai reçu ta foi,
Je ne veux plus parler, ni m'occuper de toi:
Tu verras ma sagesse extrême.

ZÉLIE.

Malgré tes projets, mon ami,
Je crains dans un moment de te revoir le même.
Tiens, va t'asseoir là-bas, je vais m'asseoir ici:
Nous causerons bien mieux.

(*Elle place deux fauteuils aux deux extrémités du théâtre.*)

ALAMIR, *s'asseyant.*

C'est pousser la prudence
Assurément bien loin. Mais, n'importe, voyons:

Tu n'as qu'à décider ce dont nous parlerons ;
Je veux au même point pousser l'obéissance.

ZÉLIE.

Oh ! nous pouvons parler de ce que tu voudras,
Pourvu que tu n'approches pas ;
C'est la seule loi que j'impose.
Si tu m'en crois pourtant, jusqu'à la fin du jour
Nous ne parlerons pas d'amour.

ALAMIR.

Je le veux bien, soit, parlons d'autre chose.
(*Il se fait un long silence, pendant lequel Alamir et Zélie se regardent et détournent la tête en témoignant leur embarras.*)
J'écoute au moins.

ZÉLIE.

Moi, mon ami, j'attends.

ALAMIR.

Mais je ne sais parler que de mes sentiments,
Et tu ne le veux pas. (*Il se leve.*)

ZÉLIE, *se levant aussi.*

Je t'arrête bien vîte.
Mon cher ami, laissons là ce discours,
Il pourroit finir mal, nous pleurerions ensuite.
Tâchons d'oublier nos amours :
Il faut chercher à nous distraire.
Seule avec toi je crains également
Et de parler et de me taire ;

Je vais chanter ; tu m'as dit si souvent
Que c'étoit par ma voix que j'avois su te plaire.
Écoute moi.

(*Elle le fait r'asseoir et va s'asseoir à sa place.*)

ALAMIR.

T'entendrai-je d'ici?

ZÉLIE.

Oh ! n'approche pas, mon ami,
Ou je vais retrouver ma mere.

AIR.

QUAND le papillon, amoureux
De la timide sensitive,
Voltige d'une aile craintive
Autour de l'objet de ses vœux,
La fleur sur sa tige tremblante
Frémit et murmure tout bas:
Beau papillon, n'approche pas;
Tu ferois mourir ton amante.

LE papillon va se poser
Loin de la pauvre sensitive;
Mais bientôt son ardeur plus vive
Le ramene, il prend un baiser:
Aussitôt la fleur expirante
Se fane et perd tous ses appas:
Beau papillon, ne te plains pas;
Toi seul fis mourir ton amante.

(*Pendant que Zélie chante, Alamir se leve doucement au commencement de chaque couplet, et se r'assied au refrain.*)

ALAMIR.

J'entends bien la leçon; mais je crois, mon amie,
Que nous avons fort mal interprété
L'oracle que ma mere a tantôt rapporté.
« Un seul baiser pris à Zélie
« Suffit pour faire leur malheur. »
J'explique mieux que toi, dans le fond de mon cœur,
Cet oracle que je déteste.
Un baiser pris à toi nous seroit bien funeste;
Mais si tu le donnois, il porteroit bonheur.

(*Il s'approche.*)

ZÉLIE, *s'éloignant.*

Non, non, ce n'est pas là ce que nous dit Birene;
Moi je l'entends tout autrement.

ALAMIR.

Je voudrois que du moins la fée eût pris la peine
De s'expliquer plus clairement.

(*Il s'approche.*)

ZÉLIE, *à part.*

Moi, je voudrois voir revenir ma mere.

ALAMIR, *toujours s'approchant.*

Que me dis-tu?

ZÉLIE.

Je dis que tu n'observes guere

Ni mes ordres, ni ton serment.

ALAMIR, *se reculant brusquement.*

Qui l'eût pensé, qu'un si doux hyménée
Me causeroit tant de tourment!
Je n'ai jamais trouvé si longue la journée.

(*Il se leve.*)

ZÉLIE.

Cependant je suis avec toi.

ALAMIR, *très vivement.*

Non, ce n'est pas être avec moi.
Vous m'assignez loin de vous une place;
Vous défendez jusqu'à la fin du jour
Que j'ose vous parler d'amour;
Eh! que veux-tu donc que je fasse?
Cruelle, réponds-moi; l'amour est mon bonheur,
Il est mon bien, il est ma vie;
Je ne sais rien qu'aimer Zélie,
Je ne veux rien que posséder son cœur.
Me livrer tout entier à ma brûlante ivresse,
Ne respirer qu'amour, ne parler que ses feux,
Ne voir que toi, te voir sans cesse,
Et toujours puiser dans tes yeux
Et mon bonheur et ma tendresse,
C'est le plus cher, c'est le seul de mes vœux;
Et tu voudrois me l'interdire.....
Donne-moi plutôt le trépas.

(*Il se met à ses genoux.*)

ZÉLIE.

Mon ami, tu vois bien que tu n'es plus là-bas.

ALAMIR.

Laisse-moi t'adorer, partage mon délire.
Eh! n'ai-je pas reçu ta foi?
Tu m'appartiens, je suis à toi.
J'ai tant de plaisir à te dire,
Tu m'appartiens, je suis à toi!
Deux amants, ma chere Zélie,
Qui ne sauroient rien que cela,
Auroient assez de ces mots-là
Pour se parler toute la vie.

ZÉLIE, *troublée.*

Alamir...

ALAMIR.

Eh bien?

ZÉLIE.

Quittons-nous.

ALAMIR.

Quoi! tu voudrois ôter à mon ame éperdue
Le seul plaisir permis, le bonheur de ta vue!
Eh! que crains-tu? je suis tremblant à tes genoux.

ZÉLIE, *dans le dernier trouble, se penche sur Alamir; leurs visages sont tout près de se toucher.*

Je crains ce langage si doux
Qui se fait toujours trop entendre;

Ton air soumis, ta voix si tendre,
Tout avec toi m'inspire la frayeur.
Je n'ose respirer l'air que ta bouche enflamme;
Il porteroit jusqu'à mon ame
Tout le feu qui brûle ton cœur.

ALAMIR, *transporté.*

Ah! ma Zélie...

(*Il l'embrasse : le tonnerre gronde, la nuit couvre le théâtre, et Phanor paroît.*)

SCENE VI.

ZÉLIE, ALAMIR, PHANOR, AZURINE.

PHANOR.

Elle n'est plus à toi.

QUATUOR.

ALAMIR.

O ciel! Zélie.....

PHANOR.

Elle n'est plus à toi.

ZÉLIE.

A lui seul j'ai donné ma foi.

PHANOR.

Pour jamais elle t'est ravie.

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas.

ZÉLIE.

Je veux mourir entre ses bras.

PHANOR.

Téméraire, crains ma vengeance.

AZURINE.

Cédez, cédez à sa puissance.

PHANOR.

Téméraire, crains ma vengeance;
Sans murmure subis ton sort,
Ou je vais punir par ta mort
Cette coupable résistance.
Dans l'univers tout m'est soumis,
La terre tremble en ma présence,
L'enfer suit mes loix en silence:
Imite-les, et m'obéis.

AZURINE.

Cédez, cédez à sa puissance.

ALAMIR.

Non, non, je ne la quitte pas;
Rien ne peut l'ôter de mes bras.

PHANOR, *saisissant Zélie.*

C'en est trop, mon courroux...

(*Birene paroît.*)

SCENE VII.

ZÉLIE, ALAMIR, PHANOR, AZURINE, BIRENE.

BIRENE.

Ton courroux ne peut rien,
Birene les défend contre ton injustice.

AZURINE.

Je respire.

ZÉLIE.

O bonheur!

PHANOR.

Mais Zélie est mon bien:
Votre oracle l'a dit, il faut qu'il s'accomplisse.

BIRENE.

L'oracle a prononcé qu'avant la fin du jour
Un seul baiser pris à Zélie
Pouvoit la perdre sans retour.
J'ai prévu que la loi ne seroit pas suivie;
Et j'ai vîte accouru près de ces deux amants.
Invisible autour d'eux dans ces tendres moments,
J'ai vu tous leurs efforts pour accomplir l'oracle;
J'avois pitié de leurs tourments.

Pour les sauver il falloit un miracle,
Et je l'ai fait. Quand Alamir,
Brûlant d'amour et de desir,
Oublioit tout et devenoit parjure,
Au même instant j'ai fait finir le jour.
Je pouvois renverser l'ordre de la nature,
Et je ne pouvois pas commander à l'amour.
L'oracle est accompli, tu n'as rien à prétendre.

AZURINE.

Souffrez qu'à vos genoux la mere la plus tendre....

PHANOR, *à Birene.*

Tu me braves, perfide, après m'avoir trahi:
Pour me venger de toi ma rage doit suffire.
Quel que soit le bonheur qui t'accompagne ici,
Tremble tant que Phanor respire.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE, BIRENE.

BIRENE.

Ne craignez rien de sa fureur,
Je saurai la rendre inutile.
Pour éloigner de vous à jamais le malheur,
Je vais enchanter cet asyle.
Reparoissez, astre du jour;
Plus brillant et plus pur, éclairez ce bocage:
Je réunis ici les biens du premier âge,
L'innocence et la paix, la jeunesse et l'amour.

(*Le théâtre s'éclaire aussitôt, et représente un bocage enchanté où des bergers et des bergeres forment des danses.*)

FINALE.

ALAMIR, ZÉLIE, AZURINE.

Vous avez sauvé deux amants,
Leur cœur est votre récompense:
Souffrez que leur reconnoissance
Eclate dans ces doux moments.

BIRENE.

C'est moi qui vous dois, mes enfants;
En couronnant votre constance,
Je crois retrouver mon printemps:
Faire du bien dans ses vieux ans,
C'est prolonger son existence.

FIN.

BLANCHE ET VERMEILLE,

PASTORALE

EN DEUX ACTES, EN VERS,

MÊLÉE DE MUSIQUE;

Représentée pour la premiere fois sur le théâtre italien, le 5 mars 1781.

A MADAME TRIAL.

DAIGNEZ recevoir un hommage
Que je vous dois depuis long-temps :
Vous avez sauvé du naufrage
Le plus aimé de mes enfants.
Hélas! nos brillants petits-maîtres
Chérissent peu les chalumeaux,
Les bois, les prés, les clairs ruisseaux,
Les amours et les mœurs champêtres.
Ils cherchoient le bruyant plaisir
Qu'il faut à leur ame inquiete;
Et je n'avois qu'une houlette
Et des pipeaux à leur offrir.
Votre voix, si douce et si tendre,
M'a soutenu dans ce danger;
Celui qui venoit pour juger
Ne vient plus que pour vous entendre.
Si mon ouvrage réussit,
Vous seule en avez le mérite :
C'est TRIAL que l'on applaudit,
Et l'heureuse BLANCHE en profite.

PERSONNAGES.

BLANCHE, bergere.

VERMEILLE, sa sœur.

UNE FÉE.

COLIN, amant de Blanche.

LUBIN, amant de Vermeille.

BERGERS ET BERGERES.

La scene est, au premier acte, dans la maison de Blanche; au second, dans une forêt qui en est tout près.

BLANCHE ET VERMEILLE, PASTORALE.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison rustique. Vermeille, assise, file au rouet sur le devant de la scene.

SCENE PREMIERE.

AIR.

VERMEILLE, *seule.*

QUEL bonheur
Pour mon cœur
De toujours aimer,
De toujours charmer
L'objet qui m'engage;

Dans un bon ménage,
De passer mes jours
Avec les amours,
La douce gaîté
Et la liberté!

(*Lubin arrive; et écoute Vermeille sans être apperçu d'elle.*)

SCENE II.

VERMEILLE, LUBIN.

VERMEILLE *continue.*

Parler sans cesse
De ma tendresse
A l'unique objet de mes vœux,
Lire dans ses yeux
La commune ivresse
Qui nous rend heureux.....

(*Lubin chante à demi-voix avec Vermeille.*)

VERMEILLE ET LUBIN.

Quel bonheur
Pour mon cœur
De toujours aimer,
De toujours charmer
L'objet qui m'engage;

Dans un bon ménage,
De passer mes jours
Avec les amours,
La douce gaîté
Et la liberté!

VERMEILLE.

Ah! te voilà, Lubin! Je pense au mariage
Qui doit bientôt m'unir à toi.

LUBIN.

Tu dis toujours BIENTÔT, ma Vermeille; j'enrage:
Ne m'as-tu pas donné ta foi?
Orpheline à vingt ans, maîtresse de toi-même,
Pourquoi ne pas en profiter?
Quand une fille a dit, OUI, J'AIME,
Un oui de plus ne doit pas lui coûter.

VERMEILLE.

Je suis de ton avis; mais l'ordre de ma mere
Nous a prescrit de ne rien faire
Sans consulter la fée : il faut suivre ses loix.
Tu sais que cette fée, aussi bonne que sage,
Daigna nous protéger dès notre premier âge;
Elle nous a redit cent fois :
« Mes filles, mon bonheur ne dépend que du vôtre;
« J'accomplirai toujours votre moindre souhait;
« Et le prix de chaque bienfait
« Sera l'engagement d'en recevoir un autre. »

LUBIN.

Eh bien! voici l'instant de demander Lubin.

VERMEILLE.

Je compte bien aussi l'aller trouver demain.

LUBIN.

Pourquoi pas aujourd'hui? Sais-tu bien, mon amie,
Que nous perdons à réfléchir
Au moins les trois quarts de la vie?
On balance long-temps avant que de choisir:
Souvent on choisit mal; on se repent: on change;
On finit par trouver ce qu'il faut à son cœur;
On perd encor du temps; et puis, quand on s'arrange,
A peine reste-t-il quelques jours de bonheur.

VERMEILLE.

Je pense comme toi, mais sans être si vive;
Et je veux, avant tout, en parler à ma sœur.

LUBIN.

Il faut bien que Blanche nous suive
Pour demander aussi mon bon ami Colin.

VERMEILLE.

Hélas! je crains, mon cher Lubin,
Que Blanche ne soit plus la même.
Depuis huit jours sur-tout, je la vois en secret
S'ajuster, se parer avec un soin extrême:
Elle gronde Colin, ne le voit qu'à regret.....
De changer auroit-elle envie?
Non, sans doute, et mon cœur à tort va s'alarmer.

Quand on est une fois convenu de s'aimer,
C'est un accord fait pour la vie.

LUBIN.

Blanche est un peu coquette; et ce défaut charmant
Fait que, sans aimer son amant,
On le fait enrager: c'est un double avantage.
Je conviens que Colin est un peu soupçonneux;
Ils auront de la peine à faire bon ménage....
Mais adieu, la voici; parle-lui du voyage
Que nous devons faire tous deux.
Je vais m'y préparer, et je reviens te prendre.

(Il sort.)

SCENE III.

BLANCHE, VERMEILLE.

BLANCHE, *appelant Lubin.*

Lubin, Lubin... Comment! il ne veut pas m'entendre;
Il me boude, je crois.

VERMEILLE.

Cela se pourroit bien;
Colin est son ami.

BLANCHE.

Ne vas-tu pas encore
Me parler de Colin, me dire qu'il m'adore?
Tu ne peux me reprocher rien:
Je n'aurois changé de ma vie,
Si j'avois pu guérir les soupçons de Colin:
Mais, tu le sais, ma sœur, l'extrême jalousie,
Qu'on supporte d'abord, nous offense à la fin.

VERMEILLE.

Et tu veux devenir légere
Pour prouver qu'on a tort de soupçonner ta foi?

BLANCHE.

Eh! non, ma sœur.

VERMEILLE.

Blanche, sois plus sincere:
Crains-tu de rougir avec moi?
Je suis ta sœur, et ma tendresse
T'excusera toujours en donnant son avis.
De quoi serviroient les amis,
S'ils ne pardonnoient la foiblesse?

BLANCHE.

Eh bien! ma sœur, je vais te raconter
L'évènement heureux dont je t'ai fait mystere;
Je craignois tes conseils et ton humeur sévere:
Pardonne, et daigne m'écouter.

ROMANCE.

L'AUTRE jour, au bord d'un ruisseau,
Je m'endormis sur l'herbe tendre;
Mon chien veilloit à mon troupeau,
Mon chien ne pouvoit me défendre.

BIENTÔT, aux accents les plus doux,
Je m'éveille toute surprise;
Je vois un prince à mes genoux,
Qui me dit d'une voix soumise:

« Vous qui devez donner des loix
« Dans les palais comme au village,
« Etes-vous la nymphe des bois,
« A qui tout chasseur doit hommage?

« Parlez, daignez me rassurer:
« Si vous n'êtes qu'une bergere,
« Sans cesser de vous adorer,
« J'oserai prétendre à vous plaire. »

MA sœur, c'étoit le souverain
Qui regne sur cette contrée.
Juge quel sera mon destin
Si de lui je suis adorée.

VERMEILLE.

Ma chere sœur, en vérité,
A tout ce beau récit je ne puis rien comprendre;

Explique-moi donc, par bonté,
Quel est ce grand bonheur que tu sembles attendre.

BLANCHE.

Je te l'ai dit; celui qui me parloit ainsi
Est le prince qui regne ici.
Songe donc qu'il m'adore, et que je peux prétendre
A partager son trône en acceptant sa main.

VERMEILLE.

Toi, ma sœur?

BLANCHE.

Seroit-il le premier souverain
Épris d'une simple bergere?
Épouser ce qu'on aime, est-ce un effort si grand?
L'amour ne connoît point de rang:
Le plus beau titre c'est de plaire.

VERMEILLE.

Mais Colin...

BLANCHE.

Je saurai le combler de bienfaits.
Malgré tous ses défauts, malgré sa jalousie,
Je l'aime, et je ferai le bonheur de sa vie
En le rendant riche à jamais.

VERMEILLE.

Tu t'abuses, ma sœur; rien ne nous dédommage
De la perte d'un cœur qu'on a cru posséder.
Pardon, si j'ose te gronder;
Mais tu devrois faire un voyage

Chez cette fée aimable et sage
Qui prit soin de nous élever
Bien mieux qu'il ne convient à de simples bergeres.
Tu sais depuis long-temps que nous lui sommes cheres,
Allons la voir.

BLANCHE.

Crois-tu qu'elle daigne approuver
Que je quitte les champs pour aller à la ville ?...
Tu ne me réponds pas.... Mais toi-même, à la fin,
Donne-moi ton avis.

VERMEILLE.

Il seroit inutile;
Je pense là-dessus comme feroit Colin.

BLANCHE.

Le voici : je crains sa colere,
Laisse-moi l'éviter.

VERMEILLE.

Non, ma sœur ; au contraire,
Il faut parler. Je vous laisse tous deux :
Blanche, quand on devient volage,
Il faut avoir du moins le pénible courage
D'en avertir l'objet que l'on rend malheureux.

SCENE IV.

BLANCHE, COLIN.

BLANCHE.

C'est vous, Colin! vous venez de bonne heure.

COLIN.

Je serois arrivé déja depuis long-temps,
Si les chemins de ma demeure
N'étoient embarrassés des chevaux et des gens
Du prince qui vient à la chasse.

BLANCHE, *vivement.*

Il y revient encore?

COLIN.

Il y vient chaque jour.
Chaque forêt pourtant devroit avoir son tour;
Mais c'est toujours le nôtre. On ne voit plus de place
Où le gazon puisse fleurir;
Ils ont tout abymé: le tumulte effroyable
Et des chiens et des cors qu'on entend retentir,
Forcent les troupeaux de s'enfuir;
C'est un tapage épouvantable.
Vraiment le prince est fort aimable,

Mais il fait bien du bruit quand il a du plaisir.

BLANCHE.

De quel côté la chasse viendra-t-elle?

COLIN.

Ne voulez-vous pas y courir?
Vous n'en manquez pas une; et vous savez, crüelle,
Combien vous me faites souffrir:
Vous oubliez....

BLANCHE.

Vous oubliez vous-même
Qu'hier encore à mes genoux
Vous m'avez fait serment de n'être plus jaloux.

COLIN.

Oh! je ne le suis plus: mais ma prudence extrême
Voudroit que vous fussiez toujours seule avec moi.
Si l'on vous voit, il faudra qu'on vous aime;
Et vous trahirez votre foi,
J'en suis sûr...

BLANCHE.

Mais, Colin, vous mêlez un outrage
A des discours qui séduiroient mon cœur.
Je vous le dis avec douceur:
Cet esprit inquiet, soupçonneux et sauvage,
Ne peut faire que mon malheur;
Il faut y renoncer.

COLIN.

J'entends trop ce langage.

Tout déplaît dans celui que l'on cesse d'aimer;
Mes défauts n'étoient rien quand je sus vous charmer.
Souvenez-vous combien vous étiez différente;
Mes plaisirs, mes chagrins, vous vouliez tout savoir:
J'étois sûr, en allant vous voir,
De trouver près de vous l'amitié consolante.
Vous aimiez tant à pénétrer
Dans ma plus secrete pensée!
Et si j'étois jaloux, loin d'en être blessée,
Le plaisir de me rassurer
L'emportoit sur la peur de vous voir offensée.
Mais aujourd'hui vous voulez me trahir:
Vous cherchez un prétexte, et votre ame légere
Ne veut exciter ma colere
Que pour avoir le droit de m'en punir.
Épargnez-vous une peine cruelle;
Lorsque l'on peut être infidele,
On doit le dire sans rougir.

BLANCHE.

Eh bien! Colin, pourquoi tant de foiblesse?
Oubliez un objet trop peu digne de vous;
En me délivrant d'un jaloux,
En cherchant une autre maîtresse,
Votre sort et le mien n'en seront que plus doux.

COLIN.

Je suivrai vos conseils; et dès demain peut-être...

BLANCHE.

Dès aujourd'hui, vous en êtes le maître.

DUO.

COLIN.

Adieu, perfide, pour jamais.

BLANCHE.

Adieu, Colin; bon voyage.

COLIN.

Adieu, perfide; adieu, volage:
Oui, je vous quitte sans regrets.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui, je m'en vais.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

C'est pour jamais;
Recevez mes adieux, cruelle.

(*Il s'en va, et revient.*)

BLANCHE.

Que voulez-vous?

COLIN.

Ce n'est pas moi
Qui romps une chaîne si belle.

BLANCHE.

Votre jalousie éternelle
Me force de trahir ma foi.

COLIN.

Amour, amour, ce n'est pas moi
Qui romps une chaîne si belle.

BLANCHE.

Mais partez donc.

COLIN.

Oui, je m'en vais.
Adieu, perfide; adieu, volage.

BLANCHE.

Adieu, Colin; bon voyage.

COLIN.

Oui, je vous quitte pour jamais.

(*Il sort.*)

SCENE V.

BLANCHE, *seule.*

Bientôt je vais le voir revenir sur ses pas
Chercher le pardon... qu'il mérite.
Il s'éloigne pourtant. S'il ne revenoit pas....
Je saurois l'en punir.... Il s'éloigne plus vîte...
Il suffit. Pour me voir, le prince est dans ces lieux:
Dès aujourd'hui j'écouterai ses vœux.
Tu gémiras, Colin, de m'avoir offensée.
Il pourra m'en coûter; je sens....

SCENE VI.

BLANCHE, VERMEILLE, LA FÉE; LUBIN, *derriere tout le monde.*

VERMEILLE.

Voici la fée:
Sa bonté nous prévient, ma sœur.

LA FÉE.

Oui, mes filles, j'ai su que votre jeune cœur
Auroit à m'avouer quelque tendre foiblesse :
Je me suis mise en route; et, malgré ma vieillesse,
Le desir de vous voir m'a rendu ma vigueur.

VERMEILLE.

Asseyez-vous: voici le fauteuil de ma mere;
Nous croyons la revoir.

LA FÉE.

Elle m'étoit bien chere,
Et je pleure encor son trépas. (*Elle s'assied.*)
Venez donc m'embrasser. Je vous trouve embellies;
Tant mieux, j'aime à vous voir jolies :
L'amitié fait jouir des biens que l'on n'a pas.
Ne songez qu'à m'aimer; moi, par ma vigilance,
Je saurai du malheur détourner les effets,

Nous aurons deux emplois: vous, la reconnoissance;
Et moi, le doux soin des bienfaits.

A I R.

Le seul plaisir de mon âge,
C'est de rendre heureux mes enfants;
Leur bonheur me dédommage
De la perte de mes beaux ans.
Le temps à mon cœur n'ôte rien,
Je le sens à ma tendresse;
Je crois retrouver ma jeunesse
Lorsque je peux faire du bien.

VERMEILLE.

A cet unique emploi vous sert votre puissance;
Aimez-nous toujours bien pour toujours rajeunir.

LA FÉE.

Mes filles, je n'ai pas cessé de vous chérir.
Lorsque j'élevai votre enfance,
Je vous donnai d'abord des vertus, de l'esprit,
Présent plus cher que l'opulence,
Mais qui ne suffit pas; car l'esprit sans prudence
Au-delà du vrai but trop souvent nous conduit.
Enfin, voici l'instant d'assurer pour la vie
Et l'état et le sort que votre cœur envie:
Ne m'interrompez point, je viens vous en parler...
Je bavarde un peu trop, je le sens bien moi-même:
Mais je suis vieille et je vous aime;
Et voilà deux raisons pour beaucoup babiller.

BLANCHE.

Comptez sur le respect...

VERMEILLE.

Comptez sur la tendresse
Qui grave toujours là votre moindre leçon.

LA FÉE.

(*Elle voit Lubin.*)
Nous sommes en famille... Eh! quel est ce garçon?
Dis-moi.

VERMEILLE.

Si vous savez tout ce qui m'intéresse,
Vous devez sûrement vous douter qu'il sera
Bientôt de la famille.

LUBIN, *saluant la fée.*

Et qu'il vous aimera,
Si vous le permettez, madame.

LA FÉE.

J'y consens de toute mon ame.
Écoutez-moi: mon art n'est pas bien grand;
Tu le vois, ma chere Vermeille,
Mon âge en est un sûr garant:
Car, vous n'en doutez pas, quand une femme est vieille,
Elle n'a pu faire autrement.
J'aurai le pouvoir cependant
D'accomplir le souhait le plus cher à votre ame.
Voyez quel desir vous enflamme:
Demandez, et soyez sûres de l'obtenir.

Allons, c'est à vous de choisir;
Votre attente sera remplie:
Mais prenez garde à ce souhait;
Les biens ou les maux de la vie
Viennent presque toujours du premier choix qu'on fait.

LUBIN, *bas à Vermeille.*

Que vas-tu demander? Mon cœur est dans la peine.

VERMEILLE.

Va, je ne suis pas incertaine.

QUATUOR.

VERMEILLE.

Le bonheur que Vermeille envie,
C'est d'être épouse de Lubin,
D'avoir une maison jolie,
Un troupeau, des prés, un jardin.

VERMEILLE ET LUBIN.

Nous y passerons notre vie
A nous aimer, à vous bénir;
Voilà le bonheur que j'envie,
Voilà notre unique desir.

LA FÉE.

Ma fille, je suis attendrie;
De bon cœur j'exauce tes vœux:
Dès ce soir vous serez heureux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Dès ce soir nous serons heureux,
Et nous le serons pour la vie:
Dès ce soir nous serons heureux!

LA FÉE.

Blanche, c'est à toi de m'instruire
De ce qu'il faut pour ton bonheur.

BLANCHE.

Hélas! je n'ose pas vous dire
Le desir qu'a formé mon cœur.

LA FÉE.

Il faut pourtant bien m'en instruire.

BLANCHE.

Vous connoissez le souverain
Qui regne sur cette contrée.

LA FÉE.

Eh bien?

BLANCHE.

J'en suis adorée;
Je desire obtenir sa main.

LA FÉE.

Tu veux régner, pauvre insensée!

BLANCHE.

Remplissez le vœu de mon cœur.

LA FÉE.

Je lis trop bien dans ta pensée,
Et j'ai pitié de ton erreur.

BLANCHE.

Daignez m'accorder mon bonheur
Si vous lisez dans ma pensée.

LA FÉE.

Prends ce jour pour bien réfléchir
Au vain objet de ton desir.
Si tu veux, ce soir, être reine,
Tu verras tes vœux accomplis.

BLANCHE.

Je conçois mon bonheur à peine;
Dès ce soir je serai reine!

LA FÉE.

Si tu veux, tu seras reine.

VERMEILLE ET LUBIN.

Dès ce soir nous serons unis!

LA FÉE.

Dès ce soir vous serez unis.

(*Ils s'en vont.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une forêt. L'on a entendu pendant l'entr'acte le bruit de la chasse du prince.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE, *seule.*

AIR.

ENFIN je vais donc à la cour.
Des plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour:
J'y serai l'objet chaque jour
De la fête la plus brillante.
Je vais régner; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.

EH quoi! j'abandonne l'asyle
Où je passai mes premiers ans!
Je vais quitter ce bois tranquille
Où le plus soumis des amants
Grava sur l'écorce fragile
Mon nom et mes premiers serments!
Hélas!... Mais je vais à la cour.

Des plaisirs la troupe charmante
Doit habiter ce beau séjour :
J'y serai l'objet chaque jour
De la fête la plus brillante.
Je vais régner ; et mon ame contente
N'aura pas besoin de l'amour.

Je n'ai point vu le prince ; et la chasse est finie ;
Il me cherche, sans doute.

SCENE II.

BLANCHE, LA FÉE.

LA FÉE.

Eh bien, ma chere amie,
As-tu fait tes adieux? Partons-nous pour la cour?

BLANCHE.

Quand vous voudrez. Mais avant tout, ma mere,
Je crois qu'il seroit nécessaire
De connoître un peu ce séjour.

LA FÉE.

Il est difficile peut-être
De le bien définir ; il change à tout moment.

Presque toujours c'est un pays charmant;
Tout le monde est heureux ou cherche à le paroître:
On se déteste un peu, mais c'est si poliment!
On s'embrasse sans se connoître,
On se détruit l'un l'autre doucement.
Parents, belles, amis, tous n'ont qu'un sentiment,
C'est de se supplanter en secret près du maître.

BLANCHE.

Mais quand le prince enfin m'aura donné sa foi
Par le plus brillant hyménée,
Quelle sera ma destinée?
Vous le savez.

LA FÉE.

Sans doute; écoute-moi:

AIR.

Une jeune et belle princesse
Ne fait rien qu'avec dignité;
Le respect l'entoure sans cesse
Pour tenir bien loin la gaîté.
L'étiquette doit la conduire;
Car, sans elle, point de grandeur:
Si la princesse veut sourire,
Il faut l'avis de la dame d'honneur.

BLANCHE.

Mais cependant...

LA FÉE.

Viens en juger toi-même.
Partons.

BLANCHE.

Quand je serai dans cette gêne extrême,
Si par hasard j'allois me repentir
D'avoir quitté...

LA FÉE.

Qui donc?

BLANCHE.

Ma sœur et mon village...

LA FÉE.

Eh bien?

BLANCHE.

Pourrai-je revenir?

LA FÉE.

Non, la grandeur est un noble esclavage
Dont on ne peut jamais sortir.
Mais partons, il est temps... Qu'as-tu donc?

BLANCHE.

Je regrette
Un amant qui vouloit s'attacher à mon sort;
Mon départ va causer sa mort.

LA FÉE.

Qui? Colin?

BLANCHE.

Oui, c'est lui.

LA FÉE.

N'en sois pas inquiete;
Il est tout consolé.

BLANCHE.

Qui vous l'a dit?

LA FÉE.

Colin.
Quand il a su que ce matin
Tu m'avois demandé de devenir princesse;
Il est venu me supplier soudain
D'éteindre par mon art sa trop vive tendresse.

BLANCHE.

Et vous l'avez...

LA FÉE.

Guéri.

BLANCHE.

Ce n'étoit pas pressé.

LA FÉE.

Cela l'étoit beaucoup; car tu conviens toi-même
Qu'il auroit pu mourir de sa douleur extrême.
Heureusement, le péril est passé:
Il va se marier à la jeune Lucette,
Qui depuis si long-temps a pour lui de l'amour.

BLANCHE.

Il va se marier?

LA FÉE.

Oui, dans ce même jour.

Sitôt que je t'aurai conduite à cette cour,
Je reviendrai pour être de la fête.

BLANCHE.

Je ne l'aurois pas cru. Quoi! dans si peu d'instants
Colin s'est consolé!

LA FÉE.

Pour l'oublier toi-même,
Il t'a fallu bien moins de temps.
D'ailleurs, c'est un effort suprême
De mon art, qui peut seul détruire tant d'amour:
Sans moi, Colin t'aimoit jusqu'à son dernier jour.
Mais, graces à mes soins, il épouse Lucette.
Te voilà bien tranquille, et sur-tout satisfaite.
Partons, car il est tard.

BLANCHE.

Je ne veux plus partir.
Vous seule avez causé mon infortune affreuse;
C'est par vos seuls bienfaits que je suis malheureuse:
Laissez-moi, laissez-moi mourir.

LA FÉE.

Je n'ai jamais contrarié personne:
Tu me chasses, je pars; tu me rappelleras,
Je reviendrai, car je suis bonne:
Avant la fin du jour toi-même en conviendras.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

BLANCHE, *seule.*

COLIN ne m'aime plus... Je sens que je l'adore:
Mon malheur est au comble; et je l'ai mérité.
Dois-je quitter ces lieux? dois-je chercher encore
A regagner un cœur tant de fois rejeté?
Faut-il m'exposer à l'outrage..?

(*On entend dans le lointain une musique champêtre.*)

Mais quels accents... Je vois venir
La noce de ma sœur avec tout le village;
Cachons-nous, à leurs yeux j'aurois trop à rougir.

(*Elle se cache parmi les arbres.*)

SCENE IV.

LA FÉE, VERMEILLE, LUBIN, BERGERS ET BERGERES.

(*Ils entrent en chantant.*)

LES BERGERS.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !
Vermeille épouse Lubin ;
L'amour leur promet un bonheur sans fin.

LA FÉE.

Mes enfants, j'ai rempli vos vœux ;
De l'hymen la chaîne vous lie :
Aimez-vous, aimez votre amie,
Nous serons tous les trois heureux.

LES BERGERS ET LES BERGERES.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin ;
Ah ! qu'ils vont faire bon ménage !

VERMEILLE ET LUBIN, *à la fée.*

Nous pensions, dans un si beau jour,
Qu'amour seul se feroit entendre;
Mais votre amitié vive et tendre
Parle à notre cœur autant que l'amour.

LES BERGERS ET LES BERGERES.

Célébrons le doux mariage
Qui va rendre heureux leur destin.
Vermeille épouse Lubin;
Ah! qu'ils vont faire bon ménage!
Vermeille épouse Lubin;
L'amour leur promet un bonheur sans fin.

LA FÉE.

Ma promesse n'est pas remplie,
Mes chers enfants: je viens de vous unir,
Mais je vous dois encore une ferme jolie,
Et la voici.

(*Elle frappe de sa baguette, et l'on voit paroître une colline sur laquelle est une ferme de l'aspect le plus riant.*)

Vous pouvez en jouir.
Tout ce qu'il faut aux besoins de la vie
S'y trouve rassemblé. Le jardin est ici:
Voyez plus loin dans la prairie
Ce troupeau de moutons; il est à vous aussi:
Voilà des champs semés près de votre retraite.

Votre félicité commence dès ce jour :
Ce n'est pas moi qui dois l'achever, c'est l'amour,
Et je n'en suis pas inquiete.
(*Elle veut s'en aller.*)

VERMEILLE.

Vous nous quittez ?

LA FÉE, *à voix basse.*

Je vais chercher Colin.
Colin pleure toujours sa volage maîtresse ;
Vous prendrez soin de son destin,
N'est-il pas vrai ? Son sort vous intéresse ;
Il restera chez vous, vous serez son appui ;
Et vous aurez soin devant lui
De ne pas parler de tendresse.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

LUBIN, VERMEILLE, LES BERGERS.

LUBIN.

MAIS comment faire ? il nous verra.

VERMEILLE.

Ah ! nous ferons tout ce qu'elle voudra.

Mais, mon ami, quelle richesse extrême!
Regarde : des brebis, une ferme, des champs!
Et tout le village nous aime!

LUBIN.

Tout cela c'est ta dot.

VERMEILLE.

Ecoutez, mes enfants:
La bonne fée a dit que la ferme est garnie
De tout ce qu'il nous faut pour bien passer la vie;
Pour que tous nos vœux soient remplis,
Venez jouir de ses largesses:
On ne peut aimer les richesses
Que pour les partager avec ses bons amis.

LUBIN.

Elle a toujours raison, suivons tous son avis.

(*Ils montent tous la colline en chantant.*)

CHOEUR.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez, venez avec nous,
L'amitié vous appelle.

LES BERGERS.

Suivons, suivons deux époux
Qui seront notre modele.

VERMEILLE ET LUBIN.

L'amitié vous appelle,
Venez, venez avec nous.

LES BERGERS.

Le plaisir nous appelle,
Suivons un guide si doux.

VERMEILLE ET LUBIN.

Souvenez-vous que chaque année
Ce même jour nous verra réunis.

LES BERGERS.

Oui, Vermeille; et cette journée
Sera la fête du pays.

VERMEILLE ET LUBIN.

Venez, venez avec nous,
L'amitié vous appelle.

LES BERGERS.

Suivons, suivons deux époux
Qui seront notre modele.

(Ils entrent dans la ferme. Blanche, cachée dans le bosquet, a vu monter la montagne à toute la noce de sa sœur : elle revient sur le théâtre. La fée paroît dans le fond tenant Colin par la main : ils examinent et écoutent Blanche sans être apperçus d'elle.)

SCENE VI.

BLANCHE, LA FÉE, COLIN.

BLANCHE, *qui se croit seule.*

Je ne peux habiter plus long-temps cet asyle;
Tout y semble aigrir ma douleur:
Leurs plaisirs vrais et leur bonheur tranquille
Sont un reproche pour mon cœur.
Fuyons... Eh quoi! l'heureux sort de ma sœur
Rend-il ma peine plus affreuse?
Hélas! quand on est malheureuse,
Tout parle de notre malheur.
Que devenir? Quel chemin dois-je suivre?
Ah! si la fée....

LA FÉE, *se montrant; Colin reste derriere.*

Eh bien! me voilà; que veux-tu?

BLANCHE.

Secourez-moi, j'ai tout perdu:
Colin ne m'aime plus, je n'y pourrai survivre.

LA FÉE.

C'est toi qui l'as quitté.

BLANCHE.

Je le sais trop, hélas!

Et je l'aimois pourtant plus que ma vie.
Prenez pitié de Blanche, elle est assez punie;
Et souffrez que du moins je m'attache à vos pas :
J'aurai soin de votre vieillesse,
Je n'aimerai que vous; mon respect, ma tendresse
Seront mes seuls plaisirs jusques à mon trépas.

LA FÉE.

Quand on a du chagrin, comme on a le cœur tendre!
Allons, viens, donne-moi le bras.

(*Elles se mettent en marche.*)

COLIN.

Arrêtez, arrêtez.

BLANCHE.

Ciel! que viens-je d'entendre?

(*Elle se jette dans les bras de la fée.*)

LA FÉE.

Eh bien! Blanche, qui te retient?
C'est ici le chemin qui mene à ma demeure....
Quoi! tu m'aidois à marcher tout-à-l'heure,
Et c'est mon bras qui te soutient!

COLIN.

Vous qui méprisâtes mes larmes,
Et vos serments, et mon amour,
Est-il bien vrai que dans ce jour
Vous vouliez finir mes alarmes?
Un mot, un seul mot me suffit :
Je veux tout oublier, tout, excepté vos charmes;

Ce mot, vous l'avez déja dit,
Répétez-le du moins.

BLANCHE.

Le malheur qui m'accable
Fut mérité par moi; je saurai le souffrir.
Laissez-moi, laissez-moi vous fuir.

COLIN.

Si c'est vous qui fûtes coupable,
Pourquoi voulez-vous me punir?

LA FÉE.

Ecoute-moi, ma chere amie;
Tu n'as point fait ce vœu que je dois accomplir:
Demande ce qui peut rendre heureuse ta vie;
Je te donne encore à choisir.

BLANCHE.

Je m'en garderai bien; j'aime mieux ma souffrance
Que de voir Colin me chérir
Par l'effet de votre puissance.

COLIN, *à genoux.*

Colin n'aima jamais que toi,
Même pendant le temps où mon ame inquiete...

BLANCHE.

Vous n'épousez donc pas Lucette?

COLIN, *surpris.*

Lucette, ô ciel!

LA FÉE.

Colin, pardonne-moi;

J'imaginai cette imposture
Pour la punir de son manque de foi.

BLANCHE, *à Colin.*

Mon cœur m'en punissoit.

LA FÉE.

Te voilà donc bien sûre
Que l'on fait toujours son malheur
En se laissant guider par la coquetterie.
Toi, tu vois qu'en amour l'extrême jalousie,
Même lorsque l'on plaît, peut éloigner un cœur.

FINALE.

LA FÉE.

Mes chers enfants, je vais combler vos vœux,
Je vais finir toutes vos peines;
Je vous unis, soyez heureux.

BLANCHE ET COLIN.

Pour jamais nous sommes heureux.

TOUS TROIS.

De l'hymen les douces chaînes
Feront le bonheur de tous deux.

BLANCHE.

Suis-je toujours, comme autrefois,
De ton cœur la seule maîtresse?

COLIN.

Colin t'a gardé sa tendresse;
Il ne la donne pas deux fois.

BLANCHE ET COLIN.

Soyons époux, soyons heureux,
Ce jour va finir nos peines;
De l'hymen les douces chaînes
Rendent le bonheur à tous deux.

(*Pendant ce temps la fée monte à la ferme; elle frappe à la porte et appelle tout le monde.*)

SCENE VII.

BLANCHE, COLIN, VERMEILLE, LUBIN, LA FEE, TOUS LES BERGERS.

LA FÉE.

Venez, venez recevoir votre sœur.

VERMEILLE.

Oui, c'est ma sœur.
Ah! quel bonheur!

TOUS.

Courons, courons recevoir votre sœur.

(*Ils descendent en courant la colline.*)

VERMEILLE.

Embrasse-moi, ma bonne amie.

BLANCHE.

Suis-je de vous toujours chérie?

VERMEILLE ET LUBIN.

Nous t'aimerons toute la vie.
Chantez, chantez le retour de ma sœur.

TOUS.

Chantons, chantons le retour de sa sœur.

LA FÉE, *à Blanche.*

Que ton cœur jamais n'oublie
Que ce n'est pas la grandeur
Qui rend heureuse la vie.

BLANCHE.

Non, non; j'abjure mon erreur.

TOUS.

Non, non, ce n'est pas la grandeur
Qui rend heureuse la vie;
C'est l'amour qui fait le bonheur.

(On danse.)

FIN.

MÉLANGES

DE

LITTÉRATURE.

AVERTISSEMENT.

L'ACADÉMIE françoise, en 1785, donna pour sujet du prix d'éloquence l'*éloge de Louis XII*. L'ouvrage suivant fut envoyé au concours. L'académie l'honora d'une mention, et ne donna point de prix cette année. L'intérêt qu'inspire le seul nom de Louis XII doit faire pardonner à l'auteur de cette piece de l'avoir imprimée malgré ses défauts.

LOUIS DOUZE

AU LIT DE MORT.

Louis XII, après dix-sept ans de regne, au moment où son hymen avec Marie d'Angleterre lui donnoit un allié puissant, et déconcertoit les mesures de ses ennemis, Louis XII fut atteint de la maladie dont il mourut. Il n'avoit que cinquante-trois ans; mais ses campagnes, et sur-tout le chagrin, l'avoient plus vieilli que son âge. Né avec un cœur tendre que le malheur n'avoit pas endurci, veuf d'Anne de Bretagne qu'il avoit adorée, il s'enflamma trop aisément pour une épouse jeune et belle. Cet amour lui coûta la vie, et à la France sa félicité.

Les prieres, les larmes de tout un peuple, ne purent sauver Louis. Il

sentit approcher sa derniere heure, et voulut encore qu'elle fût utile. Il fit appeler le jeune François, son gendre et son successeur; et, ne retenant près de lui que le brave la Trimouille, le garde des sceaux Poncher, et Bayard le *chevalier sans reproche*, Louis XII dit ces paroles à l'héritier de son trône:

Mon fils, vous allez régner à ma place : je n'ai qu'un desir et qu'un espoir, c'est que vous régniez mieux que moi. La flatterie, qui poursuit les rois jusques dans le tombeau, pourroit vous déguiser mes fautes; je veux moi-même vous les révéler : et si l'aveu que j'en vais faire, si les pieges où je suis tombé, les imprudences que j'ai commises, les maux que je me suis attirés, peuvent vous en éviter de semblables, je ne me plaindrai point d'avoir souffert pour vous instruire, et d'avoir acheté de mon infortune le bonheur dont vous ferez jouir les

François... Les François! je sens qu'à ce nom je retrouve un peu de force, et que le plaisir de parler d'un peuple que j'ai tant aimé va soutenir ma voix défaillante.

A ces mots, le jeune Valois, Poncher, la Trimouille, Bayard, laissent éclater leurs sanglots. Séchez vos pleurs, leur dit le monarque; les moments sont chers, ne les perdons pas. Je vais mourir, mais mon peuple reste; c'est de lui et non pas de moi qu'il faut s'occuper.

J'étois moins jeune que vous ne l'êtes, mon fils, quand Charles VIII me laissa le trône; j'avois déja trente-six ans. Cet âge devoit être celui de la prudence: mais j'avois mal employé ma jeunesse; et qui ne réfléchit pas de bonne heure vieillit presque toujours sans fruit. Privé de mon pere dès le berceau, mis sous la tutele d'une mere que j'aimois tendrement,

mais que je craignois peu, je ne répondis pas aux soins qu'elle prit de mon éducation. Je n'eus de goût, je ne montrai d'ardeur que pour les exercices du corps; je méprisai les lettres, qui m'ont depuis consolé. Je crus que le premier mérite d'un prince du sang françois étoit d'être un bon chevalier, et j'oubliai que le premier devoir d'un homme né pour commander à d'autres hommes, c'est d'être plus instruit que ceux qu'il doit conduire.

Voilà, mon fils, voilà la source des erreurs de ma jeunesse, et peut-être des fautes de ma vie. Mon éloignement pour l'étude rendit mes passions plus fougueuses; je m'y livrai avec transport. Je n'avois point d'amis; j'étois prince: mes flatteurs achevèrent de m'égarer. Je me déclarai hautement contre madame de Beaujeu, la fille et la sœur de mes maîtres,

à qui Louis XI avoit donné la régence, et qui la méritoit par ses qualités. En vain le prudent Louis XI m'avoit fait jurer solemnellement de ne pas troubler ses dernieres dispositions pour la minorité de son fils; je fus parjure à Louis XI; je tentai de soulever Paris; j'excitai Maximilien à rompre la paix; je pris moi-même les armes contre mon roi; et, tandis que je ne pouvois gouverner mon imprudente jeunesse, j'allumai la guerre civile en prétendant gouverner la France.

J'en fus puni. Pris à la bataille de Saint-Aubin par ce même la Trimouille que vous voyez ici présent, et qui depuis m'a si bien servi, j'expiai par une longue et dure captivité le crime de m'être armé contre mon roi. Je n'obtins ma liberté que pour faire un plus grand sacrifice. J'adorois Anne de Bretagne, j'en étois aimé:

il fallut consentir, il fallut contribuer moi-même à son hymen avec Charles VIII. Ainsi (et puissent tous les princes de la terre avoir sans cesse mon exemple devant les yeux!) pour avoir été rebelle, pour avoir oublié mon devoir, je fus vaincu, captif, et forcé de livrer ma maîtresse à mon rival.

La mort de Charles VIII me laissa le trône; et cette époque..... Est celle de votre gloire, interrompt la Trimouille avec transport. Après n'avoir été qu'un prince ordinaire, vous fûtes le meilleur des rois. Le ciel, qui vous donna les mêmes vertus qu'à Titus, prit plaisir à multiplier vos traits de ressemblance avec ce modele des souverains. La jeunesse de Titus, nourrie et corrompue à la cour de Néron, ne promettoit pas les doux fruits que porta sa maturité; la vôtre, élevée à la cour de Louis XI, ne vous annon-

çoit pas tel que nous vous avons vu. Titus, vaillant, sensible, économe; Titus, les délices du genre humain, ne put cependant éviter les fléaux qui désolerent l'Italie. Vous, aussi brave que Titus, aussi tendre, aussi avare d'impôts, vous, le pere du peuple françois, vous n'avez pu détourner les malheurs arrivés sous votre regne. Titus ne perdit qu'un seul jour; mais je doute qu'il en ait vu briller un plus beau que celui où l'on vous présenta la liste des officiers dont il falloit renouveler les provisions. La plupart avoient été vos ennemis, quelques uns vos persécuteurs : vous marquâtes leur nom d'une croix; et ils tremblerent tous. Ils crurent voir le sceau de votre vengeance : moi-même, qui avois combattu contre vous, moi qui vous avois pris les armes à la main, et qui avois causé tous vos malheurs, j'attendois en silence mon arrêt : *Ne craignez*

rien, nous dîtes - vous en souriant; *cette croix, symbole du pardon que Dieu accorda aux hommes, vous annonce le pardon que vous accorde mon cœur. Et quant à vous, la Trimouille, qui servîtes si bien votre maître contre moi, vous me servirez de même contre ceux qui voudroient troubler l'état: soyons amis; un roi de France ne venge point les querelles d'un duc d'Orléans.*

Ah! sire, ces paroles retentissent encore au fond de mon cœur; toute la France les répéta; elles le seront d'âge en âge; et nos derniers neveux ne les entendront jamais sans attendrissement. Ils se rappelleront encore que le fougueux prince d'Orange, après avoir été votre ami, cessa tout-à-coup de vous aimer, et qu'assiégé dans Novarre avec vous, il osa vous offenser au point de nous faire craindre un duel entre vous deux. Vous n'étiez que

prince alors; à peine fûtes-vous roi, que, contre votre principe, vous vengeâtes l'injure du duc d'Orléans : vous la vengeâtes en rendant au prince d'Orange sa souveraineté, dont Louis XI avoit dépouillé son pere. Ce fut en vain que votre parlement de Dauphiné voulut faire valoir vos anciens titres sur Orange : c'est le seul jugement peut-être que vous ayez rendu avec partialité ; sans examiner vos droits, vous vous condamnâtes.

Non content de pardonner à ceux dont vous aviez à vous plaindre, vous pardonnâtes à ceux même qui auroient pu se plaindre de vous : effort plus pénible et plus beau dans un roi! Madame de Beaujeu et sa famille ont été comblées de vos bienfaits (1) : votre

(1) Monsieur et madame de Beaujeu n'avoient qu'une fille unique, Suzanne de Bourbon; et le duché de Bourbon, les com-

vieille haine pour elle devint pour vous une raison de ne lui rien refuser. Ainsi vous sûtes tourner au profit de votre vertu les erreurs de votre jeunesse; et tout ce qui auroit pu tacher l'histoire de votre vie devint pour vous une occasion de gloire.

Ah! s'écria Louis, ces traits ordinaires de justice ne réparent point à mes yeux l'action qui ternit les premiers instants de mon regne. Je fus clément pour mes ennemis, et cruel pour ma premiere épouse. Je pleure encore sur le sort de cette fille de Louis XI, de cette malheureuse Jeanne, à qui le ciel donna tant de vertus pour la consoler des attraits

---

tés de Clermont et de la Marche, devoient revenir à la couronne, en cas qu'ils n'eussent point d'enfants mâles; c'étoit une des conditions de leur contrat de mariage. Louis dérogea à cette clause, et conserva à Suzanne

que lui refusa la nature. A peine uni avec elle, je l'accablai de mes froideurs. Sa douceur, sa patience, son amour même, n'en furent point affoiblis. Loin de se plaindre, elle cachoit ses affronts, elle excusoit toutes mes fautes; et, n'employant que pour moi seul le crédit qu'elle avoit sur le roi son frere, elle parvint à lui faire oublier ma révolte et à ouvrir ma prison. Mon ingratitude ne la rebuta jamais. Au moindre succès je m'éloignois d'elle, au moindre revers elle revenoit à moi. Plus heureuse de me servir que si je l'avois servie, elle me combla toujours de bienfaits, et eut toujours avec moi l'air de la recon-

---

cet immense héritage en la mariant à Charles de Bourbon-Montpensier, son cousin germain. C'est pour avoir voulu révoquer ce don, que François Ier s'attira tant de malheurs.

noissance. Hélas! pour prix de tant d'amour, je demandai notre divorce. En rassemblant tous les griefs que j'avois contre mon épouse, je ne pus lui faire d'autre reproche que de manquer de beauté. J'osai, j'osai m'en prévaloir, et soutenir devant mes juges que, forcé par Louis XI de devenir l'époux de sa fille, je ne l'avois été que de nom. Qu'il le jure, répondit la modeste Jeanne; je m'en remets à son serment (1). Amis, je le fis cet affreux serment; je trahis la vérité.

---

(1) Les commissaires pousserent l'indécence jusqu'à demander la visite et le témoignage des sages-femmes, pour certifier si le mariage avoit été consommé. Jeanne rejeta cette proposition avec l'indignation et la hauteur qui lui convenoient. Elle pria les commissaires d'interroger le roi lui-même, et de prononcer la sentence sur ses réponses. Louis XII ne se soumit qu'avec beaucoup de répugnance à cet interroga-

Les nœuds de notre hymen furent brisés, et Jeanne ne se plaignit pas. Retirée loin de la cour, elle alla finir dans les larmes et dans la piété des jours que j'avois remplis d'amertume. J'épousai mon ancienne amante, et Jeanne mourut en me pardonnant. Mais ni mon peuple ni mon cœur ne me pardonnerent comme elle; dans toute la France il s'éleva de justes murmures, et mon bonheur fut troublé par le remords dévorant.

Sire, lui dit alors le garde des

---

toire; mais enfin il s'y soumit, et jura n'avoir jamais connu la reine, quoiqu'il fût certain et prouvé qu'ils n'avoient eu le plus souvent qu'une même table et un même lit : le mariage fut déclaré nul. Toutes les réponses de Jeanne à ses juges, avant qu'elle s'en remît au serment du roi, sont nobles et touchantes : les voici mot à mot : « Messei-« gneurs, je suis femme, ne me connois en « procès, et sur toutes autres affaires me

sceaux, votre sensibilité vous exagere vos torts. Jeanne fut vertueuse sans doute, et nous devons tous des larmes à ses malheurs : mais Jeanne elle-même n'avoit pas l'espoir de vous donner un héritier; et il étoit important, pour le repos du royaume, que Louis XII devînt pere. Un intérêt plus grand encore sembloit prescrire ce divorce. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, rentroit, à la mort de son époux, en possession de ce beau duché. Un second hymen avec tout autre prince que vous donnoit la Bretagne à vos ennemis, et rendoit à

« déplaît l'affaire de présent : je vous prie « me supporter, si je dis ou réponds chose « qui ne soit convenable. Je sais que je ne « suis si belle ni si bien faite que la plupart « des femmes, mais je n'eusse pourtant ja-« mais pensé que de cette maniere eût pu « venir aucun procès entre monseigneur le « roi et moi; je ne le soutiens qu'à grand

jamais impossible sa réunion à la couronne. Tous les bons citoyens se souvenoient que la France avoit été sur le point de périr parcequ'Eléonore de Guïenne, après avoir été notre reine, alla donner ses provinces à un souverain d'Angleterre, et lui fournit ainsi le prétexte et les moyens d'ébranler le trône de nos rois. Sire, cet exemple devoit faire trembler. Le bien de l'état, raison sans réplique, exigeoit que Louis XII s'unît à la veuve de Charles VIII. Le parjure qui brisa vos premiers nœuds fut un crime sans doute : mais ce crime ne fut que pour vous seul, il devint un bienfait pour vos

---

« regret, pour la décharge de ma conscience ; « sans cela, ne le ferois pour tous les biens « et honneurs du monde ; et je supplie « monseigneur le roi, dont je desire faire le « plaisir, ma conscience gardée, de n'être « mécontent de moi ». (Procès manuscrit du divorce.)

sujets, à qui vous épargnâtes des guerres civiles; et, lorsque votre cœur vous le reproche, la patrie vous en absout.

Le peuple murmura, dites-vous: dites aussi comment vous punîtes ces murmures. Vous diminuâtes les impôts (1); vous refusâtes les subsides que les états, assemblés à Tours, avoient eux-mêmes réglés pour le sacre de nos rois; et, non content de ces bienfaits, vous prîtes l'engagement, que vous avez tenu depuis, de réduire vos revenus à la somme volontairement offerte par ces mêmes états à Charles VIII. Vous fîtes plus; et la France vous est redevable du plus beau, du plus utile des réglements. Avant vous, les gens de guerre, aussi redoutables aux citoyens qu'aux ennemis, pilloient, désoloient les cam-

(1) Edit de 1499.

pagnes, se payoient par leurs propres mains, et comptoient au rang de leurs privileges la rapine et le brigandage: vous, le plus vaillant de nos rois, vous dont l'enfance et la jeunesse furent nourries dans les camps, à peine fûtes-vous sur le trône que vous ne songeâtes qu'à protéger les laboureurs contre les soldats. Vous ne vous bornâtes point à de simples ordres, qui n'ont d'effet qu'un moment, et sont bientôt oubliés et des sujets et du maître; vous rendîtes stable à jamais le bien que vous faisiez à la France. Vos premiers édits assignerent des fonds permanents destinés à payer vos troupes. Certaines désormais de recevoir leur salaire à l'instant où il étoit dû, elles n'eurent plus de prétexte pour rançonner vos sujets. Votre cœur trouvoit encore ces réglements insuffisants; et je me plais à rappeler devant votre successeur toutes les précautions

que vous suggéra votre tendresse pour vos peuples. Vous enjoignîtes à vos gens d'armes de prendre toujours leurs quartiers dans des villes murées ; vous leur défendîtes d'approcher des villages, de s'écarter jamais dans les campagnes, et vous rendîtes leurs chefs responsables des désordres qui seroient commis. Par ces moyens si simples, si faciles, le laboureur, jadis dépouillé par ceux qu'il payoit pour le défendre, recueillit en paix ses moissons. Il bénit le nom d'un roi qui veilloit sur sa chaumiere. Il vous donna de bon cœur le tribut qu'autrefois il falloit lui arracher; et les larmes ameres que faisoient couler les impôts furent changées en des larmes de reconnoissance et de joie. Vos guerriers eux-mêmes y gagnerent. Forcés de remplir tous les devoirs de défenseurs de la patrie, ils oublierent à la fin cette indigne rapine qui déshono-

roit leur bravoure : grace à vous, ils atteignirent à toute la hauteur de leur noble emploi ; et la valeur, qui jusques là avoit été leur seule vertu, devint la compagne d'une vertu plus belle, l'humanité.

Ici Louis XII voulut interrompre le garde des sceaux, et l'empêcher de poursuivre; mais Poncher continuant d'une voix ferme : Sire, lui dit-il, je ne vous ai jamais flatté pendant votre vie, souffrez aujourd'hui mes louanges pour apprendre à ce jeune prince à mériter d'être loué. Souffrez que je lui prouve par votre exemple que la source de toutes les vertus dans un roi n'est autre chose que l'amour de son peuple. C'est cet amour qui fit naître en vous une qualité peu brillante, mais peut-être la plus nécessaire au bonheur public; je veux parler de cette sage économie qui, au milieu des guerres les plus désastreuses, vous

sauva toujours du malheur d'augmenter les impôts. Vainement vos ennemis, et quelques uns de vos courtisans, chercherent à jeter du ridicule sur une vertu qui faisoit la félicité de vos peuples ; vainement ils pousserent l'insolence jusqu'à jouer sur le théâtre ce qu'ils appeloient votre avarice : vous, plus occupé de rendre heureux ceux qui vous railloient, que de punir leurs railleries, vous répondites avec douceur : *Laissons-les se divertir ; ils peuvent nous apprendre des vérités utiles. D'ailleurs j'aime beaucoup mieux faire rire mes courtisans de mon avarice, que de faire pleurer mon peuple de ma prodigalité.*

Cette même économie qui fermoit toujours vos trésors aux demandes de la cupidité, les ouvroit avec joie pour tous les établissements utiles. Vous ne ménageâtes rien pour procurer à vos sujets une justice plus facile et

plus prompte, et vous attaquâtes le mal dans sa source, en réduisant le nombre de ces sang-sues publiques dont la vue seule vous causoit un mouvement de colere. Le grand conseil obtint par vous une forme meilleure et plus stable. En confirmant aux tribunaux le droit d'élire leurs membres, vous prîtes toutes les mesures que la sagesse humaine peut inventer, pour que le choix des électeurs tombât toujours sur le plus digne. Non seulement vous exigeâtes des vertus dans ceux qui devoient punir les vices, mais vous ordonnâtes que tous vos baillis, tous vos sénéchaux, fussent gradués; et, pour vous assurer davantage de leurs qualités et de leurs lumieres, vous voulûtes que vos magistrats répondissent les uns des autres. Souvenez-vous de cette ordonnance qui n'a pû être conçue que par un roi dévoré de l'amour de l'ordre, de cet

édit qui enjoint à vos présidents *de s'assembler tous les quinze jours, ou au plus tard tous les mois, pour informer sur la conduite de ceux des conseillers qui ne rempliroient pas leurs fonctions avec le zele, avec l'honneur, avec la gravité qu'elles exigent.* Vous vous faisiez rendre compte de ces assemblées; et, jugeant vous-même ceux commis par vous pour juger les autres, vous connoissiez dans quelles mains vous aviez remis votre balance et votre glaive, et sur qui vous vous reposiez de la plus noble fonction des rois. Ainsi, corrigeant les abus qui dégradoient la magistrature, vous lui rendîtes en un moment sa véritable dignité; vous fîtes le premier comprendre à votre fiere noblesse que tout l'honneur n'étoit pas dans l'art de tuer les hommes, et qu'elle pouvoit, sans déroger, défendre la veuve et l'orphelin.

Avant vous, deux grandes provinces, la Normandie et la Provence, n'avoient de juges que pendant quelques semaines; et ces tribunaux momentanés manquoient souvent de lumieres, et presque toujours de temps. Vous leur donnâtes des parlements fixes: avant de les ériger, vous prîtes soin de consulter les états des deux provinces; car, même pour rendre plus heureux vos peuples, vous avez toujours respecté leurs privileges. Crainte salutaire, qui retarde quelquefois le bien, mais qui rend le mal impossible. Enfin vous avez couronné tant d'utiles établissements par cet édit mémorable où vous ordonnez *de suivre toujours la loi, malgré les ordres contraires à la loi que l'importunité pourroit arracher au monarque* (1). Maxime admirable, et si digne du bon

(1) Edit de 1499.

roi qui, en réprimant les gens de guerre, en éclairant les magistrats, en établissant des tribunaux, assura pour jamais à des millions d'hommes les deux premiers biens de la vie, la justice et le repos!

Plût à Dieu, s'écria le roi, que j'eusse chéri davantage ce repos, sans lequel il n'est point de bonheur! Plût à Dieu que, renonçant à des provinces qui m'appartenoient sans doute, mais qui étoient trop loin de moi, je me fusse contenté du vaste royaume que le ciel m'avoit donné! La France devoit me suffire. Tant qu'elle renfermoit un seul malheureux, il étoit plus pressant de le soulager que d'aller conquérir d'autres pays. L'exemple de Charles VIII auroit dû m'instruire. Ses succès en Italie, sa marche triomphale jusqu'à Naples, sa victoire de Fornoue, ne lui produisirent d'autre fruit que la perte de son armée, l'épui-

sement de ses finances, et le renom d'un brave imprudent. J'avois condamné son erreur; et moi, plus âgé que lui, moi qui sentois que la vraie gloire consiste à rendre ses peuples heureux, j'abandonnai cette gloire si belle pour aller chercher les combats. Je préférai la conquête incertaine du Milanez et du royaume de Naples à la conquête sûre et facile des cœurs de tous mes sujets. Je ne voulus pas, pour cette entreprise, établir de nouveaux impôts; mais j'introduisis la vénalité dans les charges de finance, et je rendis possible, par cet abus, une vénalité plus importante. Ah! mon fils, ne m'imite pas. Respecte du moins la magistrature: ne souffre pas qu'on l'avilisse en la mettant à prix d'argent; et souviens-toi que, pour interpréter les loix, un sens droit et un cœur sensible sont plus nécessaires que des richesses.

Cette vénalité des charges répugnoit à mon cœur et à ma raison; mais j'eus la foiblesse de céder au besoin des ressources, au desir violent de conquérir mon héritage, à l'ascendant qu'avoit sur moi ce digne ami, ce sage ministre qui m'aimoit avant que je fusse roi, et qui aima mon peuple pour me plaire. D'Amboise, toi que j'ai tant pleuré, toi dont la France chérira toujours la mémoire, tu m'as fait commettre des fautes; tu signas le traité de Blois qui assuroit à l'empereur la plus belle moitié du royaume; tu te laissas tromper souvent, et tu fus un moment enivré de l'espoir de porter la tiare: mais c'étoit ton amour pour moi qui seul causoit tes erreurs. Tu desiras d'être pape, parceque le pape pouvoit m'être utile; et, si tu oublias quelquefois la prudence, jamais tu n'oublias ni l'honneur ni l'amitié. Va,

contente-toi de ce partage; laisse à d'autres ministres, dont la mémoire est détestée, le triste avantage d'avoir trompé tant de princes et d'avoir subjugué le leur: tu ne trompas personne, tu chéris ton roi, et rendis mes sujets heureux. Qu'importe que l'on t'admire moins, si l'on t'a béni davantage?

D'Amboise fut ébloui comme moi de la conquête du Milanez: nous ne rougîmes pas tous deux, car nos cœurs régnoient ensemble, nous ne rougîmes pas d'allier mon nom à celui de César Borgia, de cet exécrable fils du plus exécrable des hommes. Regarde, Valois, regarde jusqu'où peut aller l'aveuglement des conquêtes! moi, plus chevalier que roi, moi qui aurois préféré de mourir plutôt que de manquer à l'honneur, je reçus dans ma cour, je comblai de mes bienfaits le fils d'Alexandre VI; mes Fran-

çois, mes braves François, marcherent sous ses drapeaux; et Louis XII fut l'allié de ce pape qui souilla la chaire de saint Pierre par des crimes inconnus jusqu'à lui, dont les moindres forfaits furent des assassinats, dont l'empoisonnement fit les délices, qui laissa loin derriere lui les monstres de l'ancienne Rome, et qui prouva sans doute mieux que les saints mêmes la divinité de notre religion, puisque les hommes sont restéschrétiens sous un tel chef de l'église.

Le juste ciel me punit de cette coupable alliance : vainement je m'emparai du Milanez; vainement le traître Ludovic, réduit à fuir devant moi, me fut livré par ces mêmes Suisses qui depuis..... ils étoient fideles alors. Je sentis que ma conquête alloit m'échapper : et j'achevai ma ruine en voulant la prévenir, en partageant le royaume de Naples avec ce roi d'A-

ragon, ce Ferdinand nommé *le Catholique* par ses flatteurs, et *le Perfide* par ses alliés; ce roi dont la politique comptoit pour rien les serments, dont l'unique regle fut son intérêt, et qui se vanta bassement de m'avoir trompé dix fois, quand ma crédule amitié ne lui reprochoit que deux parjures (1). Tel fut l'ami que j'allai choisir pour lui donner la moitié de ce beau royaume de Naples, toujours conquis, toujours perdu par les François. Les trahisons, les perfidies de Ferdinand, soutenues par les

---

(1) Quand l'ambassadeur de Ferdinand lui rapporta que Louis XII se plaignoit d'avoir été trompé deux fois par lui, Ferdinand répondit : « Il en a bien menti, l'i« vrogne; je l'ai trompé plus de dix ». C'est sans doute pour punir Ferdinand de ses perfidies que l'histoire a conservé ce mot grossier.

talents de Gonzalve le grand capitaine, m'eurent bientôt enlevé la moitié que je m'étois réservée; et, tandis que César Borgia employoit mes troupes à déposséder les voisins de Rome, à réduire par mes armes ceux qui étoient à l'abri de ses poisons, le pontife son pere vendoit mes intérêts à l'Espagne, soulevoit contre moi les Suisses, excitoit à m'attaquer et Venise et l'empereur. Ainsi, également trompé par mes ennemis et par mes alliés, seul, en butte aux perfidies de Ferdinand, du pape, de son fils, de tous les princes d'Italie, que j'avois ou secourus ou soumis, je vis détruire mes armées, et perdis toutes mes conquêtes. Juste châtiment de mon alliance avec des monstres; car je n'ai jamais douté, mon fils, que le ciel n'ait voulu m'en punir : le ciel étoit irrité sans doute, puisque nous fûmes défaits, et que Bayard combattoit pour nous.

Oui, sire, s'écria le bon chevalier, nous fûmes battus à Seminare, à Cérignole, au Garillan : d'Aubigny, Nemours, la Palisse, Louis d'Ars et moi, nous n'avons pu résister à Gonzalve ; et l'art funeste des mines, inventé par Pierre de Navarre, nous enleva les châteaux de Naples : mais nous fûmes toujours vainqueurs quand vous nous avez commandés. Rappelez-vous, sire, votre descente en Italie (1) quand vous vîntes venger nos affronts, les Génois forcés dans leurs montagnes escarpées, les rebelles dissipés en un moment, Gênes prise, et notre vaillant roi faisant son entrée triomphale à la tête de son armée. Je vous vois encore, sire, affecter dans vos regards une sévérité qui n'étoit pas dans votre cœur. Ce peuple tant de fois coupable, ce peuple qui s'étoit

(1) Année 1507.

porté contre les François à des horreurs qui font frémir la nature (1), attendoit son arrêt en tremblant ; il n'osoit espérer de grace, il savoit qu'il n'en méritoit point : mais c'étoit Louis qui venoit de le vaincre, Louis alloit pardonner. Gênes fut sauvée ; et ce peuple rebelle et féroce éprouva dans le même jour le courage et la clémence de mon roi.

Des ennemis plus redoutables, les Vénitiens, furent bientôt défaits à leur tour. Agnadel, nom célebre à jamais par les exploits de mon maître !

---

(1) Les Génois révoltés allerent investir une petite forteresse appelée *le Castellaccio*, où Renaud de Noailles commandoit avec vingt soldats seulement. Il obtint la liberté d'en sortir avec les honneurs de la guerre : mais les Génois, violant la capitulation, fendirent le ventre aux uns, leur arracherent le cœur et les entrailles, se la-

Agnadel, c'est dans tes plaines que Louis fut à la fois et général et chevalier! C'est là que ses conseils éclairerent la Trimouille, et que sa valeur effaça tout ce que nous étions de braves dans son armée. En vain, sire, vos ennemis, plus nombreux que nous, maîtres des hauteurs, et retranchés derriere un ravin, avoient pour eux l'avantage du poste, et se voyoient commandés par Petiliane et l'Alviane, les deux plus grands généraux d'Italie. Nous, nous avions notre roi, et ce roi étoit un héros. Malgré le feu redoublé de l'artillerie, qui

---

verent les mains dans leur sang, taillerent en morceaux les autres, et firent mourir les femmes *qui là étoient de tant cruelle et étrange mort, que l'horreur du fait défend d'en dire la maniere.* Ce sont les termes de la chronique; et voilà le peuple à qui Louis XII pardonna.

emportoit des rangs entiers de vos Suisses, vous courûtes à ce ravin, vous le franchîtes à la tête de vos Gascons; et vous élançant, l'épée à la main, à travers le carnage et le feu, vous précipitant par tout où le péril étoit le plus grand, attaquant tout ce qui résistoit, employant à la fois pour vaincre et votre tête et votre bras, vous fîtes fuir les ennemis et fîtes pâlir vos sujets. Oui, sire, rappelez-vous que, tremblant pour vos jours et pouvant à peine vous suivre au milieu des lances vénitiennes, nous vous suppliâmes de moins exposer votre personne sacrée : *Ce n'est rien*, nous dîtes-vous; *ceux qui ont peur n'ont qu'à se mettre à couvert derriere moi.* O mon maître! ô mon héros! j'aimois la gloire sans doute; mais combien je l'aimai davantage quand je vous en vis couvert! O valeur, que tu es belle, sur-tout dans un roi! Car qu'un sol-

dat comme Bayard, qui n'a de bien que son épée, cherche le trépas ou l'estime, il remplit son devoir et son sort. Mais que vous, roi de la France, amant d'une épouse qui vous adore, pere d'une fille chérie, maître de passer vos jours dans les tendres soins, dans les douces jouissances d'un époux, d'un pere, d'un monarque heureux; que vous, à la fleur de l'âge, vous quittiez vos états, votre palais, tout ce qui vous est cher, pour aller coucher sur la terre, pour aller donner à vos guerriers l'exemple de la tempérance, et pour les devancer tous quand il faut affronter la mort, voilà, voilà le comble de l'héroïsme, et c'est avec respect et justice que Bayard vous cede la palme de la valeur.

En disant ces mots, Bayard met un genou à terre, et baise la main du roi. Bon chevalier, lui dit le monarque, grace au ciel, je fus toujours

insensible aux flatteries de mes courtisans; mais quand Bayard loue mon courage, je ne puis me défendre d'un mouvement d'orgueil. Oui, mon brave ami, mon compagnon d'armes, mon cœur éprouve une douce joie, quand tu dis qu'il ressemble au tien. Mais cesse d'exagérer le mérite de cette valeur héréditaire aux princes françois; elle leur fut souvent funeste. Le brave Jean perdit la France, l'intrépide Saint Louis pensa la perdre; tous deux acquirent de la gloire dans les combats, mais leurs exploits leur valurent des fers. Combien en coûta-t-il pour les briser! Puisse mon successeur, aussi vaillant que ces deux héros, se souvenir de tout le sang qu'ils ont fait verser, et des provinces qu'il fallut donner pour leur rançon! Triste condition des rois, dont les moindres défauts font le malheur de tout un peuple, et dont les vertus

mêmes sont quelquefois funestes ! J'ai arrosé de mes pleurs les lauriers cueillis à Agnadel : je détruisois moi-même le seul peuple d'Italie qui devoit être mon allié. Quelques légeres injures des Vénitiens me firent oublier que mon intérêt et le leur nous prescrivoient de rester unis. Le desir de rabaisser l'orgueil de ces fiers républicains m'empêcha de sentir qu'ils étoient la seule digue que je pouvois opposer à Maximilien, de tout temps mon ennemi; au perfide Ferdinand, l'usurpateur de mes états de Naples; et à ce fameux pape Jules, ce guerrier, pere des fideles, qui fit un casque de la tiare, et passa au fil de l'épée les chrétiens qu'il devoit bénir. Combien la colere aveugle les rois! je choisis mes plus cruels ennemis pour me liguer avec eux dans Cambrai, pour accabler de concert le seul peuple qui pouvoit me défendre. Mes plus

grands, mes plus heureux exploits furent contre ce peuple : je défis les Vénitiens; et, bientôt trompé par le pape, trahi par Ferdinand, attaqué par les Suisses que mes alliés firent soulever, tout le fruit de cette fameuse ligue de Cambrai fut d'avoir à combattre tous ceux pour qui j'avois combattu. Et toi, dont le souvenir m'arrache encore des larmes, toi, l'honneur de ma maison, le héros, l'espoir des François, jeune grand homme, qui n'eus besoin que de peu d'années pour acquérir autant de gloire que les plus vieux et les plus illustres généraux, ô Gaston de Foix, que n'ai-je pu payer de tous mes états d'Italie tes jours moissonnés à Ravenne! que n'ai-je pu du moins combattre à tes côtés, et te défendre, ou mourir! Bologne, Bresse, Ravenne, théâtres de tes triomphes, ne se nommeront jamais sans atten-

dr[illegible] tous les cœurs françois, et sans arracher de tous les autres des éloges et des respects.

Malgré les victoires de Gaston, malgré tes exploits, Bayard, nous perdîmes sans retour et Naples et le Milanez; je vis enlever la Navarre à un prince de mon sang; les Suisses vinrent assiéger Dijon; et, sans ta valeur, la Trimouille, sans ta sagesse et tes talents, les ennemis pénétroient jusques au cœur de la France: tandis que tu défendois la Bourgogne, l'Espagnol attaquoit mes frontieres, et l'Anglois me prenoit mes villes et Bayard. Tout étoit perdu, tout l'étoit par ma faute, pour avoir rompu avec les Vénitiens, pour m'être joint à mes ennemis, pour avoir ménagé le pape, et cédé aux foibles terreurs d'Anne de Bretagne mon épouse, dont la piété mal éclairée voyoit toujours le

cesseur de saint Pierre dans un pape allié des Turcs, et me forçoit à des égards envers un pontife qui détruisoit mes armées, qui mettoit mon royaume en interdit. Je ne sentois que trop l'empire de mon épouse, et je sentois qu'elle en abusoit; mais je l'aimois, j'en étois aimé: mon cœur fut toujours la cause de toutes les fautes de mon esprit.

J'étois sur le point de tout réparer; mon hymen avec la sœur de Henri VIII, mon alliance avec l'Angleterre, alloient me venger à la fois de Ferdinand, de Maximilien et du pape: la mort arrête mes projets. C'est à vous, mon fils, à les suivre, ou plutôt à en concevoir de meilleurs. Croyez un roi qui vous aime, qui chérit sur-tout votre peuple, et qui va, dans un instant, répondre à Dieu de tous les malheurs qu'il a causés. C'est

au lit de la mort que l'on voit mieux le néant des conquêtes; croyez donc ce que vous dit un roi mourant.

Je vous laisse le plus beau royaume de l'Europe; votre peuple, brave, fidele, industrieux, est doué par-dessus tous les peuples d'un amour pour ses rois qui lui rend tout facile. Je n'ai jamais oublié, et tous mes successeurs doivent s'en souvenir, qu'après mes premiers revers en Italie je demandai des secours à mon peuple; il m'offrit plus d'argent que je n'en voulois. Ma victoire sur Gênes rendit cet argent inutile; je priai mon peuple de me le garder (1) : et voilà com-

---

(1) En 1507, Louis XII, ayant calculé que ses revenus et ses épargnes ne lui suffiroient pas pour l'expédition d'Italie, demanda à ses principales villes des secours extraordinaires, et ne se pressa pas de les

ment il faut traiter avec lui. Chez toutes les nations du monde, ce sont les biens qui paient les impôts; en France, ce sont les cœurs. Aimez donc ce peuple sensible, qui souffrira tout sans murmure, s'il est sûr d'être chéri. J'en suis un exemple, mon fils : je leur ai fait passer six fois les Alpes; ils se sont vus, sous mon regne, battus en Italie, attaqués en Gascogne, en Languedoc, en Picardie, en Bourgogne, en Franche-Comté; mes fautes de politique ont fait verser des flots de leur sang, et ont épuisé leurs tré-

---

lever. Il fut vainqueur des Génois plutôt qu'il ne l'avoit espéré, et il écrivit à ses peuples, en leur annonçant ses succès, « qu'ils n'avoient qu'à garder leur argent, « qu'il profiteroit mieux dans leurs mains « que dans ses coffres ». (Histoire de Louis XII.)

sois : ils m'ont tout pardonné, parce-qu'ils savoient bien que je pleurois le premier de leurs maux. O nation aimable et fidele, dont le premier besoin est d'aimer tes rois! Eh! quelle seroit leur erreur d'aller chercher ailleurs d'autres sujets! où en trouveroient-ils qui te valussent?

Mon fils, contentez-vous donc de la France, votre partage est assez beau; mettez votre gloire à la rendre heureuse, et non pas à l'agrandir : ou, si une noble émulation vous anime, tournez-la du côté des arts. Eux seuls vous manquent, et voici le siecle où ils semblent s'élever à leur plus haute perfection.

Les navigateurs du Portugal ont déja découvert un passage aux Indes; ceux de l'Espagne sont à la recherche d'un monde nouveau. L'Italie, de tout temps féconde en grands hom-

mes, rassemble dans son sein les chefs-d'œuvre de tous les genres. La cour de Léon X, du successeur de Jules mon ennemi, devient l'asyle des beaux arts : la peinture, la sculpture, la noble et simple architecture des anciens, la poésie et les belles-lettres qui consolent dans l'infortune, qui rendent doux et modéré dans la prospérité, tout fleurit en Italie. Voilà ce qu'il faut aller conquérir, et non pas le Milanez. Oublie de foibles états, plus à charge qu'utiles à un monarque éloigné. Abandonne des sujets perfides, qui détestent le joug françois, et qui ont oublié l'art de vaincre pour perfectionner l'art de trahir. Tes terres valent mieux que les leurs, tes sujets sont plus braves et plus fideles. Il ne manque aux François que des lumieres pour être le premier des peuples. C'est le seul

avantage que l'Italie ait sur nous. J'ai vu dans nos guerres du Milanez, quand nous étions vainqueurs de nos ennemis, observateurs religieux des traités, protecteurs des foibles, l'effroi des méchants; j'ai vu la cour d'Alexandre VI, où chaque jour étoit marqué par des empoisonnements, traiter les François de barbares; et cet orgueil n'étoit fondé que sur les beaux arts qu'elle avoit de plus que nous. Va donc les enlever à l'Italie, transporte-les dans notre France: ton peuple, spirituel autant que sensible, surpassera bientôt ses maîtres. Paris deviendra, je l'espere, l'asyle de tous les arts, le temple de tous les talents, le centre de la politesse, et l'école du monde entier. O heureux temps, dont je jouis en espérance, où, laissant à la foible Italie les états que j'ai tant souhaités, nous aurons conquis ce qui fait sa gloire, et où le siecle d'un

roi de mon sang effacera le siecle des Médicis!

Voilà mes vœux, mon cher fils, c'est à toi de les remplir, ou du moins de tout préparer pour leur entier accomplissement. Mais que l'amour même des arts, si préférable à l'amour des conquêtes, ne te fasse pas oublier ton peuple. Demeure dans l'ignorance, plutôt que d'acheter la lumiere en accablant la France d'impôts. Le bonheur du peuple, mon fils, voilà le premier devoir, la plus pressante occupation du roi. Pense-s-y toujours, Valois, et pense-s-y d'autant plus que tes courtisans ne t'en parleront jamais.

Louis, en disant ces paroles, tend la main au jeune François. Celui-ci se jette dans ses bras, en fondant en larmes, en pressant le roi mourant contre son cœur, et demandant à Dieu, avec des sanglots, de prolon-

ger les jours de celui qu'il veut prendre pour modele. La Trimouille, Poncher, Bayard, tombent à genoux autour du lit, élevent leurs bras vers le ciel, et joignent leurs prieres et leurs larmes à celles du jeune Valois, quand tout-à-coup on entend retentir le palais de cris plaintifs, de gémissements, de mille voix confondues avec des sanglots. Louis, étonné, prête une oreille attentive; et ce triste bruit vient toujours croissant, jusqu'à ce qu'enfin les portes de son appartement s'ouvrent avec fracas, et un flot de peuple se précipite et tombe à genoux devant Louis.

Pardonnez, s'écrient-ils, ô le meilleur des rois, pardonnez si nous avons forcé vos gardes, si nous avons brisé vos portes. Nous n'espérons plus que le ciel vous rende à nos vœux, à nos larmes, et nous voulons vous voir encore, nous voulons contempler notre

pere, et ne pas perdre un seul des instants que nous allons tant regretter. Ah! laissez-nous, laissez-nous jouir du reste de notre bonheur, laissez-nous regarder et entendre encore le bon roi qui nous aima si bien.

En disant ces mots, tous se pressent autour du lit, tous se prosternent et poussent de longs gémissements. Quelques uns relevent leur tête et essuient les larmes qui remplissent leurs yeux, pour mieux considérer Louis, pour mieux saisir sur son visage la moindre lueur d'espérance. Mais la pâleur de Louis ne leur laisse plus d'espoir; leurs larmes coulent avec plus d'abondance, et leur tête retombe sur leur poitrine. D'autres baisent les meubles qui lui ont servi, les vêtements qu'il a portés, les voiles qui couvrent son lit. Tous rappellent ses bienfaits : Il m'a rendu mes biens, disoit l'un; Il a

garanti mes champs du pillage, disoit l'autre; Il m'a sauvé la vie à Agnadel, s'écrioit en sanglotant un vieux soldat; Je suis Génois, interrompoit un archer couvert de blessures, j'étois parmi les révoltés, il me donna ma grace, et nourrit mes enfants. Et moi, disoit un vieillard, je fus plus coupable que vous (1), je suis Standonck, nom trop célebre par mes fureurs contre Louis. Je fis révolter l'université, j'outrageai Louis dans mes discours, j'écrivis des libelles

---

(1) Ce Standonck, qui fut recteur de l'université, mourut en 1504; ainsi il ne pouvoit être à la mort de Louis XII, arrivée en 1514 : mais on s'est cru permis de faire cet anachronisme pour pouvoir placer dans l'éloge de Louis XII un des plus beaux traits de clémence de ce bon roi. L'anecdote du peuple forçant les portes de son palais, et environnant son lit en pleurant, n'est pas dans l'histoire; mais on n'a

contre lui; le parlement me bannit à perpétuité, et Louis fit abolir l'arrêt. Il me punit de mes injures en écrivant lui-même mon éloge; il se vengea de mes insultes en me rétablissant dans mes honneurs. Alors tout crioient à la fois : Dieu tout-puissant, prenez nos jours, et conservez à nos enfants notre bon roi!

Ce spectacle, ces larmes, ces cris, achevent d'épuiser les forces du mourant Louis. Il se souleve avec peine; il veut parler, il ne peut que pleurer. Il regarde ce peuple en souriant à

---

qu'à relire quelle fut la désolation de la France lorsque Louis XII fut malade en 1505, on verra qu'on n'a rien exagéré, qu'on a transporté seulement cette époque à celle de la mort du roi, en y ajoutant une situation dramatique : on a pensé qu'aucune invention n'étoit mensonge quand il falloit exprimer l'amour du plus sensible des peuples pour le plus aimé des rois.

travers ses larmes; son ame, prête à s'échapper, s'arrête pour jouir encore de l'amour de ses sujets. Mais il sent que le moment approche; et, faisant un dernier effort, il saisit la main de François I^er^, et lui dit d'une voix éteinte : Regardez, mon fils, regardez, et jugez s'il est doux d'être roi d'un tel peuple. Hélas! je ne demande à Dieu, je ne demande à vous qu'une grace, c'est que vous leur fassiez oublier Louis XII, en les rendant plus heureux qu'ils ne l'ont été sous mon regne. Le moyen en sera facile, mon fils; aimez-les comme vous voyez qu'ils savent aimer. Tout l'art de régner sur des François consiste dans un seul mot, aimez-les. En disant ces paroles il expire, et tout le peuple jette un cri lamentable. A ce cri succede un silence morne. Chacun se releve, regarde long-temps le vi-

sage pâle du bon roi; et, sortant du palais, les yeux noyés de larmes, ils vont crier dans les rues et dans les places publiques: *Le bon roi Louis XII, le pere du peuple, est mort.*

FIN.

DISCOURS

DE M. DE FLORIAN

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. le cardinal de Luynes, le mercredi 14 *mai* 1788.

MESSIEURS,

SI l'honneur d'être admis parmi vous pénetre de reconnoissance l'écrivain qui peut vous offrir les plus beaux titres de gloire, quels sentiments ne doit pas éprouver celui qui, jeune encore, se trouve assis au milieu de ses maîtres! Les illusions de l'amour

propre seroient peut-être pardonnables dans ce jour, mais elles ne m'éblouissent point; ma sensibilité m'en garantit. Je perdrois trop de mon bonheur en imaginant le devoir à moi-même; et mon cœur jouit mieux d'un bienfait que ma vanité ne pourroit jouir d'un triomphe.

Non, messieurs, mes foibles essais n'auroient pas suffi pour me concilier vos suffrages, mais ils étoient soutenus par l'intérêt dont m'honore le prince (1) que vous révérez tous; celui que soixante ans d'une vie pure et sans tache ont rendu l'objet de la vénération publique; dont le nom, tant de fois béni par le pauvre, n'a jamais été prononcé que pour rappeler une bonne action; qui, né dans le sein des grandeurs, comblé de tous les

---

(1) S. A. S. Mgr le duc de Penthievre, présent à cette séance.

dons de la fortune, ignore s'il est d'autres jouissances que celle d'être bienfaisant; celui dont l'aimable modestie souffre en ce moment de m'entendre révéler ses secrets, et qui aura peine à me pardonner la douce émotion que je vous cause : il a daigné solliciter pour moi : son rang n'auroit pas captivé vos ames fieres et libres, mais ses vertus avoient tout pouvoir sur vos cœurs vertueux et sensibles.

Au desir de lui complaire en m'adoptant s'est joint sans doute le motif de donner aux jeunes littérateurs plus d'émulation et de courage. Vous avez voulu que je pusse leur dire : Travaillez, le prix vous attend : consacrez à l'étude ce temps précieux de la jeunesse, perdu trop souvent dans de vaines erreurs; vous y trouverez des jouissances pures; vous éviterez des repentirs amers. En méditant sur la vertu, en cherchant toujours à la

peindre, votre cœur, épris pour elle, s'enflammera du desir de pratiquer vos propres leçons. Votre talent prendra bientôt une nouvelle énergie (car le talent s'éleve avec l'ame); vous deviendrez à la fois meilleurs, plus instruits, plus heureux. L'estime publique récompensera vos mœurs; et vos juges, qui compteront vos efforts et non vos années, s'empresseront de récompenser vos plaisirs.

En effet, si l'amour du travail rend heureux dans tous les âges, il est surtout utile dans la jeunesse. C'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison foible; lorsque le cœur, sans défense, et ouvert, pour ainsi dire, de toutes parts, s'offre de lui-même à toutes les séductions; que l'ame, avide d'émotions nouvelles, vole au devant de tout ce qui peut l'affecter; c'est alors qu'il est nécessaire de donner de l'aliment

à cette activité inquiete, de diriger vers un but utile cette ardeur dont on doit profiter, et d'arracher sa vie à l'ennui, après lequel marchent souvent les vices.

Vainement, dans le monde, s'occupe-t-on sans cesse d'échapper à cet ennui; la peur qu'il y inspire prouve sa présence. Dans ces assemblées tumultueuses où l'on s'est cherché sans desir, où l'on se quitte sans regret, l'homme capable de penser sent bientôt le vuide qui l'environne : il se trouve seul, sans être avec lui-même. Celui sur-tout que sa jeunesse soumet plus qu'un autre à ces vains dehors, à ces frivoles devoirs, la seule regle sur laquelle on le juge, ne peut, sans un danger extrême, déployer un moment son caractere. S'il ose désapprouver ce qu'il blâme, sa franchise paroît de l'orgueil; s'il attend d'être convaincu pour se rendre, son cou-

rage est opiniâtreté ; s'il garde le silence, on le dédaigne; et s'il parle, on l'humilie. Ah ! qu'il rentre dans l'asyle où il a le droit de penser : l'étude, en le préservant du tourment de dissimuler ou du malheur de déplaire, lui donnera cette paix du cœur, premier et seul bien de la vie, abrégera les longues heures, charmera le moment présent par les plaisirs qu'elle procure, embellira d'avance les jours futurs par les succès qu'elle promet, et fera revivre pour lui le passé par les fruits qu'il en recueille sans cesse.

Instruit de ces vérités dès mon enfance, l'espérance que j'en ai conçue m'a valu plus de bonheur que la fortune n'en peut donner. Qu'il me soit permis de le dire; que le sévere censeur, prêt à me blâmer de ce que j'ose vous entretenir de moi, daigne réfléchir qu'à mon âge on n'a pu étudier l'homme que dans soi-même. Et qui

oséroit prétendre ici à dire des choses nouvelles? Vous avez tout pensé, vous avez tout écrit : les expressions de mon inutile reconnoissance ne satisferoient que mon cœur. Plutôt que de vous fatiguer de ce que je vous dois aujourd'hui, souffrez, messieurs, que je vous rende compte de ce que je vous ai dû dans tous les temps.

Ce goût du travail, cet amour de la gloire, me furent inspirés par vos écrits. Dès mon enfance, ils étoient dans mes mains. Que de charmes cette douce occupation a répandus sur mes jours! Elevé chez le digne prince dont les bontés faisoient tout mon héritage, je contemplois de près la vertu, elle s'offroit à moi dans tous ses charmes; vos ouvrages, en m'éclairant, m'apprenoient à la mieux sentir, à la respecter davantage : je lisois chez vous le précepte, le même jour je voyois l'exemple.

Forcé bientôt, par mon état, d'aller passer mes jeunes années dans ces villes guerrieres où l'homme sensible est si souvent seul, où les amis sont d'autant plus rares que les compagnons sont plus nombreux, où le temps se partage sans cesse entre la fatigue et l'oisiveté, combien de fois j'ai trouvé dans vos écrits le délassement et la paix dont mon esprit avoit besoin! combien de plaisirs vous m'avez valus! Qu'il étoit doux pour moi, au sortir d'un exercice, d'aller relire sous un arbre les Géorgiques ou les Saisons; ou bien, me transportant en idée à ce théâtre dont j'étois si loin, de verser des pleurs délicieux pour Mélanie, ou pour Didon, ou pour l'épouse de Lyncée! Plus souvent, méditant les devoirs de l'homme et cherchant à devenir meilleur, j'écoutois le vieillard Bélisaire, et je sentois mon ame s'élever en même temps que mon esprit

s'éclairoit. Je relisois ces Contes charmants où la brillante imagination embellit les préceptes de la morale, les fait pénétrer dans le cœur en flattant sans cesse le goût, et jette sur la vérité un voile riche et transparent qui augmente ses charmes. Ainsi je vivois avec vous, messieurs, et je ne vous connoissois point encore; vous étiez les bienfaiteurs de ma raison, et j'étois ignoré de vous.

Nourri de ces utiles lectures, je sentois déja le besoin d'imiter ce que j'aimois, lorsqu'appelé par ma famille auprès de ce grand homme que les siecles auront tant de peine à reproduire, je connus Voltaire : je vis ce vieillard courbé sous les lauriers et sous les années; rassasié de triomphes, et toujours prêt à rentrer dans la lice au seul cri de l'humanité; attirant dans sa retraite, des extrémités du monde, les princes, les voyageurs,

et se plaisant davantage à donner un asyle aux infortunés; honoré de l'amitié, des bienfaits de plusieurs souverains, et partageant avec l'indigence les biens que la fortune étonnée avoit laissé conquérir au génie.

Ce beau spectacle m'enflamma; je me livrai sans résistance au charme qui m'entraînoit. Sans examiner si j'avois reçu de la nature une étincelle de ce feu sacré dont vous seuls, messieurs, conservez le dépôt, je pris mon ardeur pour de la force et mon attrait pour du talent. J'écrivis : dès ce moment, toutes mes jouissances furent doublées, toutes les facultés de mon ame s'augmenterent, toutes mes sensations devinrent plus vives; rien ne fut plus indifférent à mes yeux. L'aspect d'une campagne riante me transporta; le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla, tout me

fit éprouver des émotions qui m'étoient inconnues. L'arbre que je n'avois pas daigné regarder m'arrêta sous son ombrage, me fit rêver délicieusement; la solitaire fontaine que je n'avois cherchée autrefois que pour m'y désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire, pour écouter le bruit de ses eaux; les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi; tout s'embellit à mes regards : chaque objet, devenu modele, me fit méditer un nouveau tableau; je sentis enfin la nature, premier bienfait de l'amour des arts.

Animé par les encouragements que l'indulgence accorde toujours aux premiers efforts, j'osai me présenter dans la lice où vous seuls, messieurs, donnez la couronne. Vous me sûtes gré de mon émulation, vous sourîtes à mon ardeur, et votre bonté la ré-

compensa; bientôt plusieurs d'entre vous, amis, éleves, compagnons de gloire de Voltaire, voulurent s'acquitter envers moi de ce qu'ils pensoient lui devoir. Celui sur-tout que vous pleurez encore, quoique si dignement remplacé, celui qui fit tant d'honneur aux sciences, aux lettres, à l'humanité, dont le nom respecté de tous les savants de l'Europe étoit encore chéri de l'indigent, d'Alembert m'honora de son amitié. Celui que l'élite de la capitale court applaudir avec transport, lorsqu'il révele dans le Lycée les secrets de cet art sublime qui lui inspira Warwick et l'éloge du grand Racine, l'infaillible interprete du goût daigna me donner des leçons. Le chantre heureux des plaisirs champêtres, l'harmonieux traducteur de Théocrite et de Pindare, le sage historien du roi pere des lettres, et le noble guerrier qui, couronné de la

main des muses, comblé des honneurs militaires, quitte envers sa patrie et son nom, libre de jouir désormais d'un repos et d'une gloire achetés par des succès, abandonna ce repos, son pays, ses amis, ses goûts, pour aller s'associer aux dangers des Wasington et des La Fayette; tous ceux pour qui Voltaire vivoit encore me tendirent la main, soutinrent mes pas chancelants, et, m'entraînant malgré ma foiblesse, ils m'ont conduit à leur suite jusques dans ce sanctuaire. Ainsi quelquefois de vaillants capitaines élevent aux honneurs un jeune soldat, parcequ'ils l'ont vu servir enfant sous les tentes de leur général.

Quels devoirs vous m'avez imposés, messieurs! quelles obligations je contracte! Ce n'est point ma vaine reconnoissance qui peut justifier votre adoption; ce n'est point cet amour du beau que j'ai puisé dans vos ouvrages, ni

ce stérile desir d'approcher de ce que j'admire : il faut d'autres titres sans doute pour oser s'asseoir sans effroi à cette place que tant de grands hommes ont occupée, pour oser porter mes regards sur ces murs sacrés où les ombres illustres de l'immortel Richelieu, du vertueux Séguier, du plus magnanime de nos rois, semblent, toujours attentives, juger sévèrement chacun de vos choix. Que dis-je? Ai-je besoin de porter si loin ma vue? Cette place vide, ce triste deuil qui doit si long-temps obscurcir vos fêtes, votre douleur muette et profonde, tout me dit assez que vos pertes sont irrépables. Il vient de vous être ravi, ce génie vaste et profond qui, embrassant l'immensité de la nature, trouva dans son imagination autant de trésors que dans son modele, s'élança d'un vol hardi par-delà les bornes de notre univers, et, non content d'avoir pénétré

tous les secrets du présent, voulut encore arracher le voile qui couvre l'avenir et le passé, à qui toutes les nations éclairées venoient soumettre leurs doutes et apporter en tribut leurs découvertes nouvelles, comme au seul homme qui pût interpréter le silence du créateur; Buffon n'est plus; vous avez perdu l'immortel écrivain dont la vie sera comptée au nombre des époques de la nature.

Votre présence, messieurs, peut seule adoucir nos regrets; redoutable pour moi seul, elle est rassurante pour la nation. Comme François, je m'enorgueillis en regardant ceux qui nous restent; comme votre confrere, je tremble en contemplant ceux qui m'adoptent. Là c'est le rival de Shakespear; ici l'émule de Tacite; ici l'éloquent défenseur de l'humanité souffrante, à qui les sciences doivent des lumieres, à qui le pauvre devra des

asyles; là ce confident de la nature, qui sut nous tracer de la même main les amours naïfs de la jeune Rose et l'adorable caractere du Philosophe sans le savoir : par-tout je vois des titres de gloire, et chacun de vous me fait mesurer avec effroi l'intervalle qui me sépare de lui.

Mais c'est au milieu de ces frayeurs mêmes que j'éprouve de nouveaux bienfaits de mon amour pour le travail. Oui, je redoublerai d'efforts ; oui, je prends ici l'engagement de consacrer ma vie entiere à mériter ce beau jour, de tout employer, de tout tenter pour me rendre digne du titre dont vous m'avez honoré. En sortant de ce triomphe, je rentre dans la carriere ; et, la couronne sur le front, je vais combattre avec plus d'ardeur que s'il falloit encore l'obtenir.

Guidé par vous, messieurs, je le trouverai peut-être ce naturel aima-

ble, cette simplicité touchante, cette délicatesse de sentiments, que j'ai toujours, non pas cherchée, mais desiré de rencontrer. Vous remplacerez le maître qui devoit m'apprendre ces heureux secrets, celui qui daigna sourire aux foibles sons de ma flûte pastorale, et diriger mes premiers pas dans la carriere qu'il avoit parcourue avec tant de gloire. Par quelle fatalité m'a-t-il fallu déplorer sa perte au moment même où votre bienfait répandoit la joie dans mon ame! Le bonheur n'est jamais sans mélange : j'ai perdu Gessner quand vous m'adoptiez. Les félicitations de mes amis ont été troublées par les plaintes dont retentissent les monts helvétiques, par les regrets de tous les cœurs sensibles qui redemandent Gessner à ces plaines, à ces vallons qu'il a dépeints tant de fois, à ce printemps qui renaît sans lui et qu'il ne chantera plus. Ah! quoiqu'il

ne fût pas François, quoiqu'il ne tînt à cette académie que par ses talents et par ses vertus, qu'il me soit permis, au milieu de vous, de lui offrir mon tribut de respect, d'admiration; que mes nouveaux bienfaiteurs me pardonnent la reconnoissance, et me laissent jeter de loin quelques fleurs sur le tombeau de mon ami, sur ce tombeau où la piété filiale, la tendresse paternelle, la discrete amitié, l'amour pur et timide, pleurent ensemble leur poëte. Le chantre d'Abel, de Daphnis, le peintre aimable des mœurs antiques, celui dont les idylles touchantes laissent toujours au fond de l'ame ou une tendre mélancolie ou le desir de faire une bonne action, ne peut être étranger pour vous. En quelques lieux que le hasard les ait placés, tous les grands talents, tous les cœurs vertueux sont freres : ils ressemblent à ces fleurs brillantes qui, dispersées

dans tout l'univers, ne forment pourtant qu'une seule famille.

Mais un devoir plus sacré que cette dette de reconnoissance m'appelle vers un autre objet. Il est temps que je rende hommage à la mémoire du digne prélat, du vertueux confrere que vous regrettez. Heureusement pour moi, messieurs, l'éloquence n'est pas nécessaire pour louer M. le cardinal de Luynes; et des discours arrangés avec art ne peindroient pas le caractere de l'homme le meilleur et le plus simple qui ait jamais existé, de l'homme qui, né à la cour, destiné par sa naissance aux premieres dignités de l'église, appelé par son devoir dans la ville la plus politique du monde, à Rome, a toujours agi d'après ses paroles, a toujours parlé d'après son cœur. C'étoit son guide et son conseil. Son intérêt n'étoit rien, sa conscience étoit tout. Soumis à ce juge sévere

dont les arrêts sont toujours sûrs, l'écouter, le croire et le suivre, n'étoient en lui qu'un seul mouvement. La bonne action qu'il pensoit étoit déja commencée; le sentiment qu'il éprouvoit étoit déja sur ses levres. Son ame étoit son unique maître: elle commandoit, il obéissoit; elle l'inspiroit, il parloit; elle étoit attendrie, il donnoit.

Cette simplicité si aimable, ce caractere constant de modestie et de bonté, pouvoient faire penser à tous ceux qui ont connu M. le cardinal de Luynes qu'il avoit puisé ses vertus à l'école de Fénélon; car il est peut-être une école pour la vertu, comme il en est une pour le talent. En étudiant l'éleve on reconnoissoit le maître; et l'on ne se trompoit point. En effet, le jeune Luynes avoit passé ses premieres années auprès de cet homme divin, dont le nom seul fait du bien au cœur. Fénélon l'attiroit à Cambray:

Fénélon, sans doute, avoit apperçu dans lui le germe des vertus touchantes qu'il devoit si bien reconnoître; il se plaisoit à les cultiver. Le souvenir qu'en conserva toujours son disciple étoit la plus douce jouissance de sa vie. Il en parloit avec transport; et le nom de Fénélon doit rendre intéressant tout ce qu'il en disoit. *J'étois trop enfant*, répétoit-il souvent, *pour avoir retenu les discours de ce grand homme; mais j'ai bien présents le plaisir, l'admiration, l'espece d'extase que nous éprouvions tous lorsqu'il parloit. Elle se communiquoit*, ajoutoit-il naïvement, *jusqu'à nos domestiques; et, quand nous étions à table avec lui, transportés comme nous de l'entendre, ils ne pouvoient plus nous servir.*

Le doux spectacle des vertus de Fénélon, du bien qu'il faisoit dans son diocese, de l'amour qu'on lui portoit, devoit remplir d'émulation un disciple

digne du maître. A l'âge où la plupart de ses égaux, à peine échappés de la gêne d'une éducation finie sans être achevée, consacrent les prémices de leur liberté aux passions et aux plaisirs, l'abbé de Luynes vint s'enfermer dans le plus austere des séminaires, et méditer les grands exemples dont il avoit été témoin. Là il recommença ses études, il développa et nourrit ce goût pour les beaux arts qu'il n'a cessé de cultiver. La langue latine, l'italienne, lui devinrent familieres; la poésie, l'éloquence, l'astronomie, la peinture, le délasserent de ses travaux. Rien ne lui coûtoit: la nature, sans lui accorder ces grands talents qu'elle fait souvent payer si cher, lui avoit donné la facilité de tout apprendre, le goût nécessaire pour jouir de tout, et cette modération si desirable qui empêche de se tourmenter de rien.

Ces talents, qu'il avoit acquis sans efforts, suffisoient pour remplir ses loisirs, mais ne pouvoient remplir son ame. Pressé du besoin d'être utile, il alla exercer son saint ministere dans le diocese de Bayeux. Là, sa piété, son zele, son aimable douceur, son attirante bonté, lui gagnerent tellement les cœurs, que le peuple entier, à la mort de son évêque, proclama hautement pour son successeur l'abbé de Luynes, alors âgé de vingt-six ans. Cette nomination si nouvelle, si flatteuse, fut respectée par la cour, confirmée par le cardinal de Fleury; et le jeune prélat, qui arrivoit aux dignités comme les premiers pasteurs de l'église, voulut encore leur ressembler par ses vertus, quoiqu'il eût à combattre de plus qu'eux un grand nom, une grande fortune et son âge.

Ce n'est pas dans cette assemblée,

où le clergé françois compte ses membres les plus illustres, que je craindrai d'entrer dans des détails importuns en vous représentant, M. le cardinal de Luynes sans cesse occupé de ses grands devoirs : tout ce que peut inspirer la charité la plus ardente, l'amour le plus tendre de la religion, de l'humanité, et cette piété véritable qui, selon Massillon, n'est autre chose que la perfection de l'ordre, étoit pratiqué par lui à chaque heure de ses journées. Tantôt, visitant les colleges, ou l'université de Caen que lui seul avoit rétablie, il alloit, par des discours pleins de sagesse et d'éloquence, faire naître dans la jeunesse l'amour des mœurs et des beaux arts. Tantôt, exhortant les ministres qui devoient l'aider dans ses travaux, il les animoit au bien par les promesses, par les bienfaits, par tout ce qui peut aiguillonner le zele ou

réveiller l'indolence : jaloux de ne pouvoir se faire craindre, il vouloit obtenir les mêmes effets à force de se faire aimer. Tantôt, parcourant seul les villages de son diocese, il alloit voir les laboureurs, se pressoit de gagner leur confiance, écoutoit leurs longues plaintes, les consoloit, ne se lassoit point de les entendre encore; entroit avec eux dans le détail de leurs besoins, de leur famille, de leurs querelles particulieres; leur parloit avec cette douceur, cette onction, cette paternité, qui lui étoient si naturelles; partageoit avec eux ce qu'il avoit; leur donnoit des délégations sur ses fermiers, lorsque sa bourse étoit épuisée; et, après les avoir consolés, secourus, réconciliés, il montoit dans la chaire du pasteur du lieu, et là, sans méditation, sans chercher ni les mots ni les choses, son éloquence facile se proportionnoit

à ceux qui devoient l'entendre, se rabaissoit sans se dégrader. Les images les plus touchantes, les expressions simples et justes, les préceptes les plus utiles, sortoient en foule de sa bouche. Son cœur en étoit si rempli, qu'il n'avoit pas besoin de travail pour les trouver : l'espece de désordre qui régnoit dans ses pensées sembloit ajouter à la vérité de ce qu'il prouvoit; il persuadoit, parcequ'il étoit persuadé lui-même, et prêchoit avec fruit les vertus dont il venoit de donner l'exemple.

Son active charité ne voulut pas, lorsqu'il changea de siege, que son troupeau perdît à la fois et les bienfaits et le bienfaiteur. Non, leur dit-il, je suis votre pere, j'emporterai ce nom si doux dans le tombeau ; je saurai chérir mes nouveaux enfants sans déshériter les premiers. Fidele à

cette promesse, trente-cinq ans se sont écoulés, et Bayeux n'a perdu qu'à sa mort les secours qu'il y répandoit. Ceux qu'il donnoit à Sens n'en étoient pas moins nombreux; il n'en avoit pas moins bâti des colleges, doté des séminaires, soutenu de pauvres familles. Son amour pour le bien savoit multiplier ses ressources. Il n'avoit jamais assez de richesses pour augmenter son luxe, il s'en trouvoit toujours assez pour augmenter ses dons; et lorsqu'on lui demandoit avec surprise comment il pouvoit suffire à ces immenses charités : *Ah!* répondoit-il en souriant, *vous ne savez pas combien l'on est riche quand on ne dépense que pour donner.*

Tant de bonté, tant de bienfaisance, fut payé du prix le plus doux, fut acquitté peut-être par une seule marque de l'amour des peuples que

vous me sauriez mauvais gré de ne pas vous rapporter.

Vingt-cinq ans après qu'il eut quitté Bayeux, un de ses grands vicaires (1), son ami, et digne de l'être, passe, en voyageant, dans un village de ce diocese. Il s'y arrête pour remplir un devoir de piété. Tandis qu'il est à l'église, on apprend dans le village que cet étranger est attaché au cardinal de Luynes. A ce nom, tout le monde quitte l'ouvrage; hommes, femmes, enfants, courent, à la porte du temple, attendre le grand vicaire. Dès qu'il paroît, on l'environne, on le presse: tous lui demandent avec des sanglots des nouvelles de leur bon évêque. On multiplie les questions sur sa santé, sur son bonheur. Les vieillards s'interrompent les uns les autres pour

(1) M. l'abbé de Montbourg.

se vanter de l'avoir vu, de l'avoir possédé dans leurs chaumieres, d'avoir reçu ses bienfaits; les enfants se pressent de prouver qu'ils ont appris de leurs meres à bénir son nom chéri: tous chargent cet homme heureux qui vit avec lui, qui le voit tous les jours, de lui parler de ses anciens amis, de son premier troupeau, qui pleure toujours son pasteur. Le grand vicaire, attendri, ne peut répondre aux questions, aux bénédictions rédoublées; il part les larmes aux yeux, il va raconter ce qu'il a vu au digne objet de tant de regrets; et les pleurs que le cardinal verse lui-même sont la plus digne récompense de quatre-vingts ans de vertus.

Ces traits si touchants, ces bienfaits si nombreux, ont fait peu de bruit sans doute, parceque l'homme simple et bon craint la louange et cache ses plai-

sirs. La bonne action qu'il vient de faire est un secret entre Dieu et son cœur : l'un la sait, l'autre en a joui, il en est plus que payé. Il s'occupe de chercher de nouveaux infortunés: mais il n'a pas besoin de gens heureux ; de tous les humains ce sont les seuls qui lu soient indifférents.

Forcé de venir à la cour et d'aller trois fois au conclave, M. le cardinal de Luynes y porta cette candeur qui étoit le grand caractere de son ame. Paisible au milieu des orages, estimé de tous les partis sans se laisser asservir par aucun, honoré d'une faveur qu'il n'avoit pas recherchée, appelé par plusieurs voix au trône pontifical, il regarda toujours les honneurs sans dédain comme sans envie ; et, réservant pour ses seuls devoirs toute l'énergie dont il étoit capable, l'homme qui n'auroit pu faire un pas pour des di-

gnités ou des richesses nouvelles étoit levé dès l'aurore, et sortoit du Vatican, comme du palais de nos rois, pour aller lire l'évangile au peuple.

Telle fut sa vie à Bayeux, à Sens, à la cour, dans la capitale du monde chrétien, pendant cinquant-neuf ans d'épiscopat. Je l'ai racontée, son éloge est fait.

Sur-tout gardez-vous de penser, messieurs, que l'espérance de vous plaire m'ait fait embellir ce tableau. J'en atteste sa famille en pleurs, qui, déja glorieuse de tant d'aïeux illustres, le sera davantage de tant de vertus, et ses amis affligés, qui se rappellent avec attendrissement ces entretiens si aimables qu'il savoit toujours animer sans jamais s'en emparer seul, qu'il égayoit sans qu'ils devinssent moins purs, et qu'il rendoit instructifs sans qu'ils parussent plus graves. J'en at-

teste sur-tout ceux qui ont habité dans les lieux où on le pleure, qui ont été les témoins des larmes dont le pauvre a baigné sa tombe, du désespoir de tant de familles dont il étoit le soutien, et ceux qui, lui représentant qu'il étoit convenable d'exiger plus de ses fermiers, puisque les abbayes qu'il possédoit depuis près d'un demi-siecle avoient triplé de valeur, n'en reçurent que cette réponse : *Tant mieux pour eux et pour moi ; leurs filles en seront mieux mariées ; et le compte que je dois à Dieu en sera plus facile à rendre.*

Il est encore un garant plus sûr des vertus que j'ai tâché de vous peindre, c'est la bonté, l'amitié constante (j'ose me servir de ce mot en parlant d'un prince qui sut aimer) dont l'honora le dauphin pere de notre auguste monarque. Il choisit le cardinal de Luynes pour l'attacher à sa digne épouse.

il lui procura la pourpre romaine, et ordonna que ses cendres reposassent dans l'église du pasteur qu'il avoit aimé. Combien pur devoit être le cœur qui convenoit au cœur du dauphin; de ce prince qui, moissonné à la fleur de l'âge et sur les degrés du trône, a laissé une mémoire plus glorieuse, plus chérie, que celle de plusieurs grands rois; de ce prince qui nous annonçoit la piété de saint Louis avec la sagesse de Charles V, et que nous pleurerions encore, si l'auguste fils qu'il nous a laissé n'avoit hérité de ses vertus, sur-tout de cette bonté, de cette droiture du cœur, que la France, l'Espagne et l'Italie adorent dans nos Bourbons! Fidele imitateur d'un pere adoré, ses seules passions sont l'amour du bien et le soulagement des peuples. Il les consulte eux-mêmes sur leurs besoins, leur expose

ceux de l'état, et, demandant la vérité, la desirant avec plus d'ardeur que tant d'autres rois n'ont appelé la flatterie, il s'impose les sacrifices les plus pénibles dans l'espoir de les épargner à ses sujets. Aidé par le sage ministre qu'il a choisi dans votre sein, et dont la noble famille est destinée dès long-temps à être utile à la France, il parviendra bientôt sans doute à faire naître cette paix, cette félicité publique, que son auguste compagne desire aussi vivement que lui, et qui seules peuvent ajouter aux charmes de l'union des graces et de la vertu.

Mais ce n'est point à ma foible voix à prévenir la postérité; j'aurois à peine osé louer devant vous celui à qui j'ai l'honneur de succéder, s'il eût fallu pour cet éloge d'autre talent que la simplicité d'un récit. Je n'ai pas craint

de vous rapporter une longue suite de bonnes actions, parcequ'après le plaisir de les faire il n'en est point de plus doux que celui de les entendre. D'ailleurs elles ont dû acquérir un nouveau degré d'intérêt et de vraisemblance par la présence de deux princesses, dont l'une, appelée par son rang et par des devoirs chéris de son cœur auprès d'une reine bienfaisante, ne veut de crédit que pour être utile, et de faveur que pour être aimée; dont l'autre, modele adoré des filles, des épouses, des meres, en vivant toujours pour les autres, rend impossible à tout ce qui l'entoure de vivre autrement que pour elle; n'a jamais cherché que sa propre estime, et s'est attiré un culte public; s'étonne qu'on lui sache gré de devoirs qui sont ses plaisirs; et que nous voyons placée entre l'exemple et la récompense de ses vertus, son pere,

qu'on auroit cru inimitable sans elle, et ses enfants, qui déja ressemblent à leur aïeul (1).

---

(1) LL. AA. SS. madame la duchesse d'Orléans, les princes ses fils, madame la princesse de Lamballe, présents à cette assemblée.

FIN.

OEUVRES DE M. DE FLORIAN

Qui se trouvent chez les mêmes libraires.

Format in-8°.

	liv.	s.
Galatée, pap. vél. br.	3	
La même, pap. ord. br.	2	
Estelle, pap. vél. br.	3	
La même, pap. ord. br.	2	
Numa Pompilius, pap. vél. br.	6	
Le même, pap. ord. br.	4	10
Gonzalve de Cordoue, 2 vol. pap. vél. br.	12	
Le même, pap. ord.	6	
Nouvelles nouvelles, pap. vél. br.	4	
Les mêmes, pap. ord. br.	3	
Les douze Nouvelles, pap. vél. br.	6	
Les mêmes, pap. ord. br.	4	
Théâtre, 2 vol. pap. vél. br.	12	
Le même, pap. ord br.	8	

Format in-18.

Galatée, pap. vél. fig. br.	6
La même, pap. ord. fig. br.	4
Estelle, pap. vél. fig. br.	6
La même, pap. ord. fig. br	4
Théâtre, 3 vol. pap. vél. fig. br.	18
Le même, pap. ord. fig. br.	12
Mélanges de poésies et de littérat. pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4

	liv.
Numa Pompilius, 2 vol. pap. vél. fig. br.	12
Le même, pap. ord. fig. br.	8
Gonzalve de Cordoue, 3 vol. pap. vél. fig. br.	18
Le même, pap. ord. fig. br.	12
Les six Nouvelles, pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4
Nouvelles nouvelles, pap. vél. fig. br.	6
Les mêmes, pap. ord. fig. br.	4

00102172

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 July, 2016